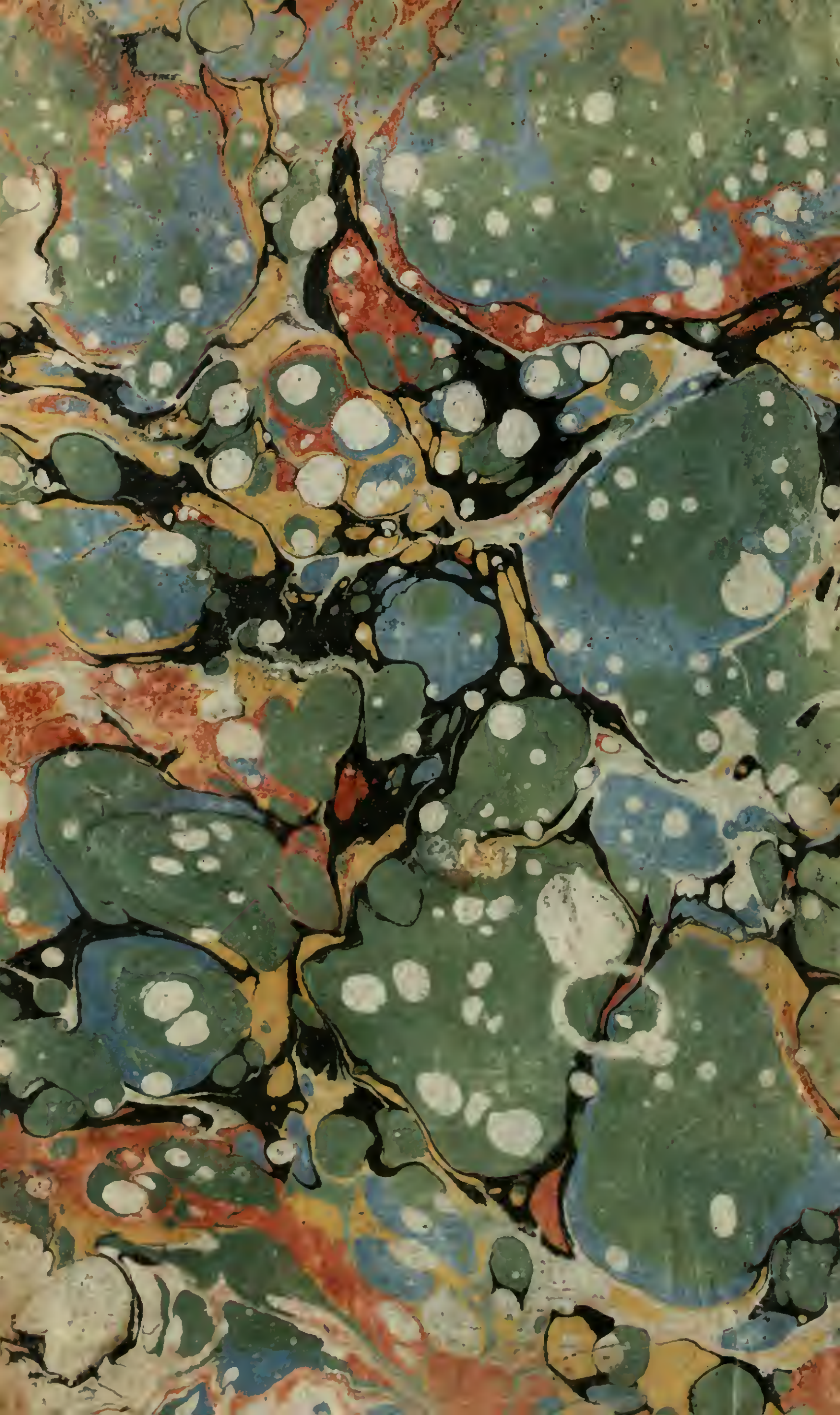
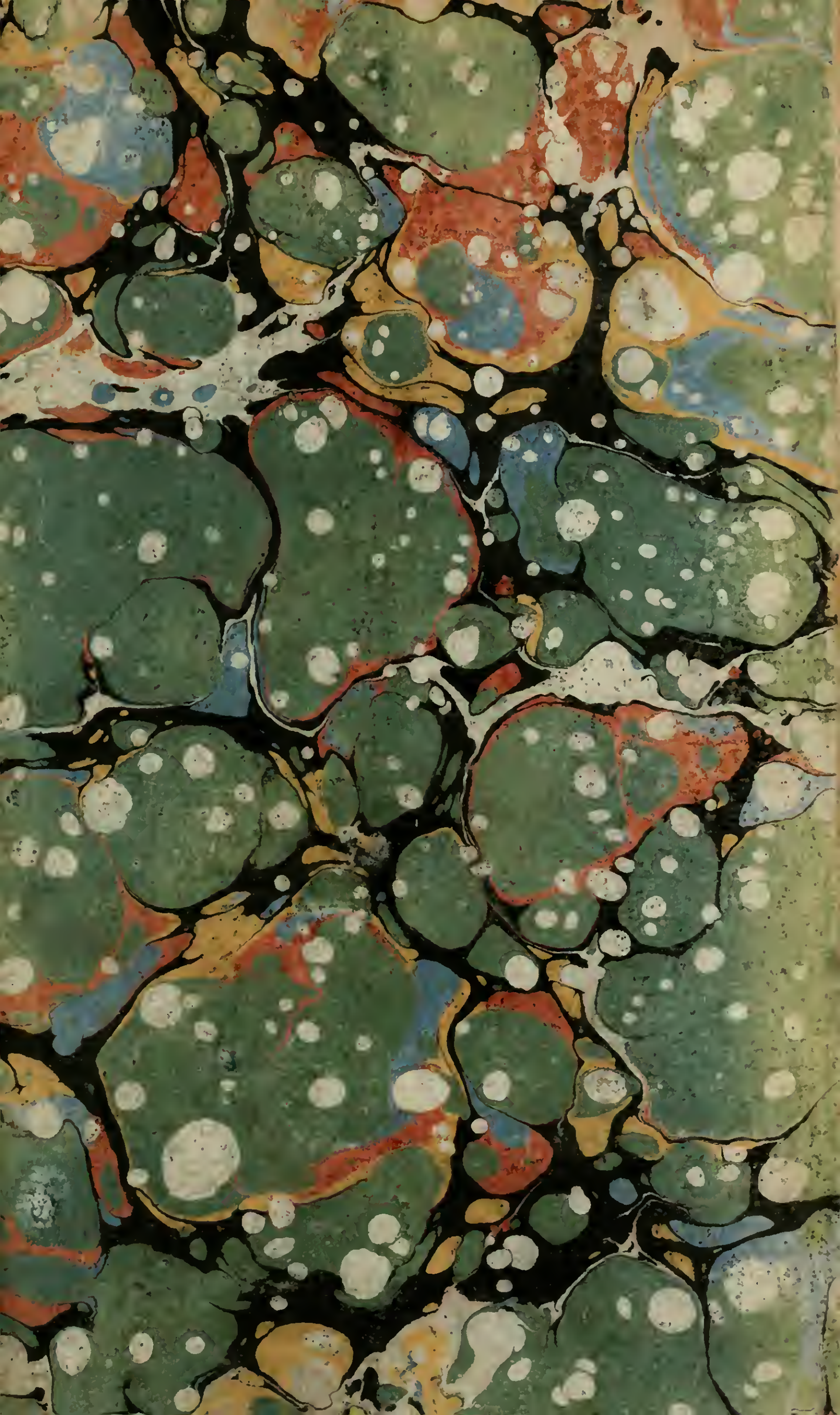






ŒUVRES

COMPLETES

DE J. J. ROUSSEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

CLASSÉE PAR ORDRE DE MATIERES, ET ORNÉE DE QUATRE-VINGT-DIX GRAVURES.

TOME VINGT-QUATRIEME.

1793.


CONFESSIONS,
TOM. II.
ŒUVRES DE RAMEAU
ESSAI DE LOCKE
DESCARTES
JEU D'ECHECS
C. Monnet, Del.
Michel Sculp.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME SECOND.

LES
CONFESSIONS
DE
J. J. ROUSSEAU.

LIVRE SIXIEME.

Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, et tecto vicinus aquæ fons ;
Et paululum sylvæ super his foret.

JE ne puis pas ajouter, *auctiùs atque dî meliùs fecêre ;* mais n'importe, il ne m'en falloit pas davantage. Il ne m'en falloit pas même la propriété, c'étoit assez pour moi de la jouissance ; et il y a long-temps que j'ai dit et senti que le propriétaire et le possesseur sont souvent deux personnes très différentes, même en laissant à part les maris et les amans.

Ici commence le court bonheur de ma

vie; ici viennent les paisibles mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Momens précieux et si regrettés! ah! recommencez pour moi votre aimable cours; coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant et si simple, pour redire toujours les mêmes choses, et n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyois moi-même en les recommençant sans cesse? Encore si tout cela consistoit en faits, en actions, en paroles, je pourrois le décrire et le rendre en quelque façon: mais comment dire ce qui n'étoit ni dit ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même? Je me levois avec le soleil, et j'étois heureux; je me promenois, et j'étois heureux; je voyois maman, et j'étois heureux; je la quittois, et j'étois heureux; je parcourois les bois, les côteaux, j'errois dans les vallons, je lisois, j'étois oisif, je travaillois au jardin,

je cueillois les fruits, j'aidois au ménage, et le bonheur me suivoit par-tout : il n'étoit dans aucune chose assignable, il étoit tout en moi-même, il ne pouvoit me quitter un seul instant.

Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit et pensé tout le temps qu'elle a duré, n'est échappé de ma mémoire. Les temps qui précedent et qui suivent me reviennent par intervalles; je me les rappelle inégalement et confusément : mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il duroit encore. Mon imagination : qui dans ma jeunesse alloit toujours en avant et maintenant rétrograde, compense par ces doux souvenirs l'espoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente; les seuls retours du passé peuvent me flatter, et ces retours si vifs et si vrais dans l'époque dont je parle me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces souvenirs un seul exemple qui pourra faire juger de leur force et de leur vérité. Le premier jour

que nous allâmes coucher aux Charmettes maman étoit en chaise à porteurs, et je la suivois à pied. Le chemin monte: elle étoit assez pesante, et craignant de trop fatiguer ses porteurs; elle voulut descendre à-peu-près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie, et me dit, Voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup-d'œil sur celle-là, et près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche ou que j'y aie fait attention. En 1764, étant à Cressier avec mon ami M. *du Peyrou*, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle avec raison Belle-vue. Je commençois alors d'herboriser un peu. En montant et regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : *Ah! voilà de la pervenche !* et c'en étoit en effet. *Du Peyrou* s'apperçut du transport, mais il en igno-

roit la cause; il l'apprendra, je l'espere, lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impression d'un si petit objet de celle que m'ont faite tous ceux qui se rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne me rendit point ma premiere santé. J'étois languissant; je le devins davantage. Je ne pus supporter le lait, il fallut le quitter. C'étoit alors la mode de l'eau pour tout remede; je me mis à l'eau, et si peu discrètement, qu'elle faillit me guérir, non de mes maux, mais de la vie. Tous les matins en me levant j'allois à la fontaine avec un grand gobelet, et j'en buvois successivement en me promenant la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout-à-fait le vin à mes repas. L'eau que je buvois étoit un peu crue et difficile à passer, comme sont la plupart des eaux des montagnes. Bref, je fis si bien qu'en moins de deux mois je me détruisis totalement l'estomac que j'avois eu très bon jusqu'alors. Ne digérant plus, je compris qu'il ne falloit plus espérer de guérir. Dans ce même temps il m'arriva un accident aussi sin-

gulier par lui-même que par ses suites qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin que je n'étois pas plus mal qu'à l'ordinaire, en dressant une petite table sur son pied je sentis dans tout mon corps une révolution subite et presque inconcevable. Je ne saurois mieux la comparer qu'à une espece de tempête qui s'éleva dans mon sang et gagna dans l'instant tous mes membres. Mes arteres se mirent à battre d'une si grande force, que non seulement je sentois leur battement, mais que je l'entendois même, et sur-tout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles se joignit à cela; et ce bruit étoit triple ou plutôt quadruple, savoir, un bourdonnement grave et sourd, un murmure plus clair comme d'une eau courante, un sifflement très aigu, et le battement que je viens de dire, et dont je pouvois aisément compter les coups sans me tâter le pouls ni toucher mon corps de mes mains. Ce bruit interne étoit si grand qu'il m'ôta la finesse d'ouïe que j'avois auparavant, et me rendit non tout-à-fait sourd, mais dur d'oreille, comme je le suis depuis ce temps-là.

On peut juger de ma surprise et de mon effroi. Je me crus mort; je me mis au lit: le médecin fut appelé ; je lui contai mon cas en frémissant et le jugeant sans remede. Je crois qu'il en pensa de même; mais il fit son métier. Il m'enfila de longs raisonnemens où je ne compris rien du tout; puis en conséquence de sa sublime théorie il commença *in anima vili* la cure expérimentale qu'il lui plut de tenter. Elle étoit si pénible, si dégoûtante, et opéroit si peu, que je m'en lassai bientôt; et au bout de quelques semaines, voyant que je n'étois ni mieux ni pis, je quittai le lit et repris ma vie ordinaire avec mon battement d'arteres et mes bourdonnemens, qui depuis ce temps-là, c'est-à-dire depuis trente ans, ne m'ont pas quitté une minute.

J'avois été jusqu'alors grand dormeur. La totale privation du sommeil qui se joignit à tous ces symptômes, et qui les a constamment accompagnés jusqu'ici, acheva de me persuader qu'il me restoit peu de temps à vivre. Cette persuasion me tranquillisa pour un temps sur le soin de guérir,

Ne pouvant prolonger ma vie, je résolus de tirer du peu qu'il m'en restoit tout le parti qu'il étoit possible; et cela se pouvoit, par une singuliere faveur de la nature, qui dans un état si funeste m'exemptoit des douleurs qu'il sembloit devoir m'attirer. J'étois importuné de ce bruit, mais je n'en souffrois pas : il n'étoit accompagné d'aucune autre incommodité habituelle que de l'insomnie durant les nuits, et en tout temps d'une courte haleine qui n'alloit pas jusqu'à l'asthme et ne se faisoit sentir que quand je voulois courir ou agir un peu fortement.

Cet accident qui devoit tuer mon corps ne tua que mes passions; et j'en bénis le ciel chaque jour par l'heureux effet qu'il produisit sur mon ame. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. Donnant leur véritable prix aux choses que j'allois quitter, je commençai de m'occuper de soins plus nobles, comme par anticipation sur ceux que j'aurois bientôt à remplir et que j'avois fort négligés jusqu'alors. J'avois souvent travesti la religion

à ma mode, mais je n'avois jamais été tout-à-fait sans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce sujet, si triste pour tant de gens, mais si doux pour qui s'en fait un objet de consolation et d'espoir. Maman me fut en cette occasion beaucoup plus utile que tous les théologiens ne me l'auroient été.

Elle, qui mettoit toute chose en système, n'avoit pas manqué d'y mettre aussi la religion ; et ce système étoit composé d'idées très disparates, les unes très saines, les autres très folles, de sentimens relatifs à son caractere et de préjugés venus de son éducation. En général les croyans font Dieu comme ils sont eux-mêmes ; les bons le font bon, les méchans le font méchant ; les dévots, haineux et bilieux, ne voient que l'enfer, parcequ'ils voudroient damner tout le monde ; les ames aimantes et douces n'y croient guere ; et l'un des étonnemens dont je ne reviens point est de voir le bon *Fénélon* en parler dans son Télémaque comme s'il y croyoit tout de bon : mais j'espere qu'il mentoit alors ; car enfin, quelque véridique qu'on soit, il faut bien

mentir quelquefois quand on est évêque. Maman ne mentoit pas avec moi ; et cette ame sans fiel, qui ne pouvoit imaginer un Dieu vindicatif et toujours courroucé, ne voyoit que clémence et miséricorde où les dévots ne voient que justice et punition. Elle disoit souvent qu'il n'y auroit point de justice en Dieu d'être juste envers nous, parceque, ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être, ce seroit redemander plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avoit de bizarre étoit que sans croire à l'enfer elle ne laissoit pas de croire au purgatoire. Cela venoit de ce qu'elle ne savoit que faire des ames des méchans, ne pouvant ni les damner ni les mettre avec les bons jusqu'à ce qu'ils le fussent devenus : et il faut avouer qu'en effet et dans ce monde et dans l'autre les méchans sont toujours bien embarrassans.

Autre bizarrerie. On voit que toute la doctrine du péché originel et de la rédemption est détruite par ce système, que la base du christianisme vulgaire en est ébranlée, et que le catholicisme au moins ne peut subsister. Maman cependant étoit

bonne catholique, ou prétendoit l'être, et il est sûr qu'elle le prétendoit de très bonne foi. Il lui sembloit qu'on expliquoit trop littéralement et trop durement l'écriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens éternels lui paroissoit comminatoire ou figuré. La mort de Jésus-Christ lui paroissoit un exemple de charité vraiment divine pour apprendre aux hommes à aimer Dieu et à s'aimer entre eux de même. En un mot, fidele à la religion qu'elle avoit embrassée, elle en admettoit sincèrement toute la profession de foi; mais quand on venoit à la discussion de chaque article, il se trouvoit qu'elle croyoit tout autrement que l'église, toujours en s'y soumettant. Elle avoit là-dessus une simplicité de cœur, une franchise plus éloquente que des ergoteries, et qui souvent embarrassoit jusqu'à son confesseur; car elle ne lui déguisoit rien. Je suis bonne catholique, lui disoit-elle, je veux toujours l'être; j'adopte de toutes les puissances de mon ame les décisions de la sainte mere église. Je ne suis pas maîtresse de ma foi, mais je le suis de ma volonté. Je la soumets sans réserve,

et je veux tout croire. Que me demandez-vous de plus?

Quand il n'y auroit point eu de morale chrétienne, je crois qu'elle l'auroit suivie, tant elle s'adaptoit bien à son caractere. Elle faisoit tout ce qui étoit ordonné; mais elle l'eût fait de même quand il n'auroit pas été ordonné. Dans les choses indifférentes elle aimoit à obéir; et s'il ne lui eût pas été permis, prescrit même, de faire gras, elle auroit fait maigre entre Dieu et elle sans que la prudence eût eu besoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale étoit subordonnée aux principes de M. de *Tavel*, ou plutôt elle prétendoit n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conscience, et sans même en avoir plus de scrupule que de desir. Je sais que force dévotes ne sont pas sur ce point plus scrupuleuses; mais la différence est qu'elles sont séduites par leurs passions, et qu'elle ne l'étoit que par ses sophismes. Dans les conversations les plus touchantes, et j'ose dire les plus édifiantes, elle fût tombée sur ce point sans changer ni d'air ni de ton,

sans

sans se croire en contradiction avec elle-même. Elle l'eût même interrompue au besoin pour le fait, et puis l'eût reprise avec la même sérénité qu'auparavant : tant elle étoit intimement persuadée que tout cela n'étoit qu'une maxime de police sociale, dont toute personne sensée pouvoit faire l'interprétation, l'application, l'exception, selon l'esprit de la chose, sans le moindre risque d'offenser Dieu. Quoique sur ce point je ne fusse assurément pas de son avis, j'avoue que je n'osois le combattre, honteux du rôle peu galant qu'il m'eût fallu faire pour cela. J'aurois bien cherché d'établir la regle pour les autres en tâchant de m'en excepter; mais, outre que son tempérament prévenoit assez l'abus de ses principes, je sais qu'elle n'étoit pas femme à prendre le change, et que réclamer l'exception pour moi c'étoit la lui laisser pour tous ceux qu'il lui plairoit. Au reste, je conte ici par occasion cette inconséquence avec les autres, quoiqu'elle ait eu toujours peu d'effet dans sa conduite, et qu'alors elle n'en eût point du tout: mais j'ai promis d'exposer fidèlement

ses principes, et je veux tenir cet engagement. Je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avois besoin pour garantir mon ame des terreurs de la mort et de ses suites, je puisois avec sécurité dans cette source de confiance. Je m'attachois à elle plus que je n'avois jamais fait; j'aurois voulu transporter tout en elle ma vie que je sentois prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle, de la persuasion qu'il me restoit peu de temps à vivre, de ma profonde sécurité sur mon sort à venir, résultoit un état habituel très calme, et sensuel même, en ce qu'amortissant toutes les passions qui portent au loin nos craintes et nos espérances, il me laissoit jouir sans inquiétude et sans trouble du peu de jours qui m'étoient laissés. Une chose contribuoit à les rendre plus agréables, c'étoit le soin de nourrir son goût pour la campagne par tous les amusemens que j'y pouvois rassembler. En lui faisant aimer son jardin, sa basse-cour, ses pigeons, ses vaches, je m'affectionnois moi-même à tout cela; et ces petites oc-

cupations, qui remplissoient ma journée sans troubler ma tranquillité, me valurent mieux que le lait et tous les remedes pour conserver ma pauvre machine, et la rétablir même autant que cela se pouvoit.

Les vendanges, la récolte des fruits, nous amuserent le reste de cette année, et nous attacherent de plus en plus à la vie rustique au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes arriver l'hiver avec grand regret, et nous retournâmes à la ville comme nous serions allés en exil; moi sur-tout, qui, doutant de revoir le printemps, croyois dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas sans baiser la terre et les arbres, et sans me retourner plusieurs fois en m'en éloignant. Ayant quitté depuis long-temps mes écolieres, ayant perdu le goût des amusemens et des sociétés de la ville, je ne sortois plus, je ne voyois plus personne, excepté maman, et M. *Salomon*, devenu depuis peu son médecin et le mien, honnête homme, homme d'esprit, grand cartésien, qui parloit assez bien du système du monde, et dont les entretiens agréables et instructifs

me valurent mieux que toutes ses ordonnances. Je n'ai jamais pu supporter le sot et niais remplissage des conversations ordinaires; mais des conversations utiles et solides m'ont toujours fait grand plaisir, et je ne m'y suis jamais refusé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. *Salomon:* il me sembloit que j'anticipois avec lui sur ces hautes connoissances que mon ame alloit acquérir quand elle auroit perdu ses entraves. Ce goût que j'avois pour lui s'étendit aux sujets qu'il traitoit, et je commençai de rechercher les livres qui pouvoient m'aider à le mieux entendre. Ceux qui mêloient la dévotion aux sciences m'étoient les plus convenables; tels étoient particulièrement ceux de l'Oratoire et de Port-royal. Je me mis à les lire ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains un du P. *Lami*, intitulé, *Entretiens sur lesSciences.* C'étoit une espece d'introduction à la connoissance des livres qui en traitent. Je le lus et relus cent fois; je résolus d'en faire mon guide. Enfin je me sentis entraîné peu-à-peu malgré mon état, ou plutôt par mon état, vers l'étude avec

une force irrésistible ; et tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours, j'étudiois avec autant d'ardeur que si j'avois dû toujours vivre. On disoit que cela me faisoit du mal : je crois, moi, que cela me fit du bien, et non seulement à mon ame, mais à mon corps ; car cette application pour laquelle je me passionnois me devint si délicieuse, que, ne pensant plus à mes maux, j'en étois beaucoup moins affecté. Il est pourtant vrai que rien ne me procuroit un soulagement réel ; mais, n'ayant pas de douleurs vives, je m'accoutumois à languir, à ne pas dormir, à penser au lieu d'agir, et enfin à regarder le dépérissement successif et lent de ma machine comme un progrès inévitable que la mort seule pouvoit arrêter.

Non seulement cette opinion me détacha de tous les vains soins de la vie, mais elle me délivra de l'importunité des remedes, auxquels on m'avoit jusqu'alors soumis malgré moi. *Salomon*, convaincu que ses drogues ne pouvoient me sauver, m'en épargna le déboire, et se contenta d'amuser la douleur de ma pauvre maman

avec quelques unes de ces ordonnances indifférentes qui leurrent l'espoir du malade et maintiennent le crédit du médecin. Je quittai l'étroit régime ; je repris l'usage du vin et tout le train de vie d'un homme en santé, selon la mesure de mes forces, sobre sur toute chose, mais ne m'abstenant de rien. Je sortis même et recommençai d'aller voir mes connoissances, sur-tout M. de *Conzié* dont le commerce me plaisoit fort. Enfin, soit qu'il me parût beau d'apprendre jusqu'à ma derniere heure, soit qu'un reste d'espoir de vivre se cachât au fond de mon cœur, l'attente de la mort, loin de ralentir mon goût pour l'étude, sembloit l'animer; et je me pressois d'amasser un peu d'acquis pour l'autre monde, comme si j'avois cru n'y avoir que celui que j'aurois emporté. Je pris en affection la boutique d'un libraire appelé *Bouchard*, où se rendoient quelques gens de lettres; et le printemps que j'avois cru ne pas revoir étant proche, je m'assortis de quelques livres pour les Charmettes, en cas que j'eusse le bonheur d'y retourner.

J'eus ce bonheur, et j'en profitai de mon

mieux. La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons est inexprimable. Revoir le printemps étoit pour moi ressusciter en paradis. A peine les neiges commençoient à fondre que nous quittâmmes notre cachot; et nous fûmes assez tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du rossignol. Dès lors je ne crus plus mourir; et réellement il est singulier que je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup souffert, mais je n'y ai jamais été alité. Souvent j'ai dit, me sentant plus mal qu'à l'ordinaire: quand vous me verrez prêt à mourir, portez-moi à l'ombre d'un chêne, je vous promets que j'en reviendrai.

Quoique foible, je repris mes fonctions champêtres, mais d'une maniere proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout seul; mais quand j'avois donné six coups de bêche, j'étois hors d'haleine, la sueur me ruisseloit, je n'en pouvois plus. Quand j'étois baissé, mes battemens redoubloient, et le sang me montoit à la tête avec tant de force qu'il falloit bien vîte me redresser.

Contraint de me borner à des soins moins fatigans, je pris entre autres celui du colombier, et je m'y affectionnai si fort que j'y passois souvent plusieurs heures de suite sans m'ennuyer un moment. Le pigeon est fort timide et difficile à apprivoiser; cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance qu'ils me suivoient par-tout et se laissoient prendre quand je voulois. Je ne pouvois paroître au jardin ni dans la cour sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras, sur la tête; et enfin, malgré le plaisir que j'y prenois, ce cortege me devint si incommode que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un singulier plaisir à apprivoiser les animaux, sur-tout ceux qui sont craintifs et sauvages. Il me paroissoit charmant de leur inspirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulois qu'ils m'aimassent en liberté.

J'ai dit que j'avois apporté des livres; j'en fis usage, mais d'une maniere moins propre à m'instruire qu'à m'accabler. La fausse idée que j'avois des choses me per-

suadoit que pour lire un livre avec fruit il falloit avoir toutes les connoissances qu'il supposoit, bien éloigné de penser que souvent l'auteur ne les avoit pas lui-même, et qu'il les puisoit dans d'autres livres à mesure qu'il en avoit besoin. Avec cette folle idée j'étois arrêté à chaque instant, forcé de courir incessamment d'un livre à l'autre; et quelquefois avant d'être à la dixieme page de celui que je voulois étudier, il m'eût fallu épuiser des bibliotheques. Cependant je m'obstinai si bien à cette extravagante méthode, que j'y perdis un temps infini, et faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus ni rien voir ni rien savoir. Heureusement je m'apperçus que j'enfilois une fausse route qui m'égaroit dans un labyrinthe immense, et j'en sortis avant d'y être tout-à-fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les sciences, la premiere chose qu'on sent en s'y livrant c'est leur liaison, qui fait qu'elles s'attirent, s'aident, s'éclairent mutuellement, et que l'une ne peut se passer de l'autre. Quoique l'esprit humain ne

puisse suffire à toutes et qu'il en faille toujours préférer une comme la principale, si l'on n'a quelque notion des autres, dans la sienne même on se trouve souvent dans l'obscurité. Je sentis que ce que j'avois entrepris étoit bon et utile en lui-même, qu'il n'y avoit que la méthode à changer. Prenant d'abord l'Encyclopédie, j'allois la divisant dans ses branches. Je vis qu'il falloit faire tout le contraire, les prendre chacune séparément, et les poursuivre chacune à part jusqu'au point où elles se réunissent. Ainsi je revins à la synthese ordinaire; mais j'y revins en homme qui sait ce qu'il fait. La méditation me tenoit en cela lieu de connoissances, et une réflexion très naturelle aidoit à me bien guider. Soit que je vécusse ou que je mourusse, je n'avois point de temps à perdre. Ne rien savoir à près de vingt-cinq ans, et vouloir tout apprendre, c'est s'engager à bien mettre le temps à profit. Ne sachant à quel point le sort ou la mort pouvoient arrêter mon zele, je voulois à tout évènement acquérir des idées de toutes choses, tant pour sonder

mes dispositions naturelles que pour juger par moi-même de ce qui méritoit le mieux d'être cultivé.

Je trouvai dans l'exécution de ce plan un autre avantage auquel je n'avois pas pensé, celui de mettre beaucoup de temps à profit. Il faut que je ne sois pas né pour l'étude, car une longue application me fatigue à tel point qu'il m'est impossible de m'occuper demi-heure de suite avec force du même sujet, sur-tout en suivant les idées d'autrui; car il m'est arrivé quelquefois de me livrer plus long-temps aux miennes et même avec assez de succès. Quand j'ai suivi durant quelques pages un auteur qu'il faut lire avec application, mon esprit l'abandonne et se perd dans les nuages. Si je m'obstine, je m'épuise inutilement, les éblouissemens me prennent, je ne vois plus rien. Mais que des sujets différens se succedent, même sans interruption, l'un me délasse de l'autre, et, sans avoir besoin de relâche, je les suis plus aisément. Je mis à profit cette observation dans mon plan d'études, et je les entre-mêlai tellement que je m'occu-

pois tout le jour et ne me fatiguois jamais. Il est vrai que les soins champêtres et domestiques faisoient des diversions utiles; mais dans ma ferveur croissante je trouvai bientôt le moyen d'en ménager encore le temps pour l'étude, et de m'occuper à la fois de deux choses, sans songer que chacune en alloit moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment et dont j'excede souvent mon lecteur, je mets pourtant une discrétion dont il ne se douteroit guere si je n'avois soin de l'en avertir. Ici, par exemple, je me rappelle avec délices tous les différens essais que je fis pour distribuer mon temps de façon que j'y trouvasse à la fois autant d'agrément et d'utilité qu'il étoit possible; et je puis dire que ce temps où je vivois dans la retraite et toujours malade fut celui de ma vie où je fus le moins oisif et le moins ennuyé. Deux ou trois mois se passerent ainsi à tâter la pente de mon esprit, et à jouir, dans la plus belle saison de l'année et dans un lieu qu'elle rendoit enchanté, du charme de la vie dont je sentois si bien le prix, de celui d'une so-

ciété aussi libre que douce, si l'on peut donner le nom de société à une aussi parfaite union, et de celui des belles connoissances que je me proposois d'acquérir; car c'étoit pour moi comme si je les avois déja possédées; ou plutôt c'étoit mieux encore, puisque le plaisir d'apprendre entroit pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut passer sur ces essais qui tous étoient pour moi des jouissances, mais trop simples pour pouvoir être expliquées. Encore un coup, le vrai bonheur ne se décrit pas, il se sent, et se sent d'autant mieux qu'il peut le moins se décrire, parcequ'il ne résulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il est un état permanent. Je me répete souvent, mais je me répéterois bien davantage si je disois la même chose autant de fois qu'elle me vient dans l'esprit. Quand enfin mon train de vie souvent changé eut pris un cours uniforme, voici à-peu-près quelle en fut la distribution.

Je me levois tous les matins avant le soleil. Je montois par un verger voisin dans un très joli chemin qui étoit au-dessus de la vigne et suivoit la côte jusqu'à Cham-

béri. Là, tout en me promenant, je faisois ma priere, qui ne consistoit pas en un vain balbutiement de levres, mais dans une sincere élévation de cœur à l'auteur de cette aimable nature dont les beautés étoient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre; il me semble que les murs et tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu et moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres tandis que mon cœur s'éleve à lui. Mes prieres étoient pures, je puis le dire, et dignes par-là d'être exaucées. Je ne demandois pour moi et pour celle dont mes vœux ne me séparoient jamais qu'une vie innocente et tranquille, exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins, la mort des justes, et leur sort dans l'avenir. Du reste cet acte se passoit plus en admiration et en contemplation qu'en demandes; et je savois qu'auprès du dispensateur des vrais biens le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous sont nécessaires est moins de les demander que de les mériter. Je revenois en me promenant par un assez grand tour, occupé à considérer avec inté-



rêt et volupté les objets champêtres dont j'étois environné, les seuls dont l'œil et le cœur ne se lassent jamais. Je regardois de loin s'il étoit jour chez maman : quand je voyois son contrevent ouvert, je tressaillois de joie et j'accourois. S'il étoit fermé, j'entrois au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amusant à repasser ce que j'avois appris la veille ou à jardiner. Le contrevent s'ouvroit, j'allois l'embrasser dans son lit, souvent encore à moitié endormie; et cet embrassement aussi pur que tendre tiroit de son innocence même un charme qui n'est jamais joint à la volupté des sens.

Nous déjeûnions ordinairement avec du café au lait. C'étoit le temps de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous causions le plus à notre aise. Ces séances, pour l'ordinaire assez longues, m'ont laissé un goût vif pour les déjeûners; et je préfere infiniment l'usage d'Angleterre et de Suisse, où le déjeûner est un vrai repas qui rassemble tout le monde, à celui de France, où chacun déjeûne seul dans sa chambre, ou le plus souvent ne déjeûne point du tout. Après une heure

ou deux de causerie j'allois à mes livres jusqu'au dîner. Je commençois par quelque livre de philosophie, comme la Logique de Port-royal, l'Essai de Locke, Malebranche, Leibnitz, Descartes, etc. Je m'apperçus bientôt que tous ces auteurs étoient entre eux en contradiction presque perpétuelle, et je formai le chimérique projet de les accorder, qui me fatigua beaucoup et me fit perdre bien du temps. Je me brouillois la tête et je n'avançois point. Enfin, renonçant encore à cette méthode, j'en pris une infiniment meilleure, et à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, malgré mon défaut de capacité; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'étude. En lisant chaque auteur, je me fis une loi d'adopter et suivre toutes ses idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre, et sans jamais disputer avec lui. Je me dis, Commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer et choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvéniens, je le sais, mais elle m'a réussi

dans

dans l'objet de m'instruire. Au bout de quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui, sans réfléchir pour ainsi dire et presque sans raisonner, je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même et penser sans le secours d'autrui. Alors, quand les voyages et les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les livres, je me suis amusé à repasser et comparer ce que j'avois lu, à peser chaque chose à la balance de la raison, et à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire, je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur; et quand j'ai publié mes propres idées, on ne m'a pas accusé d'être un disciple servile et de jurer *in verba magistri*.

Je passois de là à la géométrie élémentaire; car je n'ai jamais été plus loin, m'obstinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire à force de revenir cent et cent fois sur mes pas et de recommencer incessamment la même marche. Je ne goûtai pas celle d'*Euclide*, qui cherche plutôt la chaîne des démonstrations que la liai-

son des idées; je préférai la géométrie du P. *Lami*, qui dès lors devint un de mes auteurs favoris et dont je relis encore avec plaisir les ouvrages. L'algebre suivoit, et ce fut toujours le P. *Lami* que je pris pour guide. Quand je fus plus avancé, je pris la Science du calcul du P. *Reynaud*, puis son Analyse démontrée, que je n'ai fait qu'effleurer. Je n'ai jamais été assez loin pour bien sentir l'application de l'algebre à la géométrie. Je n'aimois point cette maniere d'opérer sans voir ce qu'on fait; et il me sembloit que résoudre un problême de géométrie par les équations, c'étoit jouer un air en tournant une manivelle. La premiere fois que je trouvai par le calcul que le quarré d'un binôme étoit composé du quarré de chacune de ses parties et du double produit de l'une par l'autre, malgré la justesse de ma multiplication, je n'en voulus rien croire jusqu'à ce que j'eusse fait la figure. Ce n'étoit pas que je n'eusse un grand goût pour l'algebre en n'y considérant que la quantité abstraite; mais appliquée à l'étendue, je voulois voir l'opération sur les lignes, autrement je n'y comprenois plus rien.

Après cela venoit le latin. C'étoit mon étude la plus pénible et dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-royal, mais sans fruit. Ces vers ostrogots me faisoient mal au cœur et ne pouvoient entrer dans mon oreille. Je me perdois dans ces foules de regles, et en apprenant la derniere j'oubliois tout ce qui avoit précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme sans mémoire, et c'étoit précisément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité que je m'obstinois à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendois assez la construction pour pouvoir lire un auteur facile à l'aide d'un dictionnaire. Je suivis cette route et je m'en trouvai bien. Je m'appliquai à la traduction, non par écrit, mais mentale, et je m'en tins là. A force de temps et d'exercice, je suis parvenu à lire assez couramment les auteurs latins, mais jamais à pouvoir ni parler ni écrire dans cette langue : ce qui m'a souvent mis dans l'embarras quand je me suis trouvé, je ne sais comment, enrôlé parmi les gens de

lettres. Un autre inconvénient, conséquent à cette maniere d'apprendre, est que je n'ai jamais su la prosodie, encore moins les regles de la versification. Desirant pourtant de sentir l'harmonie de la langue en vers et en prose, j'ai fait bien des efforts pour y parvenir; mais je suis convaincu que sans maître cela est presque impossible. Ayant appris la composition du plus facile de tous les vers, qui est l'hexametre, j'eus la patience de scander presque tout Virgile, et d'y marquer les pieds et la quantité; puis, quand j'étois en doute si une syllabe étoit longue ou breve, c'étoit mon Virgile que j'allois consulter. On sent que cela me faisoit faire bien des fautes à cause des altérations permises par les régles de la versification. Mais s'il y a de l'avantage à étudier seul, il y a aussi de grands inconvéniens, et sur-tout une peine incroyable. Je sais cela mieux que qui que ce soit.

Avant midi je quittois mes livres; et si le dîner n'étoit pas prêt, j'allois faire visite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'en-

tendois appeler, j'accourois fort content et muni d'un grand appétit; car c'est encore une chose à noter, que, quelque malade que je puisse être, l'appétit ne me manque jamais. Nous dînions très agréablement, en causant de nos affaires, en attendant que maman pût manger. Deux ou trois fois la semaine, quand il faisoit beau, nous allions derriere la maison prendre le café dans un cabinet frais et touffu, que j'avois garni de houblon et qui nous faisoit grand plaisir durant la chaleur: nous passions là une petite heure à visiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre maniere de vivre, et qui nous en faisoient mieux goûter la douceur. J'avois une autre petite famille au bout du jardin, c'étoient des abeilles. Je ne manquois guere, et souvent maman avec moi, d'aller leur rendre visite; je m'intéressois beaucoup à leur ouvrage, je m'amusois infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuisses quelquefois si chargées qu'elles avoient peine à marcher. Les premiers jours la curiosité me rendit indiscret, et elles me piquerent

deux ou trois fois : mais ensuite nous fîmes si bien connoissance, que quelque près que je vinsse elles me laissoient faire; et quelque pleines que fussent les ruches prêtes à jeter leur essaim, j'en étois quelquefois entouré, j'en avois sur les mains, sur le visage, sans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux se défient de l'homme et n'ont pas tort; mais sont-ils surs une fois qu'il ne leur veut pas nuire, leur confiance devient si grande qu'il faut être plus que barbare pour en abuser.

Je retournois à mes livres : mais mes occupations de l'après-midi devoient moins porter le nom de travail et d'étude que de récréations et d'amusement. Je n'ai jamais pu supporter l'application du cabinet après mon dîner, et en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupois pourtant, mais sans gêne et presque sans regle, à lire sans étudier. La chose que je suivois le plus exactement étoit l'histoire et la géographie; et comme cela ne demandoit point de contention d'esprit, j'y fis autant de progrès que le permettoit mon peu de mémoire. Je vou-

lus étudier le P. *Pétau*, et je m'enfonçai dans les ténebres de la chronologie : mais je me dégoûtai de la partie critique qui n'a ni fond ni rive, et je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des temps et à la marche des corps célestes. J'aurois même pris du goût pour l'astronomie si j'avois eu des instrumens ; mais il fallut me contenter de quelques élémens pris dans des livres et de quelques observations grossieres faites avec une lunette d'approche, seulement pour connoître la situation générale du ciel : car ma vue courte ne me permet pas de distinguer *à yeux nus* assez nettement les astres. Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avois acheté un planisphere céleste pour étudier les constellations. J'avois attaché ce planisphere sur un chassis ; et les nuits où le ciel étoit serein, j'allois dans le jardin poser mon chassis sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphere tourné en dessous; et pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle, je la mis dans un seau à terre entre les quatre piquets; puis, regar-

dant alternativement le planisphere avec mes yeux et les astres avec ma lunette, je m'exerçois à connoitre les étoiles et à discerner les constellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. *Noiret* étoit en terrasse, on voyoit du chemin tout ce qui s'y faisoit. Un soir, des paysans passant assez tard me virent dans un grotesque équipage occupé à mon opération. La lueur qui donnoit sur mon planisphere, et dont ils ne voyoient pas la cause parceque la lumiere étoit cachée à leurs yeux par les bords du seau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre, et le jeu de ma lunette qu'ils voyoient aller et venir, donnoient à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'étoit pas propre à les rassurer; un chapeau clabaud par dessus mon bonnet, et un pet-en-l'air ouaté de maman qu'elle m'avoit obligé de mettre, offroient à leurs yeux l'image d'un vrai sorcier; et comme il étoit près de minuit, ils ne douterent point que ce ne fût le commencement du sabbat. Peu curieux d'en voir davantage, ils se sauverent très alarmés, éveillerent leurs voi-

sins pour leur conter leur vision; et l'histoire courut si bien, que dès le lendemain chacun sut dans le voisinage que le sabbat se tenoit chez M. *Noiret*. Je ne sais ce qu'eût produit enfin cette rumeur, si l'un des paysans, témoin de mes conjurations, n'en eût le même jour porté sa plainte à deux jésuites qui venoient nous voir, et qui, sans savoir de quoi il s'agissoit, les désabuserent par provision. Ils nous conterent l'histoire; je leur en dis la cause, et nous rîmes beaucoup. Cependant il fut résolu, crainte de récidive, que j'observerois désormais sans lumiere et que j'irois consulter le planisphere dans la maison. Ceux qui ont lu dans les *Lettres de la montagne* ma magie de Venise, trouveront, je m'assure, que j'avois de longue main une grande vocation pour être sorcier.

Tel étoit mon train de vie aux Charmettes quand je n'étois occupé d'aucuns soins champêtres; car ils avoient toujours la préférence, et dans ce qui n'excédoit pas mes forces je travaillois comme un paysan: mais il est vrai que mon extrême foiblesse ne me laissoit guere alors sur cet

article que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs je voulois faire à la fois deux ouvrages, et par cette raison je n'en faisois bien aucun. Je m'étois mis dans la tête de me donner par force de la mémoire; je m'obstinois à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela je portois toujours avec moi quelque livre qu'avec une peine incroyable j'étudiois et repassois tout en travaillant. Je ne sais pas comment l'opiniâtreté de ces vains et continuels efforts ne m'a pas enfin rendu stupide. Il faut que j'aie appris et rappris bien vingt fois les églogues de *Virgile*, dont je ne sais pas un seul mot. J'ai perdu ou dépareillé des multitudes de livres par l'habitude que j'avois d'en porter par-tout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre chose je posois mon livre au pied d'un arbre ou sur la haie; par-tout j'oubliois de le reprendre, et souvent au bout de quinze jours je le retrouvois pourri ou rongé des fourmis et des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendoit comme hébêté, tout occupé que j'étois sans cesse

à marmoter quelque chose entre mes dents.

Les écrits de Port-royal et de l'Oratoire, étant ceux que je lisois le plus fréquemment, m'avoient rendu demi-janséniste, et malgré toute ma confiance leur dure théologie m'épouvantoit quelquefois. La terreur de l'enfer, que jusques-là j'avois très peu craint, troubloit peu-à-peu ma sécurité; et si maman ne m'eût tranquillisé l'ame, cette effrayante doctrine m'eût enfin tout-à-fait bouleversé. Mon confesseur, qui étoit aussi le sien, contribuoit pour sa part à me maintenir dans une bonne assiette. C'étoit le P. *Hemet*, jésuite, bon et sage vieillard dont la mémoire me sera toujours en vénération. Quoique jésuite, il avoit la simplicité d'un enfant; et sa morale, moins relâchée que douce, étoit précisément ce qu'il me falloit pour balancer les tristes impressions du jansénisme. Ce bon homme et son compagnon le P. *Coppier* venoient souvent nous voir aux Charmettes, quoique le chemin fût fort rude et assez long pour des gens de leur âge. Leurs visites me faisoient grand bien : que Dieu veuille le rendre à

leurs ames, car ils étoient trop vieux alors pour que je les présume en vie encore aujourd'hui! J'allois aussi les voir à Chambéri; je me familiarisois peu-à-peu avec leur maison; leur bibliotheque étoit à mon service. Le souvenir de cet heureux temps se lie avec celui des jésuites au point de me faire aimer l'un par l'autre; et, quoique leur doctrine m'ait toujours paru dangereuse, je n'ai jamais pu trouver en moi le pouvoir de les haïr sincèrement.

Je voudrois savoir s'il passe quelquefois dans les cœurs des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui passent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études et d'une vie innocente autant qu'on la puisse mener et malgré tout ce qu'on m'avoit pu dire, la peur de l'enfer m'agitoit encore souvent. Je me demandois : En quel état suis-je? si je mourois à l'instant même, serois-je damné? Selon mes jansénistes la chose étoit indubitable, mais selon ma conscience il me paroissoit que non. Toujours craintif et flottant dans cette cruelle incertitude, j'avois recours pour en sortir aux expédiens

les plus risibles, et pour lesquels je ferois volontiers enfermer un homme si je lui en voyois faire autant. Un jour, rêvant à ce triste sujet, je m'exerçois machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres, et cela avec mon adresse ordinaire, c'est-à-dire sans presque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice je m'avisai de m'en faire une espece de pronostic pour calmer mon inquiétude. Je me dis : Je m'en vais jeter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de moi; si je le touche, signe de salut; si je le manque, signe de damnation. Tout en disant ainsi je jette ma pierre d'une main tremblante et avec un horrible battement de cœur, mais si heureusement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre; ce qui véritablement n'étoit pas difficile, car j'avois eu soin de le choisir fort gros et fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon salut. Je ne sais en me rappelant ce trait si je dois rire ou gémir sur moi-même. Vous autres grands hommes, qui riez surement, félicitez-vous; mais n'insultez pas à ma misere, car je vous jure que je la sens bien.

Au reste ces troubles, ces alarmes, inséparables peut-être de la dévotion, n'étoient pas un état permanent. Communément j'étois assez tranquille, et l'impression que l'idée d'une mort prochaine faisoit sur mon ame étoit moins de la tristesse qu'une langueur paisible, et qui même avoit ses douceurs. Je viens de retrouver parmi de vieux papiers une espece d'exhortation que je me faisois à moi-même, et où je me félicitois de mourir à l'âge où l'on trouve assez de courage en soi pour envisager la mort, et sans avoir éprouvé de grands maux ni de corps ni d'esprit durant ma vie. Que j'avois bien raison! Un pressentiment me faisoit craindre de vivre pour souffrir. Il sembloit que je prévoyois le sort qui m'attendoit sur mes vieux jours. Je n'ai jamais été si près de la sagesse que durant cette heureuse époque. Sans grands remords sur le passé, délivré des soucis de l'avenir, le sentiment qui dominoit constamment dans mon ame étoit de jouir du présent. Les dévots ont pour l'ordinaire une petite sensualité très vive qui leur fait savourer avec dé-

lices les plaisirs innocens qui leur sont permis. Les mondains leur en font un crime, je ne sais pourquoi ; ou plutôt je le sais bien, c'est qu'ils envient aux autres la jouissance des plaisirs simples dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avois ce goût, et je trouvois charmant de le satisfaire en sureté de conscience. Mon cœur neuf encore se livroit à tout avec un plaisir d'enfant, ou plutôt, si je l'ose dire, avec une volupté d'ange, car en vérité ces tranquilles jouissances ont la sérénité de celles du paradis. Des dîners faits sur l'herbe à Montagnole, des soupers sous le berceau, la récolte des fruits, les vendanges; les veillées à teiller avec nos gens, tout cela faisoit pour nous autant de fêtes auxquelles maman prenoit le même plaisir que moi. Des promenades plus solitaires avoient un charme plus grand encore, parceque le cœur s'épanchoit plus en liberté. Nous en fîmes une entre autres qui fait époque dans ma mémoire, un jour de S. Louis dont maman portoit le nom. Nous partîmes ensemble et seuls de bon matin après la messe qu'un carme étoit venu nous dire

à la pointe du jour dans une chapelle attenante à la maison. J'avois proposé d'aller parcourir la côte opposée à celle où nous étions, et que nous n'avions point visitée encore. Nous avions envoyé nos provisions d'avance, car la course devoit durer tout le jour. Maman, quoiqu'un peu ronde et grasse, ne marchoit pas mal : nous allions de colline en colline et de bois en bois, quelquefois au soleil et souvent à l'ombre, nous reposant de temps en temps, et nous oubliant des heures entieres; causant de nous, de notre union, de la douceur de notre sort, et faisant pour sa durée des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout sembloit conspirer au bonheur de cette journée. Il avoit plu depuis peu; point de poussiere, et des ruisseaux bien courans; un petit vent frais agitoit les feuilles, l'air étoit pur, l'horizon sans nuages; la sérénité régnoit au ciel comme dans nos cœurs. Notre dîner fut fait chez un paysan, et partagé avec sa famille qui nous bénissoit de bon cœur. Ces pauvres Savoyards sont si bonnes gens! Après le dîner nous gagnâmes l'ombre sous de grands arbres, où, tandis

que

que j'amassois des brins de bois sec pour faire notre café, maman s'amusoit à herboriser parmi les broussailles; et avec les fleurs du bouquet que chemin faisant je lui avois ramassé, elle me fit remarquer dans leur structure mille choses curieuses, qui m'amuserent beaucoup et qui devoient me donner du goût pour la botanique: mais le moment n'étoit pas venu, j'étois distrait par trop d'autres études. Une idée qui vint me frapper fit diversion aux fleurs et aux plantes. La situation d'ame où je me trouvois, tout ce que nous avions dit et fait ce jour-là, tous les objets qui m'avoient frappé, me rappelerent l'espece de rêve que tout éveillé j'avois fait à Annecy sept ou huit ans auparavant, et dont j'ai rendu compte en son lieu. Les rapports en étoient si frappans, qu'en y pensant j'en fus ému jusqu'aux larmes. Dans un transport d'attendrissement j'embrassai cette chere amie: Maman, maman, lui dis-je avec passion, ce jour m'a été promis depuis long-temps, et je ne vois rien au-delà. Mon bonheur, grace à vous, est à son comble; puisse-t-il ne pas décliner désormais!

puisse-t-il durer aussi long-temps que j'en conserverai le goût ! il ne finira qu'avec moi.

Ainsi coulerent mes jours heureux, et d'autant plus heureux, que, n'appercevant rien qui les dût troubler, je n'envisageois en effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'étoit pas que la source de mes soucis fût absolument tarie; mais je lui voyois prendre un autre cours que je dirigeois de mon mieux sur des objets utiles, afin qu'elle portât son remede avec elle. Maman aimoit naturellement la campagne, et ce goût ne s'attiédissoit pas avec moi. Peu-à-peu elle prit celui des soins champêtres; elle aimoit à faire valoir les terres, et elle avoit sur cela des connoissances dont elle faisoit usage avec plaisir. Non contente de ce qui dépendoit de la maison qu'elle avoit prise, elle louoit tantôt un champ, tantôt un pré. Enfin, portant son humeur entreprenante sur des objets d'agriculture, au lieu de rester oisive dans sa maison, elle prenoit le train de devenir bientôt une grosse ferniere. Je n'aimois pas trop à la voir ainsi s'étendre, et je m'y opposois

tant que je pouvois, bien sûr qu'elle seroit toujours trompée, et que son humeur libérale et prodigue porteroit toujours la dépense au-delà du produit : toutefois je me consolois en pensant que ce produit du moins ne seroit pas nul et lui aideroit à vivre. De toutes les entreprises qu'elle pouvoit former celle-là me paroissoit la moins ruineuse, et, sans y envisager comme elle un objet de profit, j'y envisageois une occupation continuelle qui la garantiroit des mauvaises affaires et des escrocs. Dans cette idée je desirois ardemment de recouvrer autant de force et de santé qu'il m'en falloit pour veiller à ses affaires, pour être piqueur de ses ouvriers ou son premier ouvrier; et naturellement l'exercice que cela me faisoit faire, m'arrachant souvent à mes livres et me distrayant sur mon état, devoit le rendre meilleur.

L'hiver suivant *Barillot* revenant d'Italie m'apporta quelques livres, entre autres le *Bontempi* et la *Cartella per musica* du P. *Banchieri*, qui me donnerent du goût pour l'histoire de la musique et pour les recherches théoriques de ce bel art. *Ba-*

rillot resta quelque temps avec nous; et comme j'étois majeur depuis plusieurs mois, il fut convenu que j'irois le printemps suivant à Geneve redemander le bien de ma mere, ou du moins la part qui m'en revenoit, en attendant qu'on sût ce que mon frere étoit devenu. Cela s'exécuta comme il avoit été résolu. J'allai à Geneve, mon pere y vint de son côté. Depuis long-temps il y revenoit sans qu'on lui cherchât querelle, quoiqu'il n'eût jamais purgé son décret : mais comme on avoit de l'estime pour son courage et du respect pour sa probité, on feignoit d'avoir oublié son affaire; et les magistrats, occupés du grand projet qui éclata peu après, ne vouloient pas effaroucher avant le temps la bourgeoisie en lui rappelant mal-à-propos leur ancienne partialité.

Je craignois qu'on ne me fît des difficultés sur mon changement de religion; l'on n'en fit aucune. Les lois de Geneve sont à cet égard moins dures que celles de Berne, où quiconque change de religion perd non seulement son état mais son bien. Le mien ne me fut donc pas

disputé, mais se trouva, je ne sais comment, réduit à fort peu de chose. Quoiqu'on fût à-peu-près sûr que mon frere étoit mort, on n'en avoit point de preuve juridique. Je manquois de titres suffisans pour réclamer sa part, et je la laissai sans regret pour aider à vivre à mon pere, qui en a joui tant qu'il a vécu. Sitôt que les formalités de justice furent faites et que j'eus reçu mon argent, j'en mis quelque partie en livres, et je volai porter le reste aux pieds de maman. Le cœur me battoit de joie durant la route, et le moment où je déposai cet argent dans ses mains me fut mille fois plus doux que celui où il entra dans les miennes. Elle le reçut avec cette simplicité des belles ames, qui, faisant ces choses-là sans effort, les voient sans admiration. Cet argent fut employé presque tout entier à mon usage, et cela avec une égale simplicité. L'emploi en eût exactement été le même s'il lui fût venu d'autre part.

Cependant ma santé ne se rétablissoit point; je dépérissois au contraire à vue d'œil; j'étois pâle comme un mort et

maigre comme un squelette ; mes battemens d'arteres étoient terribles, mes palpitations plus fréquentes; j'étois continuellement oppressé, et ma foiblesse enfin devint telle que j'avois peine à me mouvoir; je ne pouvois presser le pas sans étouffer, je ne pouvois me baisser sans avoir des vertiges, je ne pouvois soulever le plus léger fardeau ; j'étois réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme aussi remuant que moi. Il est certain qu'il se mêloit à tout cela beaucoup de vapeurs. Les vapeurs sont les maladies des gens heureux, c'étoit la mienne : les pleurs que je versois souvent sans raison de pleurer, les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiseau, l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie, tout cela marquoit cet ennui du bien-être qui fait pour ainsi dire extravaguer la sensibilité. Nous sommes si peu faits pour être heureux ici-bas, qu'il faut nécessairement que l'ame ou le corps souffre quand ils ne souffrent pas tous les deux, et que le bon état de l'un fait presque toujours tort à l'autre. Quand j'aurois pu jouir délicieusement de

la vie, ma machine en décadence m'en empêchoit, sans qu'on pût dire où la cause du mal avoit son vrai siege. Dans la suite, malgré le déclin des ans, et des maux très réels et très graves, mon corps semble avoir repris des forces pour mieux sentir mes malheurs; et maintenant que j'écris ceci, infirme et presque sexagénaire, accablé de douleurs de toute espece, je me sens pour souffrir plus de vigueur et de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de mon âge et dans le sein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever, ayant fait entrer un peu de physiologie dans mes lectures, je m'étois mis à étudier l'anatomie; et passant en revue la multitude et le jeu des pieces qui composoient ma machine, je m'attendois à sentir détraquer tout cela vingt fois le jour : loin d'être étonné de me trouver mourant, je l'étois que je pusse encore vivre, et je ne lisois pas la description d'une maladie que je ne crusse être la mienne. Je suis sûr que si je n'avois pas été malade je le serois devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque

maladie des symptômes de la mienne, je croyois les avoir toutes; et j'en gagnai par-dessus une plus cruelle encore dont je m'étois cru délivré, la fantaisie de guérir: c'en est une difficile à éviter quand on se met à lire des livres de médecine. A force de chercher, de réfléchir, de comparer, j'allai m'imaginer que la base de mon mal étoit un polype au cœur; et *Salomon* lui-même parut frappé de cette idée. Raisonnablement je devois partir de cette opinion pour me confirmer dans ma résolution précédente. Je ne fis point ainsi. Je tendis tous les ressorts de mon esprit pour chercher comment on pouvoit guérir d'un polype au cœur, résolu d'entreprendre cette merveilleuse cure. Dans un voyage qu'*Anet* avoit fait à Montpellier pour aller voir le jardin des plantes et le démonstrateur M. *Sauvages*, on lui avoit dit que M. *Fizes* avoit guéri un pareil polype. Maman s'en souvint et m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inspirer le desir d'aller consulter M. *Fizes*. L'espoir de guérir me fait retrouver du courage et des forces pour entreprendre ce voyage. L'argent venu

de Geneve en fournit le moyen. Maman loin de m'en détourner m'y exhorte; et me voilà parti pour Montpellier.

Je n'eus pas besoin d'aller si loin pour trouver le médecin qu'il me falloit. Le cheval me fatiguant trop, j'avois pris une chaise à Grenoble. A Moirans cinq ou six autres chaises arriverent à la file après la mienne. Pour le coup c'étoit vraiment l'aventure des brancards. La plupart de ces chaises étoient le cortege d'une nouvelle mariée appelée madame de***. Avec elle étoit une autre femme appelée madame *N****, moins jeune et moins belle que madame de***, mais non moins aimable, et qui de Romans, où s'arrêtoit celle-ci, devoit poursuivre sa route jusqu'au ***, près le pont du S.-Esprit. Avec la timidité qu'on me connoît on s'attend que la connoissance ne fut pas sitôt faite avec des femmes brillantes et la suite qui les entouroit; mais enfin, suivant la même route, logeant dans les mêmes auberges, et, sous peine de passer pour un loup-garou, forcé de me présenter à la même table, il falloit bien que cette connois-

sance se fît. Elle se fit donc, et même plutôt que je n'aurois voulu ; car tout ce fracas ne convenoit guere à un malade et sur-tout à un malade de mon humeur. Mais la curiosité rend ces coquines de femmes si insinuantes, que pour parvenir à connoître un homme elles commencent par lui faire tourner la tête. Ainsi arriva de moi. Madame de ***, trop entourée de ses jeunes roquets, n'avoit guere le temps de m'agacer; et d'ailleurs ce n'en étoit pas la peine puisque nous allions nous quitter; mais madame *N****, moins obsédée, avoit des provisions à faire pour sa route : voilà madame *N**** qui m'entreprend; et adieu le pauvre *Jean-Jacques*, ou plutôt adieu la fievre, les vapeurs, le polype; tout part auprès d'elle, hors certaines palpitations qui me resterent et dont elle ne vouloit pas me guérir. Le mauvais état de ma santé fut le premier texte de notre connoissance. On voyoit que j'étois malade, on savoit que j'allois à Montpellier; et il faut que mon air et mes manieres n'annonçassent pas un débauché, car il fut clair dans la suite qu'on ne m'a-

voit pas soupçonné d'aller y faire un tour de casserole. Quoique l'état de maladie ne soit pas pour un homme une grande recommandation près des dames, il me rendit toutefois intéressant pour celles-ci. Le matin elles envoyoient savoir de mes nouvelles et m'inviter à prendre le chocolat avec elles ; elles s'informoient comment j'avois passé la nuit. Une fois, selon ma louable coutume de parler sans penser, je répondis que je ne savois pas. Cette réponse leur fit croire que j'étois fou : elles m'examinerent davantage, et cet examen ne me nuisit pas. J'entendis une fois madame de*** dire à son amie, Il manque de monde, mais il est aimable. Ce mot me rassura beaucoup, et fit que je le devins en effet.

En se familiarisant il falloit parler de soi, dire d'où l'on venoit, qui l'on étoit. Cela m'embarrassoit ; car je sentois très bien que parmi la bonne compagnie et avec des femmes galantes ce mot de nouveau converti m'alloit tuer. Je ne sais par quelle bizarrerie je m'avisai de passer pour Anglois ; je me donnai pour jacobite, on

me prit pour tel ; je m'appelai *Dudding*, et l'on m'appela M. *Dudding*. Un maudit marquis de*** qui étoit là, malade ainsi que moi, vieux au par-dessus et d'assez mauvaise humeur, s'avisa de lier conversation avec M. *Dudding*. Il me parla du roi Jacques, du prétendant, de l'ancienne cour de S.-Germain. J'étois sur les épines: je ne savois de tout cela que le peu que j'en avois lu dans le comte Hamilton et dans les gazettes ; cependant je fis de ce peu si bon usage que je me tirai d'affaire: heureux qu'on ne se fût pas avisé de me questionner sur la langue angloise dont je ne savois pas un seul mot.

Toute la compagnie se convenoit et voyoit à regret le moment de se quitter. Nous faisions des journées de limaçon. Nous nous trouvâmes un dimanche à S.-Marcellin. Madame *N**** voulut aller à la messe; j'y fus avec elle : cela faillit à gâter mes affaires. Je me comportai comme j'ai toujours fait. Sur ma contenance modeste et recueillie elle me crut dévot, et prit de moi la plus mauvaise opinion du monde, comme elle me l'avoua deux jours

après. Il me fallut ensuite beaucoup de galanterie pour effacer cette mauvaise impression; ou plutôt madame *N****, en femme d'expérience et qui ne se rebutoit pas aisément, voulut bien courir les risques de ses avances pour voir comment je m'en tirerois. Elle m'en fit beaucoup, et de telles, que, bien éloigné de présumer de ma figure, je crus qu'elle se moquoit de moi. Sur cette folie il n'y eut sorte de bêtises que je ne fisse; c'étoit pis que le marquis du *Legs*. Madame *N**** tint bon, me fit tant d'agaceries et me dit des choses si tendres, qu'un homme beaucoup moins sot eût eu bien de la peine à prendre tout cela sérieusement. Plus elle en faisoit, plus elle me confirmoit dans mon idée; et ce qui me tourmentoit davantage étoit qu'à bon compte je me prenois d'amour tout de bon. Je me disois, et je lui disois en soupirant, Ah! que tout cela n'est-il vrai! je serois le plus heureux des hommes. Je crois que ma simplicité de novice ne fit qu'irriter sa fantaisie; elle n'en voulut pas avoir le démenti.

Nous avions laissé à Romans madame

de*** et sa suite. Nous continuions notre route le plus lentement et le plus agréablement du monde, madame *N****, le marquis de***, et moi. Le marquis, quoique malade et grondeur, étoit un assez bon homme, mais qui n'aimoit pas trop à manger son pain à la fumée du rôti. Madame *N**** cachoit si peu le goût qu'elle avoit pour moi, qu'il s'en apperçut plutôt que moi-même ; et ses sarcasmes malins auroient dû me donner au moins la confiance que je n'osois prendre aux bontés de la dame, si par un travers d'esprit dont moi seul étois capable je ne m'étois imaginé qu'ils s'entendoient pour me persiffler. Cette sotte idée acheva de me renverser la tête, et me fit faire le plus plat personnage dans une situation où mon cœur étant réellement pris m'en pouvoit dicter un assez brillant. Je ne conçois pas comment madame *N**** ne se rebuta pas de ma maussaderie, et ne me congédia pas avec le dernier mépris. Mais c'étoit une femme d'esprit qui savoit discerner son monde, et qui voyoit bien qu'il y avoit plus de bêtise que de tiédeur dans mes procédés.

Elle parvint enfin à se faire entendre, et ce ne fut pas sans peine. A Valence nous étions arrivés pour dîner, et selon notre louable coutume nous y passâmes le reste du jour. Nous étions logés hors de la ville à S.-Jacques; je me souviendrai toujours de cette auberge ainsi que de la chambre que madame *N**** y occupoit. Après le dîner elle voulut se promener : elle savoit que le marquis n'étoit pas allant; c'étoit le moyen de se ménager un tête-à-tête dont elle avoit bien résolu de tirer parti; car il n'y avoit plus de temps à perdre pour en avoir à mettre à profit. Nous nous promenions autour de la ville le long des fossés. Là je repris la longue histoire de mes complaintes, auxquelles elle répondoit d'un ton si tendre, en me pressant quelquefois contre son cœur le bras qu'elle tenoit, qu'il falloit une stupidité pareille à la mienne pour m'empêcher de vérifier si elle parloit sérieusement. Ce qu'il y avoit d'impayable étoit que j'étois moi-même excessivement ému. J'ai dit qu'elle étoit aimable : l'amour la rendoit charmante; il lui rendoit tout l'éclat de la premiere jeunesse, et elle mé-

nageoit ses agaceries avec tant d'art qu'elle auroit séduit un homme à l'épreuve. J'étois donc fort mal à mon aise et toujours sur le point de m'émanciper; mais la crainte d'offenser ou de déplaire, la frayeur plus grande encore d'être hué, sifflé, berné, de fournir une histoire à table, et d'être complimenté sur mes entreprises par l'impitoyable marquis, me retinrent au point d'être indigné moi-même de ma sotte honte, et de ne la pouvoir vaincre en me la reprochant. J'étois au supplice : j'avois déja quitté mes propos de Céladon dont je sentois tout le ridicule en si beau chemin; ne sachant plus quelle contenance tenir ni que dire, je me taisois; j'avois l'air boudeur, enfin je faisois tout ce qu'il falloit pour m'attirer le traitement que j'avois redouté. Heureusement madame *N**** prit un parti plus humain. Elle interrompit brusquement ce silence en passant un bras autour de mon cou, et dans l'instant sa bouche parla trop clairement sur la mienne pour me laisser mon erreur. La crise ne pouvoit se faire plus à propos. Je devins aimable. Il en étoit temps. Elle m'avoit donné

cette

cette confiance dont le défaut m'a presque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes sens, mon cœur et ma bouche n'ont si bien parlé; jamais je n'ai si pleinement réparé mes torts; et si cette petite conquête avoit coûté des soins à madame *N****, j'eus lieu de croire qu'elle n'y avoit pas regret.

Quand je vivrois cent ans, je ne me rappellerois jamais sans plaisir le souvenir de cette charmante femme. Je dis charmante, quoiqu'elle ne fût ni belle ni jeune; mais, n'étant non plus ni laide ni vieille, elle n'avoit rien dans sa figure qui empêchât son esprit et ses graces de faire tout leur effet. Tout au contraire des autres femmes, ce qu'elle avoit de moins frais étoit le visage, et je crois que le rouge le lui avoit gâté. Elle avoit ses raisons pour être facile, c'étoit le moyen de valoir tout son prix. On pouvoit la voir sans l'aimer, mais non pas la posséder sans l'adorer. Et cela prouve, ce me semble, qu'elle n'étoit pas toujours aussi prodigue de ses bontés qu'elle le fut avec moi. Elle s'étoit prise d'un goût trop prompt et trop vif pour être excusable,

mais où le cœur entroit du moins autant que les sens; et durant le temps court et délicieux que je passai auprès d'elle j'eus lieu de croire, aux ménagemens forcés qu'elle m'imposoit, que, quoique sensuelle et voluptueuse, elle aimoit encore mieux ma santé que ses plaisirs.

Notre intelligence n'échappa pas au marquis. Il n'en tiroit pas moins sur moi; au contraire, il me traitoit plus que jamais en pauvre amoureux transi, martyr des rigueurs de sa dame. Il ne lui échappa jamais un mot, un sourire, un regard qui pût me faire soupçonner qu'il nous eût devinés; et je l'aurois cru notre dupe, si madame *N****, qui voyoit mieux que moi, ne m'eût dit qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il étoit galant homme; et en effet on ne sauroit avoir des attentions plus honnêtes, ni se comporter plus poliment qu'il fit toujours, même envers moi, sauf ses plaisanteries, sur-tout depuis mon succès. Il m'en attribuoit l'honneur peut-être, et me supposoit moins sot que je ne l'avois paru. Il se trompoit, comme on a vu : mais n'importe, je profitois de son erreur; et il est

vrai qu'alors les rieurs étant pour moi, je prêtois le flanc de bon cœur et d'assez bonne grace à ses épigrammes, et j'y ripostois quelquefois, même assez heureusement, tout fier de me faire honneur auprès de madame *N**** de l'esprit qu'elle m'avoit donné. Je n'étois plus le même homme.

Nous étions dans un pays et dans une saison de bonne chere; nous la faisions par-tout excellente, grace aux bons soins du marquis. Je me serois pourtant passé qu'il les étendît jusqu'à nos chambres; mais il envoyoit devant son laquais pour les retenir; et le coquin, soit de son chef, soit par l'ordre de son maître, le logeoit toujours à côté de madame *N****, et me fourroit à l'autre bout de la maison. Mais cela ne m'embarrassoit guere, et nos rendez-vous n'en étoient que plus piquans. Cette vie délicieuse dura quatre ou cinq jours, pendant lesquels je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtai pures, vives, sans aucun mélange de peines : ce sont les premieres et les seules que j'aie ainsi goûtées; et je puis dire que je dois à madame *N**** de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir.

Si ce que je sentois pour elle n'étoit pas précisément de l'amour, c'étoit du moins un retour si tendre pour celui qu'elle me témoignoit, c'étoit une sensualité si brûlante dans le plaisir, et une intimité si douce dans les entretiens, qu'elle avoit tout le charme de la passion sans en avoir le délire, qui tourne la tête et fait qu'on ne sait pas jouir. Je n'ai senti l'amour vrai qu'une seule fois en ma vie, et ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimois pas non plus comme j'avois aimé et comme j'aimois madame de *Warens;* mais c'étoit pour cela même que je la possédois cent fois mieux. Près de maman mon plaisir étoit toujours troublé par un sentiment de tristesse, par un secret serrement de cœur que je ne surmontois pas sans peine; au lieu de me féliciter de la posséder, je me reprochois de l'avilir. Près de madame *N**** au contraire, fier d'être homme et d'être heureux, je me livrois à mes sens avec joie, avec confiance; je partageois l'impression que je faisois sur les siens; j'étois assez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe, et pour tirer de là de quoi le redoubler.

Je ne me souviens pas de l'endroit où nous quitta le marquis, qui étoit du pays; mais nous nous trouvâmes seuls avant d'arriver à Montelimar, et dès lors madame *N**** établit sa femme-de-chambre dans ma chaise, et je passai dans la sienne avec elle. Je puis assurer que la route ne nous ennuyoit pas de cette maniere, et j'aurois eu bien de la peine à dire comment le pays que nous parcourions étoit fait. A Montelimar elle eut des affaires qui l'y retinrent trois jours, durant lesquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart-d'heure pour une visite qui lui attira des importunités désolantes et des invitations qu'elle n'eut garde d'accepter. Elle prétexta des incommodités, qui ne nous empêcherent pourtant pas d'aller nous promener tous les jours tête-à-tête dans le plus beau pays et sous le plus beau ciel du monde. Oh! ces trois jours! j'ai dû les regretter quelquefois; il n'en est plus revenu de semblables.

Des amours de voyage ne sont pas faits pour durer. Il fallut nous séparer; et j'avoue qu'il en étoit temps, non que je fusse rassasié ni prêt à l'être, je m'attachois cha-

que jour davantage; mais, malgré toute la discrétion de la dame, il ne me restoit guere que la bonne volonté. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion. Il fut décidé que puisque ce régime me faisoit du bien j'en userois, et que j'irois passer l'hiver au*** sous la direction de madame *N****. Je devois seulement rester à Montpellier cinq ou six semaines pour lui laisser le temps de préparer les choses de maniere à prévenir les caquets. Elle me donna d'amples instructions sur ce que je devois savoir, sur ce que je devois dire, sur la maniere dont je devois me comporter. En attendant nous devions nous écrire. Elle me parla beaucoup et sérieusement du soin de ma santé; m'exhorta de consulter d'habiles gens, d'être très attentif à tout ce qu'ils me prescriroient, et se chargea, quelque sévere que pût être leur ordonnance, de me la faire exécuter tandis que je serois auprès d'elle. Je crois qu'elle parloit sincèrement, car elle m'aimoit : elle m'en donna mille preuves plus sures que des faveurs. Elle jugea par mon équipage que je ne nageois pas dans l'opulence; quoi-

qu'elle ne fût pas riche elle-même, elle voulut à notre séparation me forcer de partager sa bourse, qu'elle apportoit de Grenoble assez bien garnie; et j'eus beaucoup de peine à m'en défendre. Enfin je la quittai le cœur tout plein d'elle, et lui laissant, ce me semble, un véritable attachement pour moi.

J'achevois ma route en la recommençant dans mes souvenirs, et pour le coup très content d'être dans une bonne chaise pour y rêver plus à mon aise aux plaisirs que j'avois goûtés et à ceux qui m'étoient promis. Je ne pensois qu'au*** et à la charmante vie qui m'y attendoit; je ne voyois que madame *N**** et ses entours : tout le reste de l'univers n'étoit rien pour moi, maman même étoit oubliée. Je m'occupois à combiner dans ma tête tous les détails dans lesquels madame N*** étoit entrée pour me faire d'avance une idée de sa demeure, de son voisinage, de ses sociétés, de toute sa maniere de vivre. Elle avoit une fille dont elle m'avoit parlé très souvent en mere idolâtre. Cette fille avoit quinze ans passés; elle étoit vive, char-

mante et d'un caractere aimable. On m'avoit promis que j'en serois caressé : je n'avois pas oublié cette promesse, et j'étois fort curieux d'imaginer comment mademoiselle *N**** traiteroit le bon ami de sa maman. Tels furent les sujets de mes rêveries depuis le Pont-S.-Esprit jusqu'à Remoulin. On m'avoit dit d'aller voir le pont du Gard; je n'y manquai pas. Après un déjeûner d'excellentes figues, je pris un guide et j'allai voir le pont du Gard. C'étoit le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendois à voir un monument digne des mains qui l'avoient construit. Pour le coup l'objet passa mon attente, et ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenoit qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple et noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert où le silence et la solitude rendent l'objet plus frappant et l'admiration plus vive, car ce prétendu pont n'étoit qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carriere, et a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il

n'en habite aucun. Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice que le respect m'empêchoit presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces immenses voûtes me faisoit croire entendre la forte voix de ceux qui les avoient bâties. Je me perdois comme un insecte dans cette immensité. Je sentois, tout en me faisant petit, je ne sais quoi qui m'élevoit l'ame; et je me disois en soupirant : que ne suis-je né Romain! Je restai là plusieurs heures dans une contemplation ravissante. Je m'en revins distrait et rêveur, et cette rêverie ne fut pas favorable à madame N***. Elle avoit bien songé à me prémunir contre les filles de Montpellier, mais non pas contre le pont du Gard. On ne s'avise jamais de tout.

A Nîmes j'allai voir les Arênes : c'est un ouvrage beaucoup plus magnifique que le pont du Gard, et qui me fit beaucoup moins d'impression, soit que mon admiration se fût épuisée sur le premier objet, soit que la situation de l'autre au milieu d'une ville fût moins propre à l'exciter. Ce vaste et superbe cirque est entouré de vilaines petites maisons, et d'autres maisons plus pe-

tites et plus vilaines encore en remplissent l'arêne, de sorte que le tout ne produit qu'un effet disparate et confus où le regret et l'indignation étouffent le plaisir et la surprise. J'ai vu depuis le cirque de Vérone, infiniment plus petit et moins beau que celui de Nîmes, mais entretenu et conservé avec toute la décence et la propreté possibles, et qui par cela même me fit une impression plus forte et plus agréable. Les François n'ont soin de rien et ne respectent aucun monument. Ils sont tout feu pour entreprendre, et ne savent rien finir ni rien entretenir.

J'étois changé à tel point et ma sensualité mise en exercice s'étoit si bien éveillée, que je m'arrêtai un jour au pont de Lunel pour y faire bonne chere avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret, le plus estimé de l'Europe, méritoit alors de l'être. Ceux qui le tenoient avoient su tirer parti de son heureuse situation pour le tenir abondamment approvisionné et avec choix. C'étoit réellement une chose curieuse de trouver, dans une maison seule et isolée au milieu de la campagne, une table fournie en

poisson de mer et d'eau douce, en gibier excellent, en vins fins, servie avec ces attentions et ces soins qu'on ne trouve que chez les grands et les riches, et tout cela pour vos trente-cinq sous. Mais le pont de Lunel ne resta pas long-temps sur ce pied, et à force d'user sa réputation il la perdit enfin tout-à-fait.

J'avois oublié durant ma route que j'étois malade; je m'en souvins en arrivant à Montpellier. Mes vapeurs étoient bien guéries, mais tous mes autres maux me restoient; et, quoique l'habitude m'y rendît moins sensible, c'en étoit assez pour se croire mort à qui s'en trouveroit attaqué tout d'un coup. En effet ils étoient moins douloureux qu'effrayans, et faisoient plus souffrir l'esprit que le corps dont ils sembloient annoncer la destruction. Cela faisoit que, distrait par des passions vives, je ne songeois plus à mon état; mais comme il n'étoit pas imaginaire, je le sentois sitôt que j'étois de sang froid. Je songeai donc sérieusement aux conseils de madame *N**** et au but de mon voyage. J'allai consulter les praticiens les plus illustres, surtout M. *Fizes*, et pour surabondance de

précaution je me mis en pension chez un médecin. C'étoit un Irlandois appelé *Fitz-Moris*, qui tenoit une table assez nombreuse d'étudians en médecine; et il y avoit cela de commode pour un malade à s'y mettre, que M. *Fitz-Moris* se contentoit d'une pension honnête pour la nourriture et ne prenoit rien de ses pensionnaires pour ses soins comme médecin. Il se chargea de l'exécution des ordonnances de M. *Fizes* et de veiller sur ma santé. Il s'acquitta fort bien de cet emploi quant au régime, on ne gagnoit pas d'indigestions à cette pension-là; et, quoique je ne sois pas fort sensible aux privations de cette espece, les objets de comparaison étoient si proches, que je ne pouvois m'empêcher de trouver quelquefois en moi-même que *M**** étoit un meilleur pourvoyeur que M. *Fitz-Moris*. Cependant comme on ne mouroit pas de faim non plus et que toute cette jeunesse étoit fort gaie, cette maniere de vivre me fit du bien réellement, et m'empêcha de retomber dans mes langueurs. Je passois la matinée à prendre des drogues, sur-tout je ne sais quelles eaux, je crois les eaux de Vals, et

à écrire à madame *N****; car la correspondance alloit son train, et *Rousseau* se chargeoit de retirer les lettres de son ami *Dudding*. A midi j'allois faire un tour à la Canourgue avec quelqu'un de nos jeunes commensaux, qui tous étoient de très bons enfans : on se rassembloit, on alloit dîner. Après dîner une importante affaire occupoit la plupart d'entre nous jusqu'au soir, c'étoit d'aller hors de la ville jouer le goûter en deux ou trois parties de mail. Je ne jouois pas, je n'en avois ni la force ni l'adresse, mais je pariois; et suivant avec l'intérêt du pari nos joueurs et leurs boules à travers des chemins raboteux et pleins de pierres, je faisois un exercice agréable et salutaire qui me convenoit tout-à-fait. On goûtoit dans un cabaret hors la ville. Je n'ai pas besoin de dire que ces goûters étoient gais; mais j'ajouterai qu'ils étoient assez décens, quoique les filles du cabaret fussent jolies. M. *Fitz-Moris*, grand joueur de mail, étoit notre président; et je puis dire, malgré la mauvaise réputation des étudians, que je trouvai plus de mœurs et d'honnêteté parmi toute cette jeunesse qu'il ne seroit aisé

d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étoient plus bruyans que crapuleux, plus gais que libertins; et je me monte si aisément à un train de vie quand il est volontaire, que je n'aurois pas mieux demandé que de voir durer celui-là toujours. Il y avoit parmi ces étudians plusieurs Irlandois avec lesquels je tâchois d'apprendre quelques mots d'anglois par précaution pour le***; car le temps approchoit de m'y rendre. Madame *N**** m'en pressoit chaque ordinaire, et je me préparois à lui obéir. Il étoit clair que mes médecins, qui n'avoient rien compris à mon mal, me regardoient comme un malade imaginaire, et me traitoient sur ce pied avec leur squine, leurs eaux et leur petit-lait. Tout au contraire des théologiens, les médecins et les philosophes n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer, et font de leur intelligence la mesure des possibles. Ces messieurs ne connoissoient rien à mon mal; donc je n'étois pas malade: car comment supposer que des docteurs ne sussent pas tout? Je vis qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser et me faire manger mon argent; et jugeant que leur substitut

du*** feroit cela tout assi bien qu'eux, mais plus agréablement, je résolus de lui donner la préférence, et je quittai Montpellier dans cette sage intention.

Je partis vers la fin de novembre après six semaines ou deux mois de séjour dans cette ville, où je laissai une douzaine de louis sans aucun profit pour ma santé ni pour mon instruction, si ce n'est un cours d'anatomie commencé sous M. *Fitz-Moris*, et que je fus obligé d'abandonner par l'horrible puanteur des cadavres qu'on disséquoit et qu'il me fut impossible de supporter.

Mal à mon aise au dedans de moi sur la résolution que j'avois prise, j'y réfléchissois en m'avançant toujours vers le Pont-Saint-Esprit, qui étoit également la route du *** et de Chambéri. Les souvenirs de maman, et ses lettres, quoique moins fréquentes que celles de madame *N****, réveilloient dans mon cœur des remords que j'avois étouffés durant ma premiere route. Ils devinrent si vifs au retour, que, balançant l'amour du plaisir, ils me mirent en état d'écouter la raison seule.

D'abord dans le rôle d'aventurier que j'allois recommencer je pouvois être moins heureux que la premiere fois; il ne falloit dans tout le *** qu'une seule personne qui eût été en Angleterre, qui connût les Anglois, ou qui sût leur langue, pour me démasquer. La famille de madame *N**** pouvoit se prendre de mauvaise humeur contre moi et me traiter peu honnêtement. Sa fille, à laquelle malgré moi je pensois plus qu'il n'eût fallu, m'inquiétoit encore : je tremblois d'en devenir amoureux, et cette peur faisoit déja la moitié de l'ouvrage. Allois-je donc pour prix des bontés de la mere chercher à corrompre sa fille, à lier le plus détestable commerce, à mettre la dissension, le déshonneur, le scandale et l'enfer dans sa maison? Cette idée me fit horreur; je pris bien la ferme résolution de me combattre et de me vaincre si ce malheureux penchant venoit à se déclarer. Mais pourquoi m'exposer à ce combat? Quel misérable état de vivre avec la mere dont je serois rassasié, et de brûler pour la fille sans oser lui montrer mon cœur! Quelle nécessité d'aller

chercher

chercher cet état, et m'exposer aux malheurs, aux affronts, aux remords, pour des plaisirs dont j'avois d'avance épuisé le plus grand charme ? car il est certain que ma fantaisie avoit perdu sa premiere vivacité. Le goût du plaisir y étoit encore; mais la passion n'y étoit plus. A cela se mêloient des réflexions relatives à ma situation, à mes devoirs, à cette maman si bonne, si généreuse, qui déja chargée de dettes l'étoit encore de mes folles dépenses, qui s'épuisoit pour moi, et que je trompois si indignement. Ce reproche devint si vif qu'il l'emporta à la fin. En approchant du Saint-Esprit, je pris la résolution de brûler l'étape du *** et de passer tout droit. Je l'exécutai courageusement, avec quelques soupirs, je l'avoue, mais aussi avec cette satisfaction intérieure, que je goûtois pour la premiere fois de ma vie, de me dire, Je mérite ma propre estime, je sais préférer mon devoir à mon plaisir. Voilà la premiere obligation véritable que j'aie à l'étude : c'étoit elle qui m'avoit appris à réfléchir, à comparer. Après les principes si purs que j'avois adoptés il y

avoit peu de temps, après les regles de sagesse et de vertu que je m'étois faites et que je m'étois senti si fier de suivre, la honte d'être si peu conséquent à moi-même, de démentir sitôt et si haut mes propres maximes, l'emporta sur la volupté. L'orgueil eut peut-être autant de part à ma résolution que la vertu; mais si cet orgueil n'est pas la vertu même, il a des effets si semblables qu'il est pardonnable de s'y tromper.

L'un des avantages des bonnes actions est d'élever l'ame et de la disposer à en faire de meilleures : car telle est la foiblesse humaine, qu'on doit mettre au nombre des bonnes actions l'abstinence du mal qu'on est tenté de commettre. Sitôt que j'eus pris ma résolution je devins un autre homme, ou plutôt je redevins celui que j'étois auparavant, et que ce moment d'ivresse avoit fait disparoître. Plein de bons sentimens et de bonnes résolutions, je continuai ma route dans la bonne intention d'expier ma faute, ne pensant qu'à régler désormais ma conduite sur les lois de la vertu, à me consacrer sans

réserve au service de la meilleure des meres, à lui vouer autant de fidélité que j'avois d'attachement pour elle, et à n'écouter plus d'autre amour que celui de mes devoirs. Hélas! la sincérité de mon retour au bien sembloit me promettre une autre destinée : mais la mienne étoit écrite et déja commencée; et quand mon cœur, plein d'amour pour les choses bonnes et honnêtes, ne voyoit plus qu'innocence et bonheur dans la vie, je touchois au moment funeste qui devoit traîner à sa suite la longue chaîne de mes malheurs.

L'empressement d'arriver me fit faire plus de diligence que je n'avois compté. Je lui avois annoncé de Valence le jour et l'heure de mon arrivée. Ayant gagné une demi-journée sur mon calcul, je restai autant de temps à Chaparillan, afin d'arriver juste au moment que j'avois marqué. Je voulois goûter dans tout son charme le plaisir de la revoir. J'aimois mieux le différer un peu pour y joindre celui d'être attendu. Cette précaution m'avoit toujours réussi. J'avois vu toujours

marquer mon arrivée par une espece de petite fête : je n'en attendois pas moins cette fois ; et ces empressemens qui m'étoient si sensibles valoient bien la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure. De tout loin je regardois si je ne la verrois point sur le chemin ; le cœur me battoit de plus en plus à mesure que j'approchois. J'arrive essoufflé, car j'avois quitté ma voiture en ville : je ne vois personne dans la cour, sur la porte, à la fenêtre : je commence à me troubler, je redoute quelque accident. J'entre ; tout est tranquille ; des ouvriers goûtoient dans la cuisine ; du reste aucun apprêt. La servante parut surprise de me voir ; elle ignoroit que je dusse arriver. Je monte, je la vois enfin cette chere maman, si tendrement, si vivement, si purement aimée ; j'accours, je m'élance à ses pieds. Ah ! te voilà, petit, me dit-elle en m'embrassant ; as-tu fait bon voyage ? comment te portes-tu ? Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai si elle n'avoit pas reçu ma lettre. Elle me dit qu'oui. J'aurois cru que non, lui dis-je ; et l'éclair-

cissement finit là. Un jeune homme étoit avec elle. Je le connoissois pour l'avoir vu déja dans la maison avant mon départ ; mais cette fois il y paroissoit établi, il l'étoit. Bref, je trouvai ma place prise.

Ce jeune homme étoit du pays de Vaud ; son pere, appelé *Vintzenried*, étoit concierge ou soi-disant capitaine du château de Chillon. Le fils de monsieur le capitaine étoit garçon perruquier, et couroit le monde en cette qualité quand il vint se présenter à madame de *Warens*, qui le reçut bien, comme elle faisoit tous les passans, et sur-tout ceux de son pays. C'étoit un grand fade blondin, assez bien fait, le visage plat, l'esprit de même, parlant comme le beau *Liandre;* mêlant tous les tons, tous les goûts de son état avec la longue histoire de ses bonnes fortunes ; ne nommant que la moitié des marquises avec lesquelles il avoit couché, et prétendant n'avoir point coëffé de jolies femmes dont il n'eût aussi coëffé les maris ; vain, sot, ignorant, insolent; au demeurant le meilleur fils du monde. Tel fut

le substitut qui me fut donné durant mon absence, et l'associé qui me fut offert après mon retour.

Oh ! si les ames dégagées de leurs terrestres entraves voient encore du sein de l'éternelle lumiere ce qui se passe chez les mortels, pardonnez, ombre chere et respectable, si je ne fais pas plus de grace à vos fautes qu'aux miennes, si je dévoile également les unes et les autres aux yeux des lecteurs. Je dois, je veux être vrai pour vous comme pour moi-même : vous y perdez toujours beaucoup moins que moi. Eh ! combien votre aimable et doux caractere, votre inépuisable bonté de cœur, votre franchise et toutes vos excellentes vertus ne rachetent-elles pas de foiblesses, si l'on peut appeler ainsi les torts de votre seule raison ! Vous eûtes des erreurs et non pas des vices ; votre conduite fut répréhensible, mais votre cœur fut toujours pur.

Le nouveau venu s'étoit montré zélé, diligent, exact pour toutes ses petites commissions, qui étoient toujours en grand nombre ; il s'étoit fait le piqueur de ses

ouvriers. Aussi bruyant que je l'étois peu, il se faisoit voir et sur-tout entendre à la fois à la charrue, aux foins, au bois, à l'écurie, à la basse-cour. Il n'y avoit que le jardin qu'il négligeoit, parceque c'étoit un travail trop paisible et qui ne faisoit point de bruit. Son grand plaisir étoit de charger et charrier, de scier ou fendre du bois; on le voyoit toujours la hache ou la pioche à la main; on l'entendoit courir, cogner, crier à pleine tête. Je ne sais de combien d'hommes il faisoit le travail, mais il faisoit toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamarre en imposa à ma pauvre maman; elle crut ce jeune homme un trésor pour ses affaires. Voulant se l'attacher, elle employa pour cela tous les moyens qu'elle y crut propres, et n'oublia pas celui sur lequel elle comptoit le plus.

On a dû connoître mon cœur, ses sentimens les plus constans, les plus vrais, ceux sur-tout qui me ramenoient en ce moment auprès d'elle. Quel prompt et plein bouleversement dans tout mon être! qu'on se mette à ma place pour en juger.

En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étois peint. Toutes les douces idées que je caressois si affectueusement disparurent; et moi, qui depuis mon enfance ne savois voir mon existence qu'avec la sienne, je me vis seul pour la premiere fois. Ce moment fut affreux : ceux qui le suivirent furent toujours sombres. J'étois jeune encore, mais ce doux sentiment de jouissance et d'espérance qui vivifie la jeunesse me quitta pour jamais. Dès lors l'être sensible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les tristes restes d'une vie insipide; et si quelquefois encore une image de bonheur effleura mes desirs, ce bonheur n'étoit plus celui qui m'étoit propre; je sentois qu'en l'obtenant je ne serois pas vraiment heureux.

J'étois si bête et ma confiance étoit si pleine, que, malgré le ton familier du nouveau venu, que je regardois comme un effet de cette facilité d'humeur de maman qui rapprochoit tout le monde d'elle, je ne me serois pas avisé d'en soupçonner la véritable cause si elle ne me l'eût

dite elle-même; mais elle se pressa de me faire cet aveu avec une franchise capable d'ajouter à ma rage si mon cœur eût pu se tourner de ce côté-là; trouvant quant à elle la chose toute simple, me reprochant ma négligence dans la maison, et m'alléguant mes fréquentes absences, comme si elle eût été d'un tempérament fort pressé d'en remplir les vuides. Ah! maman, lui dis-je le cœur serré de douleur, qu'osez-vous m'apprendre! Quel prix d'un attachement pareil au mien! Ne m'avez-vous tant de fois conservé la vie que pour m'ôter tout ce qui me la rendoit chere? J'en mourrai, mais vous me regretterez. Elle me répondit d'un ton tranquille à me rendre fou que j'étois un enfant, qu'on ne mouroit point de ces choses-là; que je ne perdrois rien; que nous n'en serions pas moins bons amis, pas moins intimes dans tous les sens; que son tendre attachement pour moi ne pouvoit ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre en un mot que tous mes droits demeuroient les mêmes, et qu'en les partageant avec un autre je n'en étois pas privé pour cela.

Jamais la pureté, la vérité, la force de mes sentimens pour elle, jamais la sincérité, l'honnêteté de mon ame ne se firent mieux sentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ses pieds, j'embrassai ses genoux en versant des torrens de larmes. Non, maman, lui dis-je avec transport; je vous aime trop pour vous avilir; votre possession m'est trop chere pour la partager; les regrets qui l'accompagnerent quand je l'acquis se sont accrus avec mon amour; non, je ne la puis conserver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations, soyez-en toujours digne; il m'est plus nécessaire encore de vous honorer que de vous posséder. C'est à vous, ô maman, que je vous cede; c'est à l'union de nos cœurs que je sacrifie tous mes plaisirs. Puissé-je périr mille fois avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime!

Je tins cette résolution avec une constance digne, j'ose le dire, du sentiment qui me l'avoit fait former. Dès ce moment je ne vis plus cette maman si chérie que des yeux d'un véritable fils; et il est à

noter que, bien que ma résolution n'eût point son approbation secrete, comme je m'en suis trop apperçu, elle n'employa jamais pour m'y faire renoncer ni propos insinuans, ni caresses, ni aucune de ces adroites agaceries dont les femmes savent user sans se commettre, et qui manquent rarement de leur réussir. Réduit à me chercher un sort indépendant d'elle, et n'en pouvant même imaginer, je passai bientôt à l'autre extrémité, et le cherchai tout en elle. Je l'y cherchai si parfaitement que je parvins presque à m'oublier moi-même. L'ardent desir de la voir heureuse à quelque prix que ce fût absorboit toutes mes affections : elle avoit beau séparer son bonheur du mien, je le voyois mien, en dépit d'elle.

Ainsi commencerent à germer avec mes malheurs les vertus dont la semence étoit au fond de mon ame, que l'étude avoit cultivées, et qui n'attendoient pour éclore que le ferment de l'adversité. Le premier fruit de cette disposition si désintéressée fut d'écarter de mon cœur tout sentiment de haine et d'envie contre celui qui m'a-

voit supplanté : je voulus, au contraire, et je voulus sincèrement m'attacher à ce jeune homme, le former, travailler à son éducation, lui faire sentir son bonheur, l'en rendre digne, s'il étoit possible, et faire en un mot pour lui tout ce qu'*Anet* avoit fait pour moi dans une occasion pareille. Mais la parité manquoit entre les personnes. Avec plus de douceur et de lumieres je n'avois pas le sang froid et la fermeté d'*Anet*, ni cette force de caractere qui en imposoit, et dont j'aurois eu besoin pour réussir. Je trouvai encore moins dans le jeune homme les qualités qu'*Anet* avoit trouvées en moi ; la docilité, l'attachement, la reconnoissance, sur-tout le sentiment du besoin que j'avois de ses soins et l'ardent desir de les rendre utiles. Tout cela manquoit ici. Celui que je voulois former ne voyoit en moi qu'un pédant importun qui n'avoit que du babil. Au contraire il s'admiroit lui-même comme un homme important dans la maison, et, mesurant les services qu'il y croyoit rendre sur le bruit qu'il y faisoit, il regardoit ses haches et ses pioches comme

infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelque égard il n'avoit pas tort; mais il partoit de là pour se donner des airs à faire mourir de rire. Il tranchoit avec les paysans du gentilhomme campagnard; bientôt il en fit autant avec moi, et enfin avec maman elle-même. Son nom de *Vintzenried* ne lui paroissant pas assez noble, il le quitta pour celui de monsieur *de Courtilles;* et c'est sous ce dernier nom qu'il a été connu depuis à Chambéri, et en Maurienne où il s'est marié.

Enfin tant fit l'illustre personnage qu'il fut tout dans la maison et moi rien. Comme, lorsque j'avois le malheur de lui déplaire, c'étoit maman et non pas moi qu'il grondoit, la crainte de l'exposer à ses brutalités me rendoit docile à tout ce qu'il desiroit; et chaque fois qu'il fendoit du bois, emploi qu'il remplissoit avec une fierté sans égale, il falloit que je fusse là spectateur oisif et tranquille admirateur de sa prouesse. Ce garçon n'étoit pourtant pas absolument d'un mauvais naturel: il aimoit maman parcequ'il étoit impossible de ne la pas aimer; il n'avoit même pas pour

moi de l'aversion ; et quand les intervalles de ses fougues permettoient de lui parler, il nous écoutoit quelquefois assez docilement, convenant franchement qu'il n'étoit qu'un sot, après quoi il n'en faisoit pas moins de nouvelles sottises. Il avoit d'ailleurs une intelligence si bornée et des goûts si bas, qu'il étoit difficile de lui parler raison et presque impossible de se plaire avec lui. A la possession d'une femme pleine de charmes il ajouta le ragoût d'une femme-de-chambre vieille, rousse, édentée, dont maman avoit la patience d'endurer le dégoûtant service, quoiqu'elle lui fît mal au cœur. Je m'apperçus de ce nouveau manege et j'en fus outré d'indignation : mais je m'apperçus d'une autre chose qui m'affecta bien plus vivement encore, et qui me jeta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'étoit passé jusqu'alors, ce fut le refroidissement de maman envers moi.

La privation que je m'étois imposée et qu'elle avoit fait semblant d'approuver est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles

fassent, moins par la privation qui en résulte pour elles-mêmes, que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur possession. Prenez la femme la plus sensée, la plus philosophe, la moins attachée à ses sens; le crime le plus irrémissible que l'homme dont au reste elle se soucie le moins puisse commettre envers elle, est d'en pouvoir jouir et de n'en rien faire. Il faut bien que ceci soit sans exception, puisqu'une sympathie si naturelle et si forte fut altérée en elle par une abstinence qui n'avoit que des motifs de vertu, d'attachement et d'estime. Dès lors je cessai de trouver en elle cette intimité des cœurs qui fit toujours la plus douce jouissance du mien. Elle ne s'épanchoit plus avec moi que quand elle avoit à se plaindre du nouveau venu; quand ils étoient bien ensemble j'entrois peu dans ses confidences. Enfin elle prenoit peu-à-peu une maniere d'être dont je ne faisois plus partie. Ma présence lui faisoit plaisir encore, mais elle ne lui faisoit plus besoin; et j'aurois passé des jours entiers sans la voir, qu'elle ne s'en seroit pas apperçue.

Insensiblement je me sentis isolé et seul dans cette même maison dont auparavant j'étois l'ame et où je vivois pour ainsi dire à double. Je m'accoutumai peu-à-peu à me séparer de tout ce qui s'y faisoit, de ceux même qui l'habitoient; et pour m'épargner de continuels déchiremens, je m'enfermois avec mes livres, ou bien j'allois soupirer et pleurer à mon aise au milieu des bois. Cette vie me devint bientôt tout-à-fait insupportable. Je sentis que la présence personnelle et l'éloignement de cœur d'une femme qui m'étoit si chere irritoient ma douleur, et qu'en cessant de la voir je m'en sentirois moins cruellement séparé. Je formai le projet de quitter sa maison, je le lui dis; et, loin de s'y opposer, elle le favorisa. Elle avoit à Grenoble une amie appelée madame *Deybens*, dont le mari étoit ami de M. de *Mably* grand-prévôt à Lyon. M. *Deybens* me proposa l'éducation des enfans de M. de *Mably* : j'acceptai, et je partis pour Lyon sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation dont auparavant la seule idée nous eût donné les angoisses de la mort.

J'avois

J'avois à-peu-près les connoissances nécessaires pour un précepteur, et j'en croyois avoir le talent. Durant un an que je passai chez M. de *Mably*, j'eus le temps de me désabuser. La douceur de mon naturel m'eût rendu très propre à ce métier, si l'emportement n'y eût mêlé ses orages. Tant que tout alloit bien et que je voyois réussir mes soins et mes peines, qu'alors je n'épargnois point, j'étois un ange; j'étois un diable quand les choses alloient de travers. Quand mes éleves ne m'entendoient pas, j'extravaguois; et quand ils marquoient de la méchanceté, je les aurois tués : ce n'étoit pas le moyen de les rendre savans et sages. J'en avois deux; ils étoient d'humeurs très différentes. L'un de huit à neuf ans, appelé *Ste-Marie*, étoit d'une jolie figure, l'esprit assez ouvert, assez vif, étourdi, badin, malin, mais d'une malignité gaie. Le cadet, appelé *Condillac*, paroissoit presque stupide, musard, têtu comme une mule, et ne pouvoit rien apprendre. On peut juger qu'entre ces deux sujets je n'avois pas besogne faite. Avec de la patience et du sang froid peut-être

aurois-je pu réussir; mais faute de l'une et de l'autre je ne fis rien qui vaille, et mes éleves tournoient très mal. Je ne manquois pas d'assiduité, mais je manquois d'égalité, sur-tout de prudence. Je ne savois employer auprès d'eux que trois instrumens, toujours inutiles et souvent pernicieux auprès des enfans; le sentiment, le raisonnement, la colere. Tantôt je m'attendrissois avec *Ste - Marie* jusqu'à pleurer; je voulois l'attendrir lui-même, comme si l'enfant étoit susceptible d'une véritable émotion de cœur : tantôt je m'épuisois à lui parler raison, comme s'il avoit pu m'entendre; et comme il me faisoit quelquefois des argumens très subtils, je le prenois tout de bon pour raisonnable, parcequ'il étoit raisonneur. Le petit *Condillac* étoit encore plus embarrassant, parceque n'entendant rien, ne répondant rien, ne s'émouvant de rien, et d'une opiniâtreté à toute épreuve, il ne triomphoit jamais mieux de moi que quand il m'avoit mis en fureur; alors c'étoit lui qui étois le sage et c'étois moi qui étoit l'enfant. Je voyois toutes mes fautes, je les sentois;

j'étudiois l'esprit de mes éleves, je les pénétrois très bien, et je ne crois pas que jamais une seule fois j'aie été la dupe de leurs ruses. Mais que me servoit de voir le mal sans savoir appliquer le remede? En pénétrant tout je n'empêchois rien, je ne réusissois à rien, et tout ce que je faisois étoit précisément ce qu'il ne falloit pas faire.

Je ne réussissois guere mieux pour moi que pour mes éleves. J'avois été recommandé par madame *Deybens* à madame de *Mably*. Elle l'avoit priée de former mes manieres et de me donner le ton du monde. Elle y prit quelques soins et voulut que j'apprisse à faire les honneurs de sa maison; mais je m'y pris si gauchement, j'étois si honteux, si sot, qu'elle se rebuta et me planta là. Cela ne m'empêcha pas de devenir, selon ma coutume, amoureux d'elle. J'en fis assez pour qu'elle s'en apperçût; mais je n'osai jamais me déclarer. Elle ne se trouva pas d'humeur à faire les avances, et j'en fus pour mes lorgneries et mes soupirs, dont même je m'ennuyai bientôt, voyant qu'ils n'aboutissoient à rien.

J'avois tout-à-fait perdu chez maman le goût des petites fripponneries, parceque, tout étant à moi, je n'avois rien à voler. D'ailleurs les principes élevés que je m'étois faits devoient me rendre désormais bien supérieur à de telles bassesses, et il est certain que depuis lors je l'ai d'ordinaire été : mais c'est moins pour avoir appris à vaincre mes tentations que pour en avoir coupé la racine; et j'aurois grand'-peur de voler comme dans mon enfance si j'étois sujet aux mêmes desirs. J'eus la preuve de cela chez M. de *Mably*. Environné de petites choses volables que je ne regardois même pas, je m'avisai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois très joli, dont quelques verres que par-ci par-là je buvois à table m'avoient fort affriandé. Il étoit un peu louche; je croyois savoir bien coller le vin, je m'en vantai : on me confia celui-là ; je le collai et le gâtai, mais aux yeux seulement; il resta toujours agréable à boire, et l'occasion fit que je m'en accommodai de temps en temps de quelques bouteilles pour boire à mon aise en mon petit particulier.

Malheureusement je n'ai jamais pu boire sans manger. Comment faire pour avoir du pain? Il m'étoit impossible d'en mettre en réserve. En faire acheter par les laquais, c'étoit me déceler, et presque insulter le maître de la maison. En acheter moi-même, je n'osai jamais. Un beau monsieur l'épée au côté aller chez un boulanger acheter un morceau de pain, cela se pouvoit-il? Enfin je me rappelai le pis-aller d'une grande princesse à qui l'on disoit que les paysans n'avoient pas de pain, et qui répondit, Qu'ils mangent de la brioche. Encore que de façons pour en venir là! Sorti seul à ce dessein, je parcourois quelquefois toute la ville et passois devant trente pâtissiers avant d'entrer chez aucun. Il falloit qu'il n'y eût qu'une seule personne dans la boutique et que sa physionomie m'attirât beaucoup pour que j'osasse franchir le pas. Mais aussi quand j'avois une fois ma chere petite brioche, et que, bien enfermé dans ma chambre, j'allois trouver ma bouteille au fond d'une armoire, quelles bonnes petites buvettes je faisois là tout seul, en lisant quelques

pages de roman ! Car lire en mangeant fut toujours ma fantaisie au défaut d'un tête-à-tête : c'est le supplément de la société qui me manque. Je dévore alternativement une page et un morceau : c'est comme si mon livre dînoit avec moi.

Je n'ai jamais été dissolu ni crapuleux et ne me suis enivré de ma vie. Ainsi mes petits vols n'étoient pas fort indiscrets : cependant ils se découvrirent; les bouteilles me décelerent. On ne m'en fit pas semblant, mais je n'eus plus la direction de la cave. En tout cela M. de *Mably* se conduisit honnêtement et prudemment. C'étoit un très galant homme, qui, sous un air aussi dur que son emploi, avoit une véritable douceur de caractere et une rare bonté de cœur. Il étoit judicieux, équitable, et, ce qu'on n'attendroit pas d'un officier de maréchaussée, même très humain. En sentant son indulgence, je lui en devins plus attaché, et cela me fit prolonger mon séjour dans sa maison plus que je n'aurois fait sans cela. Mais enfin, dégoûté d'un métier auquel je n'étois pas propre et d'une situation très gênante qui n'avoit

rien d'agréable pour moi, après un an d'essai durant lequel je n'épargnai point mes soins, je me déterminai à quitter mes disciples, bien convaincu que je ne parviendrois jamais à les bien élever. M. de *Mably* lui-même voyoit cela tout aussi bien que moi. Cependant je crois qu'il n'eût jamais pris sur lui de me renvoyer si je ne lui en eusse épargné la peine; et cet excès de condescendance en pareil cas n'est assurément pas ce que j'approuve.

Ce qui me rendoit mon état plus insupportable, étoit la comparaison continuelle que j'en faisois avec celui que j'avois quitté; c'étoit le souvenir de mes cheres Charmettes, de mon jardin, de mes arbres, de ma fontaine, de mon verger, et surtout de celle pour qui j'étois né, qui donnoit de l'ame à tout cela. En repensant à elle, à nos plaisirs, à notre innocente vie, il me prenoit des serremens de cœur, des étouffemens qui m'ôtoient le courage de rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'instant et à pied pour retourner auprès d'elle; pourvu que je la revisse encore une fois, j'aurois été

content de mourir à l'instant même. Enfin je ne pus résister à ces souvenirs si tendres qui me rappeloient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me disois que je n'avois pas été assez patient, assez complaisant, assez caressant, que je pouvois encore vivre heureux dans une amitié très douce, en y mettant du mien plus que je n'avois fait. Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécuter. Je quitte tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous les mêmes transports de ma premiere jeunesse, et je me retrouve à ses pieds. Ah! j'y serois mort de joie si j'avois retrouvé dans son accueil, dans ses caresses, dans son cœur enfin, le quart de ce que j'y retrouvois autrefois, et que j'y reportois encore.

Affreuse illusion des choses humaines! Elle me reçut toujours avec son excellent cœur qui ne pouvoit mourir qu'avec elle: mais je venois rechercher le passé qui n'étoit plus et qui ne pouvoit renaître. A peine eus-je resté demi-heure avec elle, que je sentis mon ancien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la

même situation désolante que j'avois été forcé de fuir, et cela sans que je pusse dire qu'il y eût de la faute de personne; car au fond *Courtilles* n'étoit pas mauvais, et parut me revoir avec plus de plaisir que de chagrin. Mais comment me souffrir surnuméraire près de celle pour qui j'avois été tout, et qui ne pouvoit cesser d'être tout pour moi? Comment vivre étranger dans la maison dont j'étois l'enfant? L'aspect des objets témoins de mon bonheur passé me rendoit la comparaison plus cruelle. J'aurois moins souffert dans une autre habitation. Mais me voir rappeler incessamment tant de doux souvenirs, c'étoit irriter le sentiment de mes pertes. Consumé de vains regrets, livré à la plus noire mélancolie, je repris le train de rester seul hors les heures des repas. Enfermé avec mes livres, j'y cherchois des distractions utiles; et sentant le péril imminent que j'avois tant craint autrefois, je me tourmentois derechef à chercher en moi-même les moyens d'y pourvoir quand maman n'auroit plus de ressource. J'avois mis les choses dans sa

maison sur le pied d'aller sans empirer; mais depuis moi tout étoit changé. Son économe étoit un dissipateur. Il vouloit briller; bon cheval, bon équipage; il aimoit à s'étaler noblement aux yeux des voisins; il faisoit des entreprises continuelles en choses où il n'entendoit rien. La pension se mangeoit d'avance, les quartiers en étoient engagés, les loyers étoient arriérés, et les dettes alloient leur train. Je prévoyois que cette pension ne tarderoit pas d'être saisie et peut-être supprimée. Enfin je n'envisageois que ruine et désastres, et le moment m'en sembloit si proche que j'en sentois d'avance toutes les horreurs.

Mon cher cabinet étoit ma seule distraction. A force d'y chercher des remedes contre le trouble de mon ame, je m'avisai d'y en chercher contre les maux que je prévoyois; et revenant à mes anciennes idées, me voilà bâtissant de nouveaux châteaux en Espagne pour tirer cette pauvre maman des extrémités cruelles où je la voyois prête à tomber. Je ne me sentois pas assez savant et ne me croyois pas assez d'esprit pour briller dans la république des

lettres et faire une fortune par cette voie. Une nouvelle idée qui se présenta m'inspira la confiance que la médiocrité de mes talens ne pouvoit me donner. Je n'avois pas abandonné la musique en cessant de l'enseigner ; au contraire j'en avois assez étudié la théorie pour pouvoir me regarder au moins comme savant dans cette partie. En réfléchissant à la peine que j'avois eue d'apprendre à déchiffrer la note, et à celle que j'avois encore à chanter à livre ouvert, je vins à penser que cette difficulté pouvoit bien venir de la chose autant que de moi, sachant sur-tout qu'en général apprendre la musique n'étoit pour personne une chose aisée. En examinant la constitution des signes, je les trouvois souvent fort mal inventés. Il y avoit long-temps que j'avois pensé à noter l'échelle par chiffres, pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes et portées lorsqu'il falloit noter le moindre petit air. J'avois été arrêté par les difficultés des octaves et par celles de la mesure et des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans l'esprit, et je vis en y repensant que ces dif-

ficultés n'étoient pas insurmontables. J'y rêvai avec succès, et je parvins à noter quelque musique que ce fût par mes chiffres avec la plus grande exactitude, et je puis dire avec la plus grande simplicité. Dès ce moment je crus ma fortune faite; et, dans l'ardeur de la partager avec celle à qui je devois tout, je ne songeai qu'à partir pour Paris, ne doutant pas qu'en présentant mon projet à l'académie je ne fisse une révolution. J'avois rapporté de Lyon quelque argent; je vendis mes livres. En quinze jours ma résolution fut prise et exécutée. Enfin, plein des idées magnifiques qui me l'avoient inspirée, et toujours le même dans tous les temps, je partis de Savoie avec mon systême de musique comme autrefois j'étois parti de Turin avec ma fontaine de héron.

Telles ont été les erreurs et les fautes de ma jeunesse. J'en ai narré l'histoire avec une fidélité dont mon cœur est content. Si dans la suite j'honorai mon âge mûr de quelques vertus, je les aurois dites avec la même franchise, et c'étoit mon dessein. Mais il faut m'arrêter ici. Le temps peut

lever bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la postérité, peut-être un jour elle apprendra ce que j'avois à dire. Alors on saura pourquoi je me tais.

Fin du sixieme livre.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

J'ai cru devoir au public l'édition que je donne aujourd'hui ; et puisque les six derniers livres des Confessions paroissent avant le terme que Rousseau avoit indiqué (1) et me mettent dans la nécessité de publier ce qui devoit les accompagner, je veux du moins qu'ils paroissent tels que leur auteur les a écrits, tels qu'il entendoit qu'on les imprimât. Ai-je tort de le vouloir? On l'a dit, on a même calomnié ma conduite et mes motifs. Il faut donc me justifier; et comme pour cela je parlerai de Rousseau, peut-être l'intérêt qu'in-

(1) Voyez la fin du livre VIII des Confessions.

spire ce célebre infortuné ſera-t-il lire sans trop d'ennui ce que je ne puis ici me dispenser de dire.

J'aimai Rousseau et le plaignis. Quand il m'a méconnu, je n'ai vu dans son erreur qu'une raison de plus de le plaindre; et mon cœur n'a point justifié, en changeant pour lui, sa triste défiance si injuste à mon égard, mais que ses longs chagrins rendoient bien excusable.

Il mourut. L'année suivante M. de Girardin vint chez moi, chargé des intérêts de la veuve, qu'elle-même lui avoit confiés, et apporta une partie des papiers trouvés parmi ses effets. M. Moultou y vint aussi. Je ne vis d'abord en lui que l'ami de Rousseau, et c'étoit assez pour le bien recevoir : mais indépendamment de ce titre je ne tardai pas à m'attacher à lui. Sa probité me parut aussi sévere que son cœur étoit bon ; et rien n'a altéré depuis l'estime et l'affection qu'il m'inspira. Pour-

quoi

quoi faut-il que je sois en différend avec son fils? Car il a beau se cacher, je sais aujourd'hui que c'est lui que j'ai attaqué lorsque je me suis défendu, et que c'est lui qui se venge et me calomnie.

Avec les manuscrits qu'il destinoit à l'édition projetée, M. Moulton en avoit apporté d'autres pour nous les communiquer, et en particulier les *Dialogues*, qu'on n'eût point imprimés alors, si M. Brooke Boothby, dépositaire du premier de ces dialogues, ne se fût obstiné à le publier malgré nos sollicitations.

Quant aux papiers dont j'étois dépositaire, je les mis tous sous les yeux de MM. Moultou et de Girardin sans aucune réserve (1). Tout fut examiné : l'on fit un

(1) Il faut dire que, parmi ces papiers, ceux qu'à son départ d'Angleterre Rousseau m'avoit fait passer par une voie sûre étoient restés tels qu'ils m'étoient parvenus, en plusieurs paquets cachetés, chacun coté d'une lettre alphabétique,

choix, et l'édition fut confiée à des Genevois, qui lui auroient donné plus de soins sans les dissensions qui déchirerent dans ce temps-là leur patrie et les agiterent eux-mêmes.

Elle produisit 24,000 liv. (1), dont l'emploi avoit été fixé d'avance comme il devoit l'être, comme Rousseau l'avoit en quelque sorte réglé lui-même. Quelque jour, bientôt peut-être, on verra dans sa correspondance avec moi la lettre que, se croyant près de sa fin, il m'écrivit de Bourgoin le 12 janvier 1789. Je ne transcris ici

---

et portant cette suscription de la main de Rousseau, *Appartenant à M. du Peyrou de Neufchâtel.* Je note ici cette circonstance, dont l'explication trouvera sa place dans le recueil des lettres que Rousseau m'a écrites.

(1) Ce prix ne fut obtenu qu'à cause des six premiers livres des Confessions. M. Moultou fils me reproche comme une inconséquence de ne m'être pas opposé alors à la publication de ces

que le paragraphe suivant, qui tint lieu et qui devroit encore tenir lieu de testament.

« Quant à ce qui est entre vos mains, « et qui peut être complété par ce qui

---

six premiers livres, ainsi que je blâme aujourd'hui la publication des six derniers. Se peut-il qu'il ne sache pas que son pere, avant de venir chez moi, avoit promis aux libraires de leur donner ces six premiers livres? Il eût donc fallu l'engager à rompre un accord déja fait. Et pourquoi le rompre? Est-il question des ennemis de Rousseau dans cette premiere partie des Confessions? et madame de Warens sa bienfaitrice, madame de Warens si aimable, et plus aimée encore que blâmée du lecteur, vivoit-elle? Avoit-elle laissé des enfans ou des petits-enfans? Non, il y avoit long-temps qu'elle étoit morte; et n'ayant jamais eu de frere ni de sœur, on ne pouvoit même dire qu'elle eût des neveux ou des nieces. Aucune des raisons qui eussent dû retarder la publication des dernieres Confessions ne convenoit donc aux premieres. Je crois bien qu'on eût reçu le tout avec encore plus d'intérêt si tout eût paru à la fois; mais autre chose est de nuire au succès d'un ouvrage, autre chose de blesser les hommes et de nuire à leur repos.

« est entre celles de la dame (*ici Rous-*
« *seau désigne la dame*), je vous laisse ab-
« solument le maître d'en disposer après
« moi de la maniere qui vous paroîtra la
« plus favorable aux intérêts de ma veuve,
« à ceux de ma filleule, et à l'honneur de
« ma mémoire. »

La filleule ne vivoit plus. La veuve jouissoit déja d'un viager de 700 liv., dont 300 lui avoient été assurées par MM. Rey. Les autres 400 liv. avoient été constituées entre mes mains par le lord Maréchal d'Ecosse. M. de Girardin nous apprit qu'elle avoit, outre ce viager, la propriété d'un contrat de 15,000 liv. de principal, provenant des deux mille écus qui par ordre du roi d'Angleterre lui furent comptés à la mort de Rousseau comme arrérages échus sur la pension que celui-ci n'avoit pas cru devoir accepter. Deux autres mille écus avoient été payés par la direction de l'opéra de Paris pour les changemens faits

par l'auteur à quelques airs de son *Devin du village*. Le reste provenoit de la gravure de sa musique et de l'argent trouvé à sa mort dans son bureau. Nous pensâmes que, pour mieux assurer encore un état d'aisance permanent à cette veuve, peu prudente et mal-habile, comme l'a peinte Rousseau, il falloit ne lui laisser que la jouissance des 24,000 liv.; et nous crûmes devoir réserver le capital aux enfans de Rousseau, si l'on parvenoit à les découvrir (1), et à leur défaut aux héritiers naturels. Cet arrangement pris par les trois éditeurs fut par eux signé à triple le 29 septembre 1779.

---

(1) J'ai peine à comprendre comment messieurs de Girardin et Moultou purent croire cette découverte possible. Pour moi, qui alors n'avois pas encore lu les Confessions, j'ignorois les démarches infructueuses qu'on avoit déja faites pour retrouver ces enfans, ou plutôt le seul de ces enfans qui fût retrouvable.

Quelque temps après, M. Moultou changea d'avis sur la derniere clause, et jugea que Rousseau ayant mis ses enfans à l'hôpital des enfans-trouvés, il seroit aussi honorable que juste d'appliquer à cet hôpital ces 24,000 liv. comme une restitution de ce que ces enfans avoient pu coûter. En effet, c'étoit compléter en quelque sorte l'exécution du testament de Rousseau; c'étoit, après avoir assuré un sort à sa veuve, prendre aussi quelque soin de l'honneur de sa mémoire. Ne pouvions-nous espérer que ce don affoibliroit le blâme par la reconnoissance qu'il inspireroit, et mettroit fin quelque jour aux reproches qu'on n'a cessé de faire à un pere malheureux touchant ses enfans confiés à la charité publique? J'adoptai donc l'idée de M. Moultou, et je déclare qu'il y a persisté, que j'y persiste aussi, et que, pour lui donner tout son effet, il ne reste à obtenir que l'aveu de M. de Girar-

din. N'ayant depuis long-temps aucune correspondance avec lui, je l'invite ici à me faire parvenir ce consentement s'il le juge à propos ; sinon l'acte du 29 septembre 1779 aura son effet.

Je reviens à l'édition. On avoit mis à part des lettres destinées à ne paroître qu'avec la suite des Confessions. D'autres devoient être publiées dans la collection qui se projetoit. Les copies de ces dernieres, faites sous mes yeux par M. le notaire Jeannin, furent envoyées à M. Moultou. Les originaux resterent, de son aveu, entre mes mains. Je demande qu'on veuille bien donner quelque attention à ce détail en apparence minutieux.

Par des raisons que j'ignore M. Moultou ne fit imprimer qu'une partie de ces lettres. Je ne l'en blâme pas, il en avoit le droit : j'observe seulement que les copies restées entre ses mains sont les mêmes qui depuis ont été publiées avec la suite des Confessions.

Plusieurs de ceux qui liront ceci peuvent savoir déja que M. Moultou, ayant en moi la même confiance que j'avois en lui, m'offrit de prendre une copie de ces Confessions, dont on vouloit faire encore un si grand mystere. Je fis faire cette copie par M. Jeannin, et transcrire à sa suite le *Mémoire relatif à M. Vernes*, dont je pouvois bien suspendre la publication, mais que je ne pouvois supprimer : car Rousseau, qui, dans ses derniers écrits, ne cesse d'élever des doutes sur le sort de ses papiers passés en des mains étrangeres, parle de ce morceau dans ses Confessions : il dit qu'il me l'a confié ; il le cite comme un titre honorable à sa mémoire. Le supprimer n'étoit-ce point justifier ses doutes, et autoriser le public à prononcer que c'étoit avec raison que Rousseau s'étoit défié de moi ? Je n'avois pas besoin, je pense, pour faire mon devoir, d'y voir mon honneur intéressé ; mais enfin ce motif auxi-

liaire et surabondant ne me laissoit aucun choix. Forcé donc de faire tôt ou tard paroître cet écrit, mais ayant dès lors acquis la certitude que M. Vernes n'étoit point l'auteur du libelle que Rousseau lui attribuoit, je consignai cette conviction, j'en indiquai le motif dans une note que je joignis au mémoire.

Dans une brochure intitulée, *Eclaircissemens relatifs à la publication des Confessions de Rousseau*, on a parlé de ma scrupuleuse discrétion et de la conduite qu'elle m'avoit imposée : mais on n'a pu dire tout ce qu'il m'en a coûté de ne pouvoir satisfaire un prince aimable, un grand prince, frere du héros qui régnoit alors sur le pays que j'habite. On ne savoit pas non plus que ce prince loua ma résistance, et fut loin de blâmer l'homme, quel qu'il fût, l'homme délicat et ferme, qui me fit une loi d'y persévérer. (1)

(1) Il faut dire à ceux qui n'ont pas vu ces *éclair-*

On a peint fidèlement dans la même brochure ma surprise et mes inquiétudes à la nouvelle que je reçus de la prochaine publication des Confessions : mais l'auteur, ne connoissant pas plusieurs des raisons que j'avois de craindre que le blâme n'en retombât sur moi, n'avoit pu en parler.

De divers endroits on s'étoit adressé à moi comme à l'éditeur de ces Confessions annoncées : même le Sr Fauche-Borel, libraire en cette ville, étoit venu solliciter mon concours au projet qu'il avoit déja de réimprimer cet ouvrage pour compléter sa collection du Rousseau. Je le détrompai, et lui demandai où et par qui se faisoit donc cette édition annoncée. Il n'en savoit pas plus que moi; et ce ne fut que

cissemens, que ce prince m'ayant témoigné le desir de lire les Confessions, dont il me croyoit dépositaire, je lui fis connoître l'obligation où j'étois d'en obtenir la permission d'un tiers, laquelle me fut refusée.

long-temps après qu'ayant reçu la lettre circulaire de MM. Barde et Manget, il vint me la communiquer. Ces messieurs lui offroient leur édition à des conditions motivées sur ce que leur avoit coûté l'acquisition du manuscrit, qu'ils assuroient avoir payé plus cher que ne l'avoient été tous ceux de la collection des œuvres de Rousseau.

Je tombai des nues à la lecture de cette lettre ; car peu auparavant j'avois appris par une voie sûre que MM. Barde et Manget avoient formellement nié qu'ils imprimassent cet ouvrage. Je fus frappé de cette conduite mystérieuse et effrayé des conséquences qu'elle pouvoit avoir pour moi, qui passois dans le public pour le dépositaire des Confessions de Rousseau. Cette opinion venoit peut-être de ce que, seul des trois éditeurs, je m'étois nommé lors de l'édition de 1782 ; peut-être encore de l'empressement avec lequel, quand Rous-

seau avoit été calomnié, j'avois produit pour sa défense plusieurs pieces originales qui constatoient un dépôt entre mes mains: mais il étoit possible aussi que l'erreur eût été propagée par quelque motif secret qui ne tarderoit pas à se manifester. Quoi qu'il en soit, le dépositaire supposé ne devoit-il pas être supposé l'éditeur? Je fis part de mes perplexités à quelques amis, qui penserent avec moi que je ne pouvois garder le silence. J'envoyai donc le 27 octobre une déclaration, qui fut insérée dans le Mercure de France du 21 novembre, n°. 47, et à laquelle je comptois me tenir. Mais peu après les Confessions ayant paru et avec elles un volume de lettres, je vis avec surprise que ces lettres étoient précisément celles dont huit à dix ans auparavant j'avois livré les copies, et qui n'avoient pas été employées alors. Elles furent pour moi un trait de lumiere : mais elles n'apprenoient rien au public qui me fût favo-

rable. Au contraire, si l'on se demandoit sur quel manuscrit avoient été imprimées toutes ces lettres, on pouvoit savoir, monsieur Moultou pouvoit dire que tous les originaux étoient entre mes mains: MM. Barde et Manget montroient-ils les copies qu'ils en avoient, elles étoient écrites de la même main que celles que j'avois livrées en 1782, de la main de M. Jeannin, qui fait mes affaires depuis plus de trente ans et écrit pour moi d'un bout de l'année à l'autre. Ainsi cette circonstance, très propre à cacher au public le véritable éditeur, étoit très propre aussi à détourner sur moi le soupçon. Frappé de cette considération je réitérai mes efforts; je tentai de nouvelles déclarations; je voulois à tout prix prévenir ou détruire une fausse accusation, à laquelle on pouvoit donner le plus grand air de vérité. Que ne se nommoit-il celui qui a dit avoir été en droit de faire ce qu'il a fait, qui même allegue

des motifs qui, selon lui, ont dû l'y déterminer? Pourquoi se cacher d'une chose louable, ou seulement permise? Pourquoi souffrir que le soupçon en tombe sur celui qui la regarde comme illicite et honteuse? Où est l'honnêteté d'un pareil procédé? où en est même le motif raisonnable? Si l'éditeur se fût nommé, je me serois imposé silence sur lui, sur ses motifs, sur son édition. Restant alors, non sans chagrin, mais sans intérêt personnel sur tout cela, je proteste que je me serois tû, et je voudrois avoir pu me taire. Je regrette de m'être vu obligé à repousser d'abord des soupçons, ensuite des accusations, des injures. Dussent les soupçons subsister encore et les injures se renouveler, je renonce à une guerre si fâcheuse avec un homme que j'étois bien loin de haïr. Je ne veux plus m'occuper qu'à remplir la tâche que je me suis imposée. Aucune considération ne me retiendra; et si mes détracteurs

peuvent donner, je ne dis pas des preuves, mais les moindres indices qu'un autre mobile que Rousseau et mon honneur m'ait fait agir, je consens à encourir ce blâme, ce mépris, que j'ai tant redoutés.

Il me reste un mot à dire sur cette édition, qui, faite sous mes yeux, aura du moins le mérite de la fidélité, et j'espere encore celui de la correction. Les nouveaux morceaux que j'ai eus à fournir l'ont portée à cinq volumes, dont les deux premiers contiennent la seconde partie des Confessions d'après le manuscrit remis à M. Moultou : car à la mort de Rousseau il s'en est trouvé un autre dans son bureau d'un format grand in-8°. (1), et qui,

---

(1) En 1767, allant voir Rousseau au château de Trye, où il étoit alors, je lui portai ce même volume, qui m'avoit été envoyé d'Angleterre enveloppé et cacheté, et qui, autant que je puis m'en souvenir, étoit relié en veau fauve. Dix ans après, ce même manuscrit existoit encore, puisque

dans un seul volume, contenoit les douze livres des Confessions, tandis que celui de M. Moultou, d'un beaucoup plus petit format, est en deux volumes, chacun de six livres. Je sais encore que l'in-8°. contenoit des notes en additions qui ne se trouvent point dans l'autre : mais j'en ignore absolument le sort actuel. Je sais seulement que s'il a été détruit, il ne sera pas remplacé par le dépôt remis à M. l'abbé de Condillac, que l'on doit présumer n'être qu'une copie des *Dialogues*, d'après ce qu'en dit Rousseau lui-même dans le morceau intitulé, *Histoire du précédent écrit*, imprimé à la suite de ces Dialogues. (1)

Les trois autres volumes contiennent

Rousseau, peu de mois avant sa mort, l'avoit confié, pour en prendre lecture, à quelqu'un qui possédoit et méritoit toute sa confiance.

(1) Voyez le tome 22 in-8°. de la collection complete des œuvres de Rousseau, édition de Geneve 1782.

d'abord

d'abord, la *Vision*, dont j'avois, je ne sais pourquoi, négligé de donner une copie lors de l'édition de 1782, et le *Mémoire rélatif à M. Vernes*. A l'apparition des six derniers livres des Confessions, M. Vernes, qui savoit bien que je me ferois un devoir de publier ce mémoire, m'en demanda la communication. Je le lui envoyai avec offre de joindre à sa publication celle des observations qu'il jugeroit convenir à sa défense. Le public jugera si M. Vernes n'a point outre-passé le but qu'il devoit se proposer. Quant à moi, simple rapporteur des pieces de ce procès, je n'ai eu ni le droit d'en rien retrancher, ni le moyen de faire passer à temps à M. Vernes mes observations sur son envoi.

Après ces deux morceaux viennent les diverses lettres de Rousseau, y compris celles qui ont paru à la suite des Confessions, dans plusieurs desquelles j'ai cru devoir restituer les passages qui, envisa-

gés comme indifférens, en avoient été retranchés, de l'aveu de M. Moultou, dans les copies livrées alors. Ce qui m'engage à les rétablir ici, c'est que j'ai considéré que toute espece de retranchement étoit une sorte d'infidélité, et que d'ailleurs ce qui, avant la publication des six derniers livres des Confessions, pouvoit être ou paroître indifférent, ne l'étoit plus, du moins pour plusieurs des personnes nommées dans ces Confessions. C'est encore cette même considération qui m'a déterminé à publier d'autres lettres, qui, si elles paroissent peu intéressantes à quelques lecteurs, plairont à d'autres, en leur offrant des époques fixes, des points de comparaison, et peut-être des traits de caractere dans leurs détails les plus minutieux.

On a publié plusieurs des lettres que Rousseau m'a écrites. Je les retranche de ce recueil, pour faire paroître à la fois, accompagnées de quelques éclaircissemens, toutes celles que j'ai reçues de lui.

Je ne me suis pas permis de produire celles qui lui ont été écrites, et auxquelles il renvoie dans ses Confessions quand il ne les y transcrit pas. J'ai cependant conservé ces renvois pour y recourir, si jamais il s'éleve quelque doute sur ces pieces, en quelque façon justificatives, que je déposerai avec tous ses autres papiers dans un lieu public que j'aurai soin d'indiquer. J'ajoute, pour aller au devant de toute nouvelle tracasserie ou contradiction, que deux cahiers où Rousseau avoit transcrit plusieurs de ces lettres ont été autrefois confiés à M. Moultou pere, et que ces cahiers, restés hors de mes mains pendant plusieurs années, n'y étant rentrés que depuis peu et sur ma réclamation réitérée, je ne puis répondre qu'il ne s'en soit fait aucune copie.

DU PEYROU.

Neuchâtel, 1790.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

Intus et in cute.

LIVRE SEPTIEME.

APRÈS deux ans de silence et de patience, malgré mes résolutions, je reprends la plume. Lecteur, suspendez votre jugement sur les raisons qui m'y forcent: vous n'en pouvez juger qu'après m'avoir lu.

On a vu s'écouler ma paisible jeunesse dans une vie égale, assez douce, sans de grandes traverses ni de grandes prospérités. Cette médiocrité fut en grande partie l'ouvrage de mon naturel ardent, mais foible, moins prompt encore à entreprendre que facile à décourager, sortant du repos par secousses, mais y rentrant

par lassitude et par goût, et qui, me ramenant toujours, loin des grandes vertus et plus loin des grands vices, à la vie oiseuse et tranquille pour laquelle je me sentois né, ne m'a jamais permis d'aller à rien de grand soit en bien soit en mal.

Quel tableau différent j'aurai bientôt à développer! Le sort qui durant trente ans favorisa mes penchans, les contraria durant trente autres; et, de cette opposition continuelle entre ma situation et mes inclinations, on verra naître des fautes énormes, des malheurs inouis, et toutes les vertus, excepté la force, qui peuvent honorer l'adversité.

Ma premiere partie a été toute écrite de mémoire; j'y ai dû faire beaucoup d'erreurs. Forcé d'écrire la seconde de mémoire aussi, j'y en ferai probablement beaucoup davantage. Les doux souvenirs de mes beaux ans, passés avec autant de tranquillité que d'innocence, m'ont laissé mille impressions charmantes que j'aime sans cesse à me rappeler. On verra bientôt combien sont différens ceux du reste

de ma vie. Les rappeler c'est en renouveler l'amertume. Loin d'aigrir celle de ma situation par ces tristes retours, je les écarte autant qu'il m'est possible; et souvent j'y réussis au point de ne les pouvoir plus retrouver au besoin. Cette facilité d'oublier les maux est une consolation que le ciel m'a ménagée dans ceux que le sort devoit un jour accumuler sur moi. Ma mémoire, qui me retrace uniquement les objets agréables, est l'heureux contre-poids de mon imagination effarouchée qui ne me fait prévoir que de cruels avenirs.

Tous les papiers que j'avois rassemblés pour suppléer à ma mémoire et me guider dans cette entreprise, passés en d'autres mains, ne rentreront plus dans les miennes.

Je n'ai qu'un guide fidele sur lequel je puisse compter, c'est la chaîne des sentimens qui ont marqué la succession de mon être, et par eux celle des évènemens qui en ont été la cause ou l'effet. J'oublie aisément mes malheurs; mais je ne puis oublier mes fautes, et j'oublie encore moins

mes bons sentimens. Leur souvenir m'est trop cher pour s'effacer jamais de mon cœur. Je puis faire des omissions dans les faits, des transpositions, des erreurs de dates, mais je ne puis me tromper sur ce que j'ai senti ni sur ce que mes sentimens m'ont fait faire ; et voilà de quoi principalement il s'agit. L'objet propre de mes confessions est de faire connoître exactement mon intérieur dans toutes les situations de ma vie. C'est l'histoire de mon ame que j'ai promise : et pour l'écrire fidèlement je n'ai pas besoin d'autres mémoires ; il me suffit, comme j'ai fait jusqu'ici, de rentrer au dedans de moi.

Il y a cependant, et très heureusement, un intervalle de six à sept ans dont j'ai des renseignemens surs dans un recueil transcrit de lettres dont les originaux sont dans les mains de M. du Peyrou. Ce recueil, qui finit en 1760, comprend tout le temps de mon séjour à l'Hermitage et de ma grande brouillerie avec mes soi-disans amis : époque mémorable dans ma vie et qui fut la source de tous mes autres malheurs. A l'égard des lettres originales

plus récentes qui peuvent me rester, et qui sont en très petit nombre, au lieu de les transcrire à la suite du recueil, trop volumineux pour que je puisse espérer de les soustraire à la vigilance de mes Argus, je les transcrirai dans cet écrit même, lorsqu'elles me paroîtront fournir quelque éclaircissement soit à mon avantage soit à ma charge : car je n'ai pas peur que le lecteur oublie jamais que je fais mes confessions pour croire que je fais mon apologie ; mais il ne doit pas s'attendre non plus que je taise la vérité lorsqu'elle parle en ma faveur.

Au reste cette seconde partie n'a que cette même vérité de commune avec la premiere, ni d'avantage sur elle que l'importance des choses. A cela près, elle ne peut que lui être inférieure en tout. J'écrivois la premiere avec plaisir, avec complaisance, à mon aise, à Wooton ou dans le château de Trie ; tous les souvenirs que j'avois à me rappeler étoient autant de nouvelles jouissances. J'y revenois sans cesse avec un nouveau plaisir, et je pouvois tourner mes descriptions sans gêne

jusqu'à ce que j'en fusse content. Aujourd'hui ma mémoire et ma tête affoiblies me rendent presque incapable de tout travail; je ne m'occupe de celui-ci que par force et le cœur serré de détresse. Il ne m'offre que malheurs, trahisons, perfidies, que souvenirs attristans et déchirans. Je voudrois pour tout au monde pouvoir ensevelir dans la nuit des temps ce que j'ai à dire; et, forcé de parler malgré moi, je suis réduit encore à me cacher, à ruser, à tâcher de donner le change, à m'avilir aux choses pour lesquelles j'étois le moins né. Les planchers sous lesquels je suis ont des yeux, les murs qui m'entourent ont des oreilles : environné d'espions et de surveillans malveillans et vigilans, inquiet et distrait, je jette à la hâte sur le papier quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le temps de relire, encore moins de corriger. Je sais que, malgré les barrieres immenses qu'on entasse sans cesse autour de moi, l'on craint toujours que la vérité ne s'échappe par quelque fissure. Comment m'y prendre pour la faire percer? Je le tente avec peu d'espoir de succès. Qu'on juge si

c'est là de quoi faire des tableaux agréables et leur donner un coloris bien attrayant. J'avertis donc ceux qui voudront commencer cette lecture, que rien en la poursuivant ne peut les garantir de l'ennui, si ce n'est le desir d'achever de connoître un homme, et l'amour sincere de la justice et de la vérité.

Je me suis laissé dans ma premiere partie partant à regret pour Paris, déposant mon cœur aux Charmettes, y fondant mon dernier château en Espagne, projetant d'y rapporter un jour aux pieds de maman, rendue à elle-même, les trésors que j'aurois acquis, et comptant sur mon systême de musique comme sur une fortune assurée.

Je m'arrêtai quelque temps à Lyon pour y voir mes connoissances, pour m'y procurer quelques recommandations pour Paris, et pour vendre mes livres de géométrie que j'avois apportés avec moi. Tout le monde m'y fit accueil. M. et Mme de *Mably* marquerent du plaisir à me revoir et me donnerent à dîner plusieurs fois. Je fis chez eux connoissance avec l'abbé de *Mably* comme je l'avois déja faite avec l'abbé de

Condillac, qui tous deux étoient venus voir leur frere. L'abbé de *Mably* me donna des lettres pour Paris, entre autres une pour M. de *Fontenelle* et une autre pour le comte de *Caylus*. L'un et l'autre me furent des connoissances très agréables, sur-tout le premier, qui jusqu'à sa mort n'a point cessé de me marquer de l'amitié, et de me donner dans nos tête-à-tête des conseils dont j'aurois dû mieux profiter.

Je revis M. *Bordes*, avec lequel j'avois depuis long-temps fait connoissance, et qui m'avoit souvent obligé de grand cœur et avec le plus vrai plaisir. En cette occasion je le retrouvai toujours le même. Ce fut lui qui me fit vendre mes livres, et il me donna par lui-même ou me procura de bonnes recommandations pour Paris. Je revis M. l'intendant, dont je devois la connoissance à M. *Bordes*, et à qui je dus celle de M. le duc de *Richelieu* qui passa à Lyon dans ce temps-là. M. *Pallu* me présenta à lui. M. de *Richelieu* me reçut bien, et me dit de l'aller voir à Paris; ce que je fis plusieurs fois, sans pourtant que cette haute connoissance, dont j'au-

rai souvent à parler dans la suite, m'ait été jamais utile à rien.

Je revis le musicien *David* qui m'avoit rendu service dans ma détresse à un de mes précédens voyages. Il m'avoit prêté ou donné un bonnet et des bas, que je ne lui ai jamais rendus et qu'il ne m'a jamais redemandés, quoique nous nous soyons revus souvent depuis ce temps-là. Je lui ai pourtant fait dans la suite un présent à-peu-près équivalent. Je dirois mieux que cela s'il s'agissoit ici de ce que j'ai dû; mais il s'agit de ce que j'ai fait, et malheureusement ce n'est pas la même chose.

Je revis le noble et généreux *Perrichon*, et ce ne fut pas sans me ressentir de sa magnificence ordinaire; car il me fit le même cadeau quil avoit fait auparavant au gentil *Bernard*, en me défrayant de ma place à la diligence. Je revis le chirurgien *Parisot*, le meilleur et le mieux-faisant des hommes; je revis sa chere *Godefroi*, qu'il entretenoit depuis dix ans, et dont la douceur de caractere et la bonté de cœur faisoient à-peu-près tout le mé-

rite, mais qu'on ne pouvoit aborder sans intérêt ni quitter sans attendrissement; car elle étoit au dernier terme d'une étisie dont elle mourut peu après. Rien ne montre mieux les vrais penchans d'un homme que l'espece de ses attachemens (1). Quand on avoit vu la douce *Godefroi* on connoissoit le bon *Parisot.*

J'avois obligation à tous ces honnêtes gens. Dans la suite je les négligeai tous; non certainement par ingratitude, mais

---

(1) A moins qu'il ne se soit d'abord trompé dans son choix, ou que celle à laquelle il s'étoit attaché n'ait ensuite changé de caractere par un concours de choses extraordinaires; ce qui n'est pas impossible absolument. Si l'on vouloit admettre sans modification cette conséquence, il faudroit donc juger de Socrate par sa femme Xantippe, et de Dion par son ami Calippus : ce qui seroit le plus inique et le plus faux jugement qu'on ait jamais porté. Au reste, qu'on écarte ici toute application injurieuse à ma femme. Elle est, il est vrai, plus bornée et plus facile à tromper que je ne l'avois cru; mais pour son caractere, pur, excellent, sans malice, il est digne de toute mon estime, et l'aura tant que je vivrai.

par cette invincible paresse qui m'en a souvent donné l'air. Jamais le sentiment de leurs services n'est sorti de mon cœur: mais il m'en eût moins coûté de leur prouver ma reconnoissance que de la leur témoigner assidument. L'exactitude à écrire a toujours été au-dessus de mes forces; sitôt que je commence à me relâcher, la honte et l'embarras de réparer ma faute me la font aggraver, et je n'écris plus du tout. J'ai donc gardé le silence et j'ai paru les oublier. *Parisot* et *Perrichon* n'y ont pas même fait attention, et je les ai toujours trouvés les mêmes: mais on verra vingt ans après dans M. *Bordes* jusqu'où l'amour-propre d'un bel-esprit peut porter la vengeance lorsqu'il se croit négligé.

Avant de quitter Lyon je ne dois pas oublier une aimable personne que j'y revis avec plus de plaisir que jamais, et qui laissa dans mon cœur des souvenirs bien tendres; c'est Mlle *Serre*, dont j'ai parlé dans ma premiere partie, et avec laquelle j'avois renouvelé connoissance tandis que j'étois chez M. de *Mably*. A ce voyage, ayant plus de loisir, je la vis davantage;

mon cœur se prit et très vivement. J'eus quelque lieu de penser que le sien ne m'étoit pas contraire; mais elle m'accorda une confiance qui m'ôta la tentation d'en abuser. Elle n'avoit rien ni moi non plus; nos situations étoient trop semblables pour que nous pussions nous unir; et dans les vues qui m'occupoient j'étois bien éloigné de songer au mariage. Elle m'apprit qu'un jeune négociant appelé M. *Geneve* parois-soit vouloir s'attacher à elle. Je le vis chez elle une fois ou deux; il me parut honnête homme, il passoit pour l'être. Persuadé qu'elle seroit heureuse avec lui, je desirai qu'il l'épousât, comme il a fait dans la suite; et, pour ne pas troubler leurs innocentes amours, je me hâtai de partir, faisant pour le bonheur de cette charmante personne des vœux qui n'ont été exau-cés ici-bas que pour un temps, hélas! bien court; car j'appris dans la suite qu'elle étoit morte au bout de deux ou trois ans de mariage. Occupé de mes tendres re-grets durant toute ma route, je sentis et j'ai souvent senti depuis lors, en y repen-sant, que si les sacrifices qu'on fait au devoir

devoir et à la vertu coûtent à faire, on en est bien payé par les doux souvenirs qu'ils laissent au fond du cœur.

Autant à mon précédent voyage j'avois vu Paris par son côté défavorable, autant à celui-ci je le vis par son côté brillant; non pas toutefois quant à mon logement, car, sur une adresse que m'avoit donnée M. *Bordes*, j'allai loger à l'hôtel Saint-Quentin, rue des Cordiers, proche la Sorbonne, vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre, mais où cependant avoient logé des hommes de mérite, tels que *Gresset*, *Bordes*, les abbés de *Mably*, de *Condillac*, et plusieurs autres dont malheureusement je n'y trouvai plus aucun. Mais j'y trouvai un M. de *Bonnefond*, hobereau boiteux, plaideur, faisant le puriste, auquel je dus la connoissance de M. *Roguin*, maintenant le doyen de mes amis, et par lui celle du philosophe *Diderot*, dont j'aurai beaucoup à parler dans la suite.

J'arrivai à Paris dans l'automne de 1741; avec quinze louis d'argent comptant, ma comédie de Narcisse et mon projet de musique pour toute ressource, et ayant par

conséquent peu de temps à perdre pour tâcher d'en tirer parti. Je me pressai de faire valoir mes recommandations. Un jeune homme qui arrive à Paris avec une figure passable, et qui s'annonce par des talens, est toujours sûr d'être accueilli. Je le fus ; cela me procura des agrémens sans me mener à grand'chose. De toutes les personnes à qui je fus recommandé, trois seules me furent utiles ; M. *Damesin*, gentilhomme savoyard, alors écuyer et, je crois, favori de Mme la princesse de *Carignan;* M. de *Bosc*, secrétaire de l'académie des inscriptions et garde des médailles du cabinet du roi ; et le P. *Castel*, jésuite, auteur du clavecin oculaire. Toutes ces recommandations, excepté celle de M. *Damesin*, me venoient de l'abbé de *Mably*.

M. *Damesin* pourvut au plus pressé par deux connoissances qu'il me procura; l'une de M. de *Gasc*, président à mortier au parlement de Bordeaux et qui jouoit très bien du violon ; l'autre de M. l'abbé de *Léon*, qui logeoit alors en Sorbonne, jeune seigneur très aimable,

qui mourut à la fleur de son âge après avoir brillé quelques instans dans le monde sous le nom de chevalier de *Rohan*. L'un et l'autre eurent la fantaisie d'apprendre la composition. Je leur en donnai quelques mois de leçons qui soutinrent un peu ma bourse tarissante. L'abbé de Léon me prit en amitié, et vouloit m'avoir pour son secrétaire : mais il n'étoit pas riche, et ne put m'offrir en tout que huit cents francs, que je refusai bien à regret, mais qui ne pouvoient me suffire pour mon logement, ma nourriture et mon entretien.

M. de *B**** me reçut fort bien. Il aimoit le savoir, il en avoit, mais il étoit un peu pédant. Mme de *B**** auroit été sa fille ; elle étoit brillante et petite-maîtresse. J'y dînois quelquefois. On ne sauroit avoir l'air plus gauche et plus sot que je l'avois vis-à-vis d'elle. Son maintien dégagé m'intimidoit et rendoit le mien plus plaisant. Quand elle me présentoit une assiette, j'avançois ma fourchette pour piquer modestement un petit morceau de ce qu'elle m'offroit; de sorte qu'elle rendoit à son laquais l'assiette qu'elle m'a-

voit destinée, en se tournant pour que je ne la visse pas rire. Elle ne se doutoit guere que dans la tête de ce campagnard il ne laissoit pas d'y avoir quelque esprit. M. de *B**** me présenta à M. de *Réaumur* son ami, qui venoit dîner chez lui tous les vendredis, jours d'académie des sciences. Il lui parla de mon projet et du desir que j'avois de le soumettre à l'examen de l'académie. M. de *Réaumur* se chargea de la proposition, qui fut agréée. Le jour donné, je fus introduit et présenté par M. de *Réaumur;* et le même jour, 22 août 1742, j'eus l'honneur de lire à l'académie le mémoire que j'avois préparé pour cela. Quoique cette illustre assemblée fût assurément très imposante, j'y fus bien moins intimidé que devant Mme de *B****, et je me tirai passablement de mes lectures et de mes réponses. Le mémoire réussit, et m'attira des complimens, qui me surprirent autant qu'ils me flatterent, imaginant à peine que devant une académie quiconque n'en étoit pas pût avoir le sens commun. Les commissaires qu'on me donna furent MM. de *Mairan*, *Hellot* et de *Fouchy*,

tous trois gens de mérite assurément, mais dont pas un ne savoit la musique, assez du moins pour être en état de juger de mon projet.

Durant mes conférences avec ces messieurs je me convainquis, avec autant de certitude que de surprise, que si quelquefois les savans ont moins de préjugés que les autres hommes, ils tiennent en revanche encore plus fortement à ceux qu'ils ont. Quelque foibles, quelque fausses que fussent la plupart de leurs objections, et quoique j'y répondisse timidement, je l'avoue, et en mauvais termes, mais par des raisons prérемptoires, je ne vins pas une seule fois à bout de me faire entendre et de les contenter. J'étois toujours ébahi de la facilité avec laquelle, à l'aide de quelques phrases sonores, ils me réfutoient sans m'avoir compris. Ils déterrerent je ne sais où qu'un moine appelé le P. *Souhaitti* avoit jadis imaginé la gamme par chiffres. C'en fut assez pour prétendre que mon système n'étoit pas neuf. Et passe pour cela; car bien que je n'eusse jamais ouï parler du P. *Souhaitti*, et bien que sa ma-

niere d'écrire les sept notes du plain-chant sans même songer aux octaves ne méritât en aucune sorte d'entrer en parallele avec ma simple et commode invention pour noter aisément par chiffres toute musique imaginable, clefs, silences, octaves, mesures, temps, et valeurs des notes, choses auxquelles *Souhaitti* n'avoit pas même songé, il étoit néanmoins très vrai de dire que, quant à l'élémentaire expression des sept notes, il en étoit le premier inventeur. Mais outre qu'ils donnerent à cette invention primitive plus d'importance qu'elle n'en avoit, ils ne s'en tinrent pas là; et sitôt qu'ils voulurent parler du fond du système ils ne firent plus que déraisonner. Le plus grand avantage du mien étoit d'abroger les transpositions et les clefs, en sorte que le même morceau se trouvoit noté et transposé à volonté dans quelque ton qu'on voulût au moyen du changement supposé d'une seule lettre initiale à la tête de l'air. Ces messieurs avoient ouï dire aux croque-sols de Paris que la méthode d'exécuter par transposition ne valoit rien : ils partirent

de là pour tourner en invincible objection contre mon système son avantage le plus marqué ; et ils déciderent que ma note étoit bonne pour la vocale et mauvaise pour l'instrumentale, au lieu de décider, comme ils l'auroient dû, qu'elle étoit bonne pour la vocale et meilleure pour l'instrumentale. Sur leur rapport l'académie m'accorda un certificat plein de très beaux complimens, à travers lesquels on démêloit pour le fond qu'elle ne jugeoit mon système ni neuf ni utile. Je ne crus pas devoir orner d'une pareille piece l'ouvrage intitulé *Dissertation sur la musique moderne*, par lequel j'en appelois au public.

J'eus lieu de remarquer en cette occasion combien, même avec un esprit borné, la connoissance unique mais profonde de la chose est préférable pour en bien juger, à toutes les lumieres que donne la culture des sciences, lorsqu'on n'y a pas joint l'étude particuliere de celle dont il s'agit. La seule objection solide qu'il y eût à faire à mon système y fut faite par *Rameau*. A peine le lui eus-je expliqué qu'il en vit le côté foible. Vos signes, me

dit-il, sont très bons en ce qu'ils déterminent simplement et clairement les valeurs, en ce qu'ils représentent nettement les intervalles et montrent toujours le simple dans le redoublé, toutes choses que ne fait pas la note ordinaire; mais ils sont mauvais en ce qu'ils exigent une opération de l'esprit qui ne peut toujours suivre la rapidité de l'exécution. La position de nos notes, continua-t-il, se peint à l'œil sans le concours de cette opération. Si deux notes, l'une très haute, l'autre très basse, sont jointes par une tirade de notes intermédiaires, je vois du premier coup-d'œil le progrès de l'une à l'autre par degrés conjoints; mais, pour m'assurer chez vous de cette tirade, il faut nécessairement que j'épelle tous vos chiffres l'un après l'autre; le coup-d'œil ne peut suppléer à rien. L'objection me parut sans réplique, et j'en convins à l'instant : quoiqu'elle soit simple et frappante, il n'y a qu'une grande pratique de l'art qui puisse la suggérer, et il n'est pas étonnant qu'elle ne soit venue à aucun académicien ; mais il l'est que tous ces grands savans, qui savent tant de

choses, sachent si peu que chacun ne devroit juger que de son métier.

Mes fréquentes visites à mes commissaires et à d'autres académiciens me mirent à portée de faire connoissance avec tout ce qu'il y avoit à Paris de plus distingué dans la littérature; et par-là cette connoissance se trouva toute faite lorsque je me vis dans la suite inscrit tout d'un coup parmi eux. Quant à présent, concentré dans mon systême de musique, je m'obstinai à vouloir par-là faire une révolution dans cet art, et parvenir de la sorte à une célébrité qui dans les beaux arts se joint toujours à Paris avec la fortune. Je m'enfermai dans ma chambre et travaillai deux ou trois mois avec une ardeur inexprimable à refondre, dans un ouvrage destiné pour le public, le mémoire que j'avois lu à l'académie. La difficulté fut de trouver un libraire qui voulût se charger de mon manuscrit, vu qu'il y avoit quelque dépense à faire pour les nouveaux caracteres, que les libraires ne jettent pas leurs écus à la tête des débutans, et qu'il me sembloit cependant bien juste que mon

ouvrage me rendît le pain que j'avois mangé en l'écrivant.

Bonnefond me procura *Quillau* le pere, qui fit avec moi un traité à moitié profit, sans compter le privilege que je payai seul. Tant fut opéré par ledit *Quillau*, que j'en fus pour mon privilege, et n'ai tiré jamais un liard de cette édition, qui vraisemblablement eut un débit médiocre, quoique l'abbé *Des Fontaines* m'eût promis de la faire aller et que les autres journalistes en eussent dit assez de bien.

Le plus grand obstacle à l'essai de mon systême étoit la crainte que, s'il n'étoit pas admis, on ne perdît le temps qu'on mettroit à l'apprendre. Je disois à cela que la pratique de ma note rendoit les idées si claires, que pour apprendre la musique par les caracteres ordinaires on gagneroit encore du temps à commencer par les miens. Pour en donner la preuve par l'expérience, j'enseignai gratuitement la musique à une jeune Américaine appelée Mlle *Des Roulins* dont M. *Roguin* m'avoit procuré la connoissance. En trois mois elle fut en état de déchiffrer sur ma note

quelque musique que ce fût, et même de chanter à livre ouvert mieux que moi-même toute celle qui n'étoit pas chargée de difficultés. Ce succès fut frappant, mais ignoré. Un autre en auroit rempli les journaux; mais avec quelque talent pour trouver des choses utiles je n'en eus jamais pour les faire valoir.

Voilà comment ma fontaine de héron fut encore cassée : mais cette seconde fois j'avois trente ans, et je me trouvois sur le pavé de Paris où l'on ne vit pas pour rien. Le parti que je pris dans cette extrémité n'étonnera que ceux qui n'auront pas bien lu la premiere partie de ces mémoires. Je venois de me donner des mouvemens aussi grands qu'inutiles; j'avois besoin de reprendre haleine. Au lieu de me livrer au désespoir, je me livrai tranquillement à ma paresse et aux soins de la providence; et, pour lui donner le temps de faire son œuvre, je me mis à manger sans me presser quelques louis qui me restoient encore, réglant la dépense de mes nonchalans plaisirs sans la retrancher, n'allant plus au café que de deux jours l'un, et au

spectacle que deux fois la semaine. A l'égard de la dépense des filles, je n'eus aucune réforme à y faire, n'ayant de ma vie mis un sou à cet usage, si ce n'est une seule fois, dont j'aurai bientôt à parler.

La sécurité, la volupté, la confiance avec laquelle je me livrois à cette vie indolente et solitaire, que je n'avois pas de quoi faire durer trois mois, est une des singularités de ma vie et une des bizarreries de mon humeur. L'extrême besoin que j'avois qu'on pensât à moi étoit précisément ce qui m'ôtoit le courage de me montrer, et la nécessité de faire des visites me les rendit insupportables, au point que je cessai même de voir les académiciens et autres gens de lettres avec lesquels j'étois déja faufilé. *Marivaux*, l'abbé de *Mably*, *Fontenelle*, furent presque les seuls chez qui je continuai d'aller quelquefois. Je montrai même au premier ma comédie de Narcisse. Elle lui plut, et il eut la complaisance de la retoucher. Diderot, plus jeune qu'eux, étoit à-peu-près de mon âge. Il aimoit la musique; il en savoit la théorie; nous en parlions ensemble;

il me parloit aussi de ses projets d'ouvrages. Cela forma bientôt entre nous des liaisons plus intimes, qui ont duré quinze ans, et qui probablement dureroient encore si malheureusement et bien par sa faute je n'eusse été jeté dans son même métier.

On n'imagineroit pas à quoi j'employois ce court et précieux intervalle qui me restoit encore avant d'être forcé de mendier mon pain : à étudier par cœur des passages de poëtes, que j'avois appris cent fois et autant de fois oubliés. Tous les matins vers les dix heures j'allois me promener au Luxembourg un Virgile ou un Rousseau dans ma poche; et là, jusqu'à l'heure du dîner, je rememorois tantôt une ode sacrée et tantôt une bucolique, sans me rebuter de ce qu'en repassant celle du jour je ne manquois pas d'oublier celle de la veille. Je me rappelois qu'après la défaite de Nicias à Syracuse lés Athéniens captifs gagnoient leur vie à réciter les poëmes d'Homere. Le parti que je tirai de ce trait d'érudition pour me prémunir contre la misere fut d'exercer mon heu-

reuse mémoire à retenir tous les poëtes par cœur.

J'avois un autre expédient non moins solide dans les échecs, auxquels je consacrois régulièrement chez *Maugis* les après-midi des jours que je n'allois pas au spectacle. Je fis la connoissance avec M. de *Légal*, avec un M. *Husson*, avec *Philidor*, avec tous les grands joueurs d'échecs de ce temps-là, et n'en devins pas plus habile. Je ne doutai pas cependant que je ne devinsse à la fin plus fort qu'eux tous; et c'en étoit assez selon moi pour me servir de ressource. De quelque folie que je m'engouasse, j'y portois toujours la même maniere de raisonner. Je me disois : Quiconque prime en quelque chose est toujours sûr d'être recherché. Primons donc, n'importe en quoi; je serai recherché, les occasions se présenteront, et mon mérite fera le reste. Cet enfantillage n'étoit pas le sophisme de ma raison, c'étoit celui de mon indolence. Effrayé des grands et rapides efforts qu'il auroit fallu faire pour m'évertuer, je tâchois de flatter ma paresse, et je m'en voilois la honte par des argumens dignes d'elle.

J'attendois ainsi tranquillement la fin de mon argent; et je crois que je serois arrivé au dernier sou sans m'en émouvoir davantage, si le P. *Castel*, que j'allois voir quelquefois en allant au café, ne m'eût arraché de ma léthargie. Le P. *Castel* étoit fou, mais bon homme au demeurant : il étoit fâché de me voir consumer ainsi sans rien faire. Puisque les musiciens, me dit-il, puisque les savans ne chantent pas à votre unisson, changez de corde et voyez les femmes. Vous réussirez peut-être mieux de ce côté-là. J'ai parlé de vous à madame de *B . . . . l;* allez la voir de ma part. C'est une bonne femme qui verra avec plaisir un pays de son fils et de son mari. Vous verrez chez elle madame de *B . . e* sa fille qui est une femme d'esprit. Madame *D . . . n* en est une autre à qui j'ai aussi parlé de vous : portez-lui votre ouvrage; elle a envie de vous voir et vous recevra bien. On ne fait rien dans Paris que par les femmes : ce sont comme des courbes dont les sages sont les asymptotes; ils s'en approchent sans cesse, mais ils n'y touchent jamais.

Après avoir remis d'un jour à l'autre ces terribles corvées, je pris enfin courage et j'allai voir madame de *B . . . l*. Elle me reçut avec bonté. Madame de *B . . . e* étant entrée dans sa chambre, elle lui dit : Ma fille, voilà M. *Rousseau* dont le P. *Castel* nous a parlé. Madame de *B . . . e* me fit compliment sur mon ouvrage, et, me menant à son clavecin, me fit voir qu'elle s'en étoit occupée. Voyant à sa pendule qu'il étoit près d'une heure, je voulus m'en aller. Madame de *B . . . l* me dit : Vous êtes bien loin de votre quartier, restez ; vous dînerez ici. Je ne me fis pas prier. Un quart-d'heure après je compris par quelques mots que le dîner auquel elle m'invitoit étoit celui de son office. Madame de *B . . . l* étoit une très bonne femme, mais bornée, et trop pleine de son illustre noblesse polonoise ; elle avoit peu d'idées des égards qu'on doit aux talens. Elle me jugeoit même en cette occasion sur mon maintien plus que sur mon équipage, qui, quoique très simple, étoit fort propre et n'annonçoit point du tout un homme fait pour dîner à

l'office.

l'office. J'en avois oublié le chemin depuis trop long-temps pour vouloir le rapprendre. Sans laisser voir tout mon dépit, je dis à madame de *B.......l* qu'une petite affaire qui me revenoit en mémoire me rappeloit dans mon quartier, et je voulus partir. Madame de *B.....e* s'approcha de sa mere, et lui dit à l'oreille quelques mots qui firent effet. Madame de *B.......l* se leva pour me retenir, et me dit, Je compte que c'est avec nous que vous nous ferez l'honneur de dîner. Je crus que faire le fier seroit faire le sot, et je restai. D'ailleurs la bonté de madame de *B.....e* m'avoit touché et me la rendoit intéressante. Je fus fort aise de dîner avec elle, et j'espérai qu'en me connoissant davantage elle n'auroit pas regret à m'avoir procuré cet honneur. M. le président de *L.......n*, grand ami de la maison, y dîna aussi. Il avoit, ainsi que madame de *B.....e*, ce petit jargon de Paris, tout en petits mots, tout en petites allusions fines. Il n'y avoit pas là de quoi briller pour le pauvre *Jean-Jacques*. J'eus le bon sens de ne vouloir pas faire le gentil mal-

gré Minerve, et je me tus. Heureux si j'eusse été toujours aussi sage! je ne serois pas dans l'abyme où je suis aujourd'hui.

J'étois désolé de ma lourdise, et de ne pouvoir justifier aux yeux de madame de *B.....e* ce qu'elle avoit fait en ma faveur. Après le dîner je m'avisai de ma ressource ordinaire. J'avois dans ma poche une épître en vers, écrite à *Parisot* pendant mon séjour à Lyon. Ce morceau ne manquoit pas de chaleur; j'en mis dans la façon de le réciter, et je les fis pleurer tous trois. Soit vanité, soit vérité dans mes interprétations, je crus voir que les regards de madame de *B.....e* disoient à sa mere, Hé bien, maman, avois-je tort de vous dire que cet homme étoit plus fait pour dîner avec vous qu'avec vos femmes? Jusqu'à ce moment j'avois eu le cœur un peu gros; mais après m'être ainsi vengé je fus content. Madame de *B.....e*, portant un peu trop loin le jugement avantageux qu'elle avoit porté de moi, crut que j'allois faire sensation dans Paris et devenir un homme à bonnes fortunes. Pour guider mon inexpérience elle me donna


Monnet inv. & del
J B M D sc.

les *Confessions du comte de****. Ce livre, me dit-elle, est un Mentor dont vous aurez besoin dans le monde : vous ferez bien de le consulter quelquefois. J'ai gardé plus de vingt ans cet exemplaire avec reconnoissance pour la main dont il me venoit; mais en riant souvent de l'opinion que paroissoit avoir cette dame de mon mérite galant. Du moment que j'eus lu cet ouvrage je desirai d'obtenir l'amitié de l'auteur. Mon penchant m'inspiroit très bien : c'est le seul ami vrai que j'aie eu parmi les gens de lettres. (1)

Dès lors j'osai compter que Mme. la baronne de *B.......l* et Mme. la marquise de *B . . . . . e*, prenant intérêt à moi, ne me laisseroient pas long-temps sans ressource, et je ne me trompai pas. Parlons maintenant de mon entrée chez Mme *D...n*, qui a eu de plus longues suites.

---

(1) Je l'ai cru si long-temps et si parfaitement; que c'est à lui que depuis mon retour à Paris je confiai le manuscrit de mes Confessions. Le défiant Jean-Jacques n'a jamais pu croire à la perfidie et à la fausseté qu'après en avoir été la victime.

Mme. *Dupin* étoit, comme on sait, fille de *Samuel Bernard* et de Mme *Fontaine*. Elles étoient trois sœurs, qu'on pouvoit appeler les trois Graces ; Mme de *la Touche*, qui fit une escapade en Angleterre avec le duc de *Kington ;* Mme d'*A..y* , la maîtresse, et, bien plus, l'amie, l'unique et sincere amie de M. le prince de *Conti*, femme adorable autant par la douceur, par la bonté de son charmant caractere, que par l'agrément de son esprit et par l'inaltérable gaieté de son humeur; enfin Mme *D...n*, la plus belle des trois, et la seule à qui l'on n'ait point reproché d'écart dans sa conduite. Elle fut le prix de l'hospitalité de M. *D...n*, à qui sa mere la donna avec une place de fermier-général et une fortune immense, en reconnoissance du bon accueil qu'il lui avoit fait dans sa province. Elle étoit encore, quand je la vis pour la premiere fois, une des plus belles femmes de Paris. Elle me reçut à sa toilette. Elle avoit les bras nus, les cheveux épars, son peignoir mal arrangé. Cet abord m'étoit très nouveau; ma pauvre tête n'y tint pas; je me trouble,

je m'égare ; et bref me voilà épris de Mme *D...n.*

Mon trouble ne parut pas me nuire auprès d'elle; elle ne s'en apperçut point. Elle accueillit le livre et l'auteur, me parla de mon projet en personne instruite, chanta, s'accompagna du clavecin, me retint à dîner, me fit mettre à table à côté d'elle. Il n'en falloit pas tant pour me rendre fou ; je le devins. Elle me permit de la venir voir: j'usai, j'abusai de la permission. J'y allois presque tous les jours, j'y dînois deux ou trois fois la semaine. Je mourois d'envie de parler; je n'osai jamais. Plusieurs raisons renforçoient ma timidité naturelle. L'entrée d'une maison opulente étoit une porte ouverte à la fortune ; je ne voulois pas dans ma situation risquer de me la fermer. Mme *D...n,* tout aimable qu'elle étoit, étoit sérieuse et froide ; je ne trouvois rien dans ses manieres d'assez agaçant pour m'enhardir. Sa maison, aussi brillante alors qu'aucune autre dans Paris, rassembloit des sociétés auxquelles il ne manquoit que d'être un peu moins nombreuses pour être d'élite

dans tous les genres. Elle aimoit à voir tous les gens qui jetoient de l'éclat ; les grands, les gens de lettres, les belles femmes. On ne voyoit chez elle que ducs, ambassadeurs, cordons-bleus. Mme la princesse de *Rohan*, Mme la comtesse de *Forcalquier*, Mme de *Mirepoix*, Mme de *Brignolé*, milady *Hervey*, pouvoient passer pour ses amies. M. de *Fontenelle*, l'abbé de *S.-Pierre*, l'abbé *Sallier*, M. de *Fourmont*, M. de *Bernis*, M. de *Buffon*, M. de *Voltaire*, étoient de son cercle et de ses dîners. Si son maintien réservé n'attiroit pas beaucoup les jeunes gens, sa société, d'autant mieux composée, n'en étoit que plus imposante; et le pauvre *Jean-Jacques* n'avoit pas de quoi se flatter de briller beaucoup au milieu de tout cela. Je n'osai donc parler; mais, ne pouvant plus me taire, j'osai écrire. Elle garda deux jours ma lettre sans m'en parler. Le troisieme jour elle me la rendit, m'adressant verbalement quelques mots d'exhortation d'un ton froid qui me glaça. Je voulus parler, la parole expira sur mes levres: ma subite passion s'éteignit avec

l'espérance; et après une déclaration dans les formes, je continuai de vivre avec elle comme auparavant, sans plus lui parler de rien, même des yeux.

Je crus ma sottise oubliée : je me trompai. M. de *Francueil*, fils de M. *D . . n* et beau-fils de madame, étoit à-peu-près de son âge et du mien. Il avoit de l'esprit, de la figure; il pouvoit avoir des prétentions ; on disoit qu'il en avoit auprès d'elle, uniquement peut-être parcequ'elle lui avoit donné une femme bien laide, bien douce, et qu'elle vivoit parfaitement bien avec tous les deux. M. de *F.......l* aimoit et cultivoit les talens. La musique, qu'il savoit fort bien, fut entre nous un moyen de liaison. Je le vis beaucoup ; je m'attachois à lui : tout d'un coup il me fit entendre que Mme *D . . n* trouvoit mes visites trop fréquentes, et me prioit de les discontinuer. Ce compliment auroit pu être à sa place quand elle me rendit ma lettre; mais huit ou dix jours après et sans aucune autre cause, il venoit, ce me semble, hors de propos. Cela faisoit une position d'autant plus bizarre, que je n'en

étois pas moins bien venu qu'auparavant chez M. et Mme de *F.......l.* J'y allai cependant plus rarement; et j'aurois cessé d'y aller tout-à-fait, si, par un autre caprice imprévu, Mme *D...n* ne m'avoit fait prier de veiller pendant huit ou dix jours à son fils, qui changeant de gouverneur restoit seul durant cet intervalle. Je passai ces huit jours dans un supplice que le plaisir d'obéir à mad. *D...n* pouvoit seul me rendre souffrable; car le pauvre *Chenonceaux* avoit dès lors cette mauvaise tête qui a failli déshonorer sa famille, et qui l'a fait mourir dans l'isle de Bourbon. Pendant que je fus auprès de lui je l'empêchai de faire du mal à lui-même ou à d'autres, et voilà tout: encore ne fut-ce pas une médiocre peine, et je ne m'en serois pas chargé huit autres jours de plus, quand Mme *D...n* se seroit donnée à moi pour récompense.

M. de *F.......l* me prenoit en amitié, je travaillois avec lui: nous commençâmes ensemble un cours de chymie chez *Rouelle.* Pour me rapprocher de lui je quittai mon hôtel S.-Quentin et vins me loger

au jeu de paume de la rue Verdelet, qui donne dans la rue Plâtriere, où logeoit M. *D. . . n.* Là, par la suite d'un rhume négligé, je gagnai une fluxion de poitrine dont je faillis mourir. J'ai eu souvent dans ma jeunesse de ces maladies inflammatoires, des pleurésies, et sur-tout des esquinancies auxquelles j'étois très sujet, dont je ne tiens pas ici le registre, et qui toutes m'ont fait voir la mort d'assez près pour me familiariser avec son image. Durant ma convalescence j'eus le temps de réfléchir sur mon état, et de déplorer ma timidité, ma foiblesse, et mon indolence qui, malgré le feu dont je me sentois embrasé, me laissoit languir dans l'oisiveté d'esprit toujours à la porte de la misere. La veille du jour où j'étois tombé malade, j'étois allé à un opéra de *Royer*, qu'on donnoit alors et dont j'ai oublié le titre. Malgré ma prévention pour les talens des autres, qui m'a toujours fait défier des miens, je ne pouvois m'empêcher de trouver cette musique foible, sans chaleur, sans invention. J'osois quelquefois me dire, Il me semble que je ferois mieux que cela. Mais la ter-

rible idée que j'avois de la composition d'un opéra et l'importance que j'entendois donner par les gens de l'art à cette entreprise m'en rebutoient à l'instant même et me faisoient rougir d'oser y penser. D'ailleurs où trouver quelqu'un qui voulût me fournir des paroles et prendre la peine de les tourner à mon gré? Ces idées de musique et d'opéra me revinrent durant ma maladie, et dans le transport de ma fievre je composois des chants, des duo, des chœurs. Je suis certain d'avoir fait deux ou trois morceaux *di prima intenzione* dignes peut-être de l'admiration des maîtres s'ils avoient pu les entendre exécuter. O si l'on pouvoit tenir registre des rêves d'un fiévreux, quelles grandes et sublimes choses on verroit sortir quelquefois de son délire!

Ces sujets de musique et d'opéra m'occuperent encore pendant ma convalescence, mais plus tranquillement. A force d'y penser et même malgré moi je voulus en avoir le cœur net, et tenter de faire à moi seul un opéra, paroles et musique. Ce n'étoit pas tout-à-fait mon coup d'essai.

J'avois fait à Chambéri un opéra-tragédie intitulé *Iphis et Anaxarete* que j'avois eu le bon sens de jeter au feu. J'en avois fait à Lyon un autre intitulé *la Découverte du nouveau monde*, dont, après l'avoir lu à M. *Bordes*, à l'abbé de *Mably*, à l'abbé *Trublet* et à d'autres, j'avois fini par faire le même usage, quoique j'eusse déja fait la musique du prologue et du premier acte, et que *David* m'eût dit, en voyant cette musique, qu'il y avoit des morceaux dignes du *Buononcini*.

Cette fois, avant de mettre la main à l'œuvre, je me donnai le temps de méditer mon plan. Je projetai dans un ballet héroïque trois sujets différens en trois actes détachés, chacun dans un différent caractere de musique; et, prenant pour chaque sujet les amours d'un poëte, j'intitulai cet opéra *les Muses galantes*. Mon premier acte, en genre de musique forte, étoit le Tasse; le second, en genre de musique tendre, étoit Ovide; et le troisieme, intitulé Anacréon, devoit respirer la gaieté du dithyrambe. Je m'essayai d'abord sur le premier acte, et je m'y livrai avec une

ardeur qui pour la premiere fois me fit goûter les délices de la verve dans la composition. Un soir, près d'entrer à l'opéra, me sentant tourmenté, maîtrisé par mes idées, je remets mon argent dans ma poche, je cours m'enfermer chez moi, je me mets au lit, après avoir bien fermé mes rideaux pour empêcher le jour d'y pénétrer, et là, me livrant à tout l'œstre poétique et musical, je composai rapidement en sept ou huit heures la meilleure partie de mon acte. Je puis dire que mes amours pour la princesse de Ferrare (car j'étois le Tasse pour lors) et mes nobles et fiers sentimens vis-à-vis de son injuste frere me donnerent une nuit cent fois plus délicieuse que je ne l'aurois trouvée dans les bras de la princesse elle-même. Il ne resta le matin dans ma tête qu'une bien foible partie de ce que j'avois fait; mais ce peu, presque effacé par la lassitude et le sommeil, ne laissoit pas de marquer encore l'énergie des morceaux dont il offroit les débris.

Pour cette fois je ne poussai pas fort loin ce travail, en ayant été détourné par d'autres affaires. Tandis que je m'attachois

à la maison *D . . . n,* Mme de *B.......l* et Mme de *B . . . . . e*, que je continuai de voir quelquefois, ne m'avoient pas oublié. M. le comte de *Montaigu*, capitaine aux gardes, venoit d'être nommé ambassadeur à Venise. C'étoit un ambassadeur de la façon de *Barjac*, auquel il faisoit assidument sa cour. Son frere, le chevalier de *M.......*, gentilhomme de la manche de Mgr le dauphin, étoit de la connoissance de ces deux dames et de celle de l'abbé *Alary* de l'académie françoise, que je voyois aussi quelquefois. Mme de *B . . . . . e*, sachant que l'ambassadeur cherchoit un secrétaire, me proposa. Nous entrâmes en pourparler. Je demandois cinquante louis d'appointement, ce qui étoit bien peu dans une place où l'on est obligé de figurer. Il ne vouloit me donner que cent pistoles et que je fisse le voyage à mes frais. La proposition étoit ridicule. Nous ne pûmes nous accorder. M. de *F.......l*, qui faisoit ses efforts pour me retenir, l'emporta. Je restai, et M. de *M.......* partit, emmenant un autre secrétaire appelé M. *Follau*, qu'on lui avoit donné au bureau

des affaires étrangeres. A peine furent-ils arrivés à Venise qu'ils se brouillerent. *Follau*, voyant qu'il avoit affaire à un fou, le planta là. Et M. de *M*......., n'ayant qu'un jeune abbé appelé M. de *B*...*s*, qui écrivoit sous le secrétaire et n'étoit pas en état d'en remplir la place, eut recours à moi. Le chevalier son frere, homme d'esprit, me tourna si bien, me faisant entendre qu'il y avoit des droits attachés à la place de secrétaire, qu'il me fit accepter les mille francs. J'eus vingt louis pour mon voyage et je partis.

A Lyon j'aurois bien voulu prendre la route du Mont-Cénis pour voir en passant ma pauvre maman; mais je descendis le Rhône et fus m'embarquer à Toulon, tant à cause de la guerre et par raison d'économie, que pour prendre uu passe-port de M. de *Mirepoix*, qui commandoit alors en Provence et à qui j'étois adressé. M. de *M*......., ne pouvant se passer de moi, m'écrivoit lettres sur lettres pour presser mon voyage. Un incident le retarda.

C'étoit le temps de la peste de Messine. La flotte angloise y avoit mouillé, et vi-

sita la felouque sur laquelle j'étois. Cela nous assujettit en arrivant à Gênes, après une longue et pénible traversée, à une quarantaine de vingt-un jours. On donna le choix aux passagers de la faire à bord ou au lazaret, dans lequel on nous prévint que nous ne trouverions que les quatre murs, parcequ'on n'avoit pas encore eu le temps de le meubler. Tous choisirent la felouque. L'insupportable chaleur, l'espace étroit, l'impossibilité d'y marcher, la vermine, me firent préférer le lazaret, à tout risque. Je fus conduit dans un grand bâtiment à deux étages absolument nu, où je ne trouvai ni fenêtre, ni table, ni lit, ni chaise, pas même un escabeau pour m'asseoir ni une botte de paille pour me coucher. On m'apporta mon manteau, mon sac de nuit, mes deux malles; on ferma sur moi de grosses portes à grosses serrures, et je restai là, maître de me promener à mon aise de chambre en chambre et d'étage en étage, trouvant par-tout la même solitude et la même nudité.

Tout cela ne me fit pas repentir d'avoir choisi le lazaret plutôt que la felouque; et,

comme un nouveau Robinson, je me mis à m'arranger pour mes vingt-un jours comme j'aurois fait pour toute ma vie. J'eus d'abord l'amusement d'aller à la chasse aux poux que j'avois gagnés dans la felouque. Quand, à force de changer de linge et de hardes, je me fus enfin rendu net, je procédai à l'ameublement de la chambre que je m'étois choisie. Je me fis un bon matelas de mes vestes et de mes chemises, des draps de plusieurs serviettes que je cousis, une couverture de ma robe-de-chambre, un oreiller de mon manteau roulé. Je me fis un siege d'une malle posée à plat, et une table de l'autre posée de champ. Je tirai du papier, une écritoire; j'arrangeai en maniere de bibliotheque une douzaine de livres que j'avois. Bref, je m'accommodai si bien, qu'à l'exception des rideaux et des fenêtres j'étois presque aussi commodément à ce lazaret absolument nu qu'à mon jeu de paume de la rue Verdelet. Mes repas étoient servis avec beaucoup de pompe, deux grenadiers la baïonnette au bout du fusil les escortoient; l'escalier étoit

ma

ma salle à manger, le palier me servoit de table, la marche inférieure me servoit de siege; et quand mon dîner étoit servi l'on sonnoit en se retirant une clochette pour m'avertir de me mettre à table. Entre mes repas, quand je ne lisois ni n'écrivois, ou que je ne travaillois pas à mon ameublement, j'allois me promener dans le cimetiere des protestans, qui me servoit de cour, ou je montois dans une lanterne qui donnoit sur le port et d'où je pouvois voir entrer et sortir les navires. Je passai de la sorte quatorze jours; et j'y aurois passé la vingtaine entiere sans m'ennuyer un moment, si monsieur de *Jonville*, envoyé de France, à qui je fis parvenir une lettre vinaigrée, parfumée et demi-brûlée, n'eût fait abréger mon temps de huit jours: je les allai passer chez lui, et je me trouvai mieux, je l'avoue, du gîte de sa maison que de celui du lazaret. Il me fit force caresses. *Dupont*, son secrétaire, étoit un bon garçon, qui me mena, tant à Gênes qu'à la campagne, dans plusieurs maisons où l'on s'amusoit assez; et je liai avec lui connoissance et

correspondance, que nous entretînmes fort long-temps. Je poursuivis agréablement ma route à travers la Lombardie. Je vis Milan, Vérone, Bresse, Padoue, et j'arrivai enfin à Venise, impatiemment attendu par M. l'ambassadeur.

Je trouvai des tas de dépêches, tant de la cour que des autres ambassadeurs, dont il n'avoit pu lire ce qui étoit chiffré, quoiqu'il eût tous les chiffres nécessaires pour cela. N'ayant jamais travaillé dans aucun bureau ni vu de ma vie un chiffre de ministre, je craignis d'abord d'être embarrassé; mais je trouvai que rien n'étoit plus simple, et en moins de huit jours j'eus déchiffré le tout, qui assurément n'en valoit pas la peine; car, outre que l'ambassade de Venise est toujours assez oisive, ce n'étoit pas à un pareil homme qu'on eût voulu confier la moindre négociation. Il s'étoit trouvé dans un grand embarras jusqu'à mon arrivée, ne sachant ni dicter, ni écrire lisiblement. Je lui étois très utile; il le sentoit, et me traita bien. Un autre motif l'y portoit encore. Depuis M. de *F. . . . y*, son prédéces-

seur, dont la tête s'étoit dérangée, le consul de France, appelé M. *le Blond*, étoit resté chargé des affaires de l'ambassade, et depuis l'arrivée de M. de *M*....... il continuoit de les faire jusqu'à ce qu'il l'eût mis au fait. M. de *M*......., jaloux qu'un autre fît son métier, quoique lui-même en fût incapable, prit en guignon le consul; et sitôt que je fus arrivé, il lui ôta les fonctions de secrétaire d'ambassade pour me les donner. Elles étoient inséparables du titre; il me dit de le prendre. Tant que je restai près de lui, jamais il n'envoya que moi sous ce titre au sénat et à son conférent; et dans le fond il étoit fort naturel qu'il aimât mieux avoir pour secrétaire d'ambassade un homme à lui, qu'un consul ou un commis des bureaux nommé par la cour.

Cela rendit ma situation assez agréable, et empêcha ses gentilshommes, qui étoient Italiens ainsi que ses pages et la plupart de ses gens, de me disputer la primauté dans sa maison. Je me servis avec succès de l'autorité qui y étoit attachée, pour

maintenir son droit de liste, c'est-à-dire la franchise de son quartier contre les tentatives qu'on fit plusieurs fois pour l'enfreindre, et auxquelles ses officiers vénitiens n'avoient garde de résister. Mais aussi je ne souffris jamais qu'il s'y réfugiât des bandits, quoiqu'il m'en eût pu revenir des avantages dont S. E. n'auroit pas dédaigné sa part.

Elle osa même la réclamer sur les droits du secrétariat qu'on appeloit la chancellerie. On étoit en guerre; il ne laissoit pas d'y avoir bien des expéditions de passe-ports. Chacun de ces passe-ports payoit un sequin au secrétaire qui l'expédioit et le contre-signoit. Tous mes prédécesseurs s'étoient fait payer indistinctement ce sequin tant des François que des étrangers. Je trouvai cet usage injuste; et, sans être François, je l'abrogeai pour les François; mais j'exigeai si rigoureusement mon droit de tout autre, que le marquis *Scotti*, frere du favori de la reine d'Espagne, m'ayant fait demander un passe-port sans m'envoyer le sequin, je le lui fis demander; hardiesse que le vindicatif Italien n'oublia pas. Dès

qu'on sut la réforme que j'avois faite dans la taxe des passe-ports, il ne se présenta plus pour en avoir que des foules de prétendus François, qui dans des baragouins abominables se disoient, l'un Provençal, l'autre Picard, l'autre Bourguignon. Comme j'ai l'oreille assez fine, je n'en fus guere la dupe, et je doute qu'un seul Italien m'ait soufflé mon sequin et qu'un seul François l'ait payé. J'eus la bêtise de dire à M. *M*......., qui ne savoit rien de rien, ce que j'avois fait. Ce mot de sequin lui fit ouvrir les oreilles; et, sans me dire son avis sur la suppression de ceux des François, il prétendit que j'entrasse en compte avec lui sur les autres, me promettant des avantages équivalens. Plus indigné de cette bassesse qu'affecté par mon propre intérêt, je rejetai hautement sa proposition. Il insista, je m'échauffai: Non, monsieur, lui dis-je très vivement; que votre excellence garde ce qui est à elle et me laisse ce qui est à moi; je ne lui en céderai jamais un sou. Voyant qu'il ne gagnoit rien par cette voie, il en prit une autre, et n'eut pas honte de me dire

que, puisque j'avois des profits à sa chancellerie, il étoit juste que j'en fisse les frais. Je ne voulus pas chicaner sur cet article; et depuis lors j'ai fourni de mon argent encre, papier, cire, bougie, nompareille, jusqu'au sceau, que je fis refaire, sans qu'il m'en ait remboursé jamais un liard. Cela ne m'empêcha pas de faire une petite part du produit des passe-ports à l'abbé de *B...s*, bon garçon, et bien éloigné de prétendre à rien de semblable. S'il étoit complaisant envers moi, je n'étois pas moins honnête envers lui, et nous avons toujours bien vécu ensemble.

Sur l'essai de ma besogne, je la trouvai moins embarrassante que je n'avois craint pour un homme sans expérience, auprès d'un ambassadeur qui n'en avoit pas davantage, et dont, pour surcroît, l'ignorance et l'entêtement contrarioient comme à plaisir tout ce que le bon sens et quelques lumieres m'inspiroient de bien pour son service et celui du roi. Ce qu'il fit de plus raisonnable fut de se lier avec le marquis de *M..i*, ambassadeur d'Espagne, homme adroit et fin, qui l'eût mené

par le nez s'il l'eût voulu, mais qui, vu l'union d'intérêt des deux couronnes, le conseilloit d'ordinaire assez bien, si l'autre n'eût gâté ses conseils en fourrant toujours du sien dans leur exécution. La seule chose qu'ils eussent à faire de concert étoit d'engager les Vénitiens à maintenir la neutralité. Ceux-ci ne manquoient pas de protester de leur fidélité à l'observer, tandis qu'ils fournissoient publiquement des munitions aux troupes autrichiennes, et même des recrues sous prétexte de désertion. M. de *M.......*, qui, je crois, vouloit plaire à la république, ne manquoit pas aussi, malgré mes représentations, de me faire assurer dans toutes ses dépêches qu'elle n'enfreindroit jamais la neutralité. L'entêtement et la stupidité de ce pauvre homme me faisoient écrire et faire à tout moment des extravagances, dont j'étois bien forcé d'être l'agent puisqu'il le vouloit, mais qui me rendoient quelquefois mon métier insupportable et même presque impraticable. Il vouloit absolument, par exemple, que la plus grande partie de sa dépêche au roi et de celle

au ministre fût en chiffres, quoique l'une et l'autre ne contînt absolument rien qui demandât cette précaution. Je lui représentai qu'entre le vendredi qu'arrivoient les dépêches de la cour et le samedi que partoient les nôtres, il n'y avoit pas assez de temps pour l'employer à tant de chiffres et à la forte correspondance dont j'étois chargé pour le même courier. Il trouva à cela un expédient admirable, ce fut de faire dès le jeudi la réponse aux dépêches qui devoient arriver le lendemain. Cette idée lui parut même si heureusement trouvée, quoi que je pusse lui dire sur l'impossibilité, sur l'absurdité de son exécution, qu'il en fallut passer par-là; et tout le temps que j'ai demeuré chez lui, après avoir tenu note de quelques mots qu'il me disoit dans la semaine à la volée, et de quelques nouvelles triviales que j'allois écumant par-ci par-là, muni de ces uniques matériaux, je ne manquois jamais le jeudi matin de lui porter le brouillon des dépêches qui devoient partir le samedi, sauf quelques additions ou corrections, que je faisois à la hâte sur celles qui devoient

venir le vendredi, et auxquelles les nôtres servoient de réponses. Il avoit un autre tic fort plaisant et qui donnoit à sa correspondance un ridicule difficile à imaginer; c'étoit de renvoyer chaque nouvelle à sa source, au lieu de lui faire suivre son cours. Il marquoit à M. *Amelot* les nouvelles de la cour, à M. de *Maurepas* celles de Paris, à M. d'*Havrincourt* celles de Suede, à M. de la *Chetardie* celles de Pétesbourg, et quelquefois à chacun celles qui venoient de lui-même, et que j'habillois en termes un peu différens. Comme de tout ce que je lui portois à signer il ne parcouroit que les dépêches de la cour et signoit celles des autres ambassadeurs sans les lire, cela me rendoit un peu plus le maître de tourner ces dernieres à ma mode, et j'y fis au moins croiser les nouvelles. Mais il me fut impossible de donner un tour raisonnable aux dépêches essentielles: heureux encore quand il ne s'avisoit pas d'y larder in-promptu quelques lignes de son estoc, qui me forçoient de retourner transcrire en hâte toute la dépêche ornée de

cette nouvelle impertinence, à laquelle il falloit donner l'honneur du chiffre, sans quoi il ne l'auroit pas signée. Je fus tenté vingt fois, pour l'amour de sa gloire, de chiffrer autre chose que ce qu'il avoit dit; mais sentant que rien ne pouvoit autoriser une pareille infidélité, je le laissai délirer à ses risques, content de lui parler avec franchise, et de remplir aux miens mon devoir auprès de lui.

C'est ce que je fis toujours avec une droiture, un zele et un courage qui méritoient de sa part une autre récompense que celle que j'en reçus à la fin. Il étoit temps que je fusse une fois ce que le ciel qui m'avoit doué d'un heureux naturel, ce que l'éducation que j'avois reçue de la meilleure des femmes, ce que celle que je m'étois donnée à moi-même, m'avoit fait être; et je le fus. Livré à moi seul, sans ami, sans conseil, sans expérience, en pays étranger, servant une nation étrangere, au milieu d'une foule de frippons, qui, pour leur intérêt et pour écarter le scandale du bon exemple, m'excitoient à les imiter; loin d'en rien faire, je servis bien

la France à qui je ne devois rien, et mieux l'ambassadeur, comme il étoit juste, en tout ce qui dépendit de moi. Irréprochable dans un poste assez en vue, je méritai, j'obtins l'estime de la république, celle de tous les ambassadeurs avec qui nous étions en correspondance, et l'affection de tous les François établis à Venise, sans en excepter le consul même, que je supplantois à regret dans des fonctions que je savois lui être dues, et qui me donnoient plus d'embarras que de plaisir.

M. de *M*........, livré sans réserve au marquis *M*. . *i*, qui n'entroit pas dans le détail de ses devoirs, les négligeoit à tel point, que, sans moi, les François qui étoient à Venise ne se seroient pas apperçus qu'il y eût un ambassadeur de leur nation. Toujours éconduits sans qu'il voulût les entendre lorsqu'ils avoient besoin de sa protection, ils se rebuterent, et l'on n'en voyoit plus aucun ni à sa suite ni à sa table, où il ne les invita jamais. Je fis souvent de mon chef ce qu'il auroit dû faire : je rendis aux François qui avoient recours à lui ou à moi tous les services qui étoient

en mon pouvoir. En tout autre pays j'aurois fait davantage; mais ne pouvant voir personne en place à cause de la mienne, j'étois forcé de recourir souvent au consul; et le consul, établi dans le pays où il avoit sa famille, avoit des ménagemens à garder qui l'empêchoient de faire ce qu'il auroit voulu. Quelquefois cependant, le voyant mollir et n'oser parler, je m'aventurois à des démarches hasardeuses dont plusieurs m'ont réussi. Je m'en rappelle une dont le souvenir me fait encore rire. On ne se douteroit guere que c'est à moi que les amateurs du spectacle à Paris ont dû *Coralline* et sa sœur *Camille* : rien cependant n'est plus vrai. *Véronese* leur pere s'étoit engagé avec ses enfans pour la troupe italienne; et après avoir reçu deux mille francs pour son voyage, au lieu de partir, il s'étoit tranquillement mis à Venise au théâtre de S-Luc(1), où *Coralline*, tout enfant qu'elle étoit encore, attiroit beaucoup de monde.

(1) Je suis en doute si ce n'étoit point *S.-Samuel*. Les noms propres m'échappent absolument.

M. le duc de *Gesvres*, comme premier gentilhomme de la chambre, écrivit à l'ambassadeur pour réclamer le pere et la fille. M. de *M*......., me donnant la lettre, me dit pour toute instruction, *voyez cela*. J'allai chez M. *le Blond* le prier de parler au patricien à qui appartenoit le théâtre de S.-Luc, et qui étoit, je crois, un *Zustinian*, afin qu'il renvoyât *Véronnese* qui étoit engagé au service du roi. *Le Blond*, qui ne se soucioit pas trop de la commission, la fit mal. *Zustiniant* battit la campagne, et *Véronese* ne fut point renvoyé. J'étois piqué. L'on étoit en carnaval : ayant pris la bahute et le masque, je me fis mener au palais Zustiniani. Tous ceux qui virent entrer ma gondole avec la livrée de l'ambassadeur furent frappés ; Venise n'avoit jamais vu pareille chose. J'entre, je me fais annoncer sous le nom d'*una siora maschera*. Sitôt que je fus introduit j'ôte mon masque et je me nomme. Le sénateur pâlit et reste stupéfait. Monsieur, lui dis-je en vénitien, c'est à regret que j'importune V. E. de ma visite ; mais vous avez à votre théâtre de S.-Luc un homme

nommé *Véronese* qui est engagé au service du roi, et qu'on vous a fait demander inutilement : je viens le réclamer au nom de S. M. Ma courte harangue fit effet. A peine étois-je parti que mon homme courut rendre compte de son aventure aux inquisiteurs d'état, qui lui laverent la tête. *Véronese* fut congédié le jour même. Je lui fis dire que s'il ne partoit dans la huitaine je le ferois arrêter; et il partit.

Dans une autre occasion je tirai de peine un capitaine de vaisseau marchand par moi seul et presque sans le concours de personne. Il s'appeloit le capitaine *Olivet* de Marseille; j'ai oublié le nom du vaisseau. Son équipage avoit pris querelle avec des Esclavons au service de la république : il y avoit eu des voies de fait, et le vaisseau avoit été mis aux arrêts avec une telle sévérité, que personne, excepté le capitaine, n'y pouvoit aborder ni en sortir sans permission. Il eut recours à l'ambassadeur, qui l'envoya promener; il fut au consul, qui lui dit que ce n'étoit pas une affaire de commerce et qu'il ne pouvoit s'en

mêler : ne sachant plus que faire, il revint à moi. Je représentai à M. de *M*....... qu'il devoit me permettre de donner sur cette affaire un mémoire au sénat. Je ne me rappelle pas s'il y consentit et si je présentai le mémoire ; mais je me rappelle bien que mes démarches n'aboutissant à rien et l'embargo durant toujours, je pris un parti qui me réussit. J'insérai la relation de cette affaire dans une dépêche à M. de *Maurepas*, et j'eus même assez de peine à faire consentir M. de *M*....... à passer cet article. Je savois que nos dépêches, sans valoir trop la peine d'être ouvertes, l'étoient à Venise. J'en avois la preuve dans les articles que j'en trouvois mot pour mot dans la gazette : infidélité dont j'avois inutilement voulu porter l'ambassadeur à se plaindre. Mon objet, en parlant de cette vexation dans la dépêche, étoit de tirer parti de leur curiosité pour leur faire peur et les engager à délivrer le vaisseau; car, s'il eût fallu attendre pour cela la réponse de la cour, le capitaine étoit ruiné avant qu'elle fût venue. Je fis plus, je me rendis au vais-

seau pour interroger l'équipage. Je pris avec moi l'abbé *Patizel*, chancelier du consulat, qui ne vint qu'à contre-cœur ; tant tous ces pauvres gens craignoient de déplaire au sénat. Ne pouvant monter à bord à cause de la défense, je restai dans ma gondole, et j'y dressai mon verbal, interrogeant à haute voix et successivement tous les gens de l'équipage, et dirigeant mes questions de maniere à tirer des réponses qui leur fussent avantageuses. Je voulus engager *Patizel* à faire les interrogations et le verbal lui-même, ce qui en effet étoit plus de son métier que du mien. Il n'y voulut jamais consentir, ne dit pas un seul mot, et voulut à peine signer le verbal après moi. Cette démarche un peu hardie eut cependant un heureux succès, et le vaisseau fut délivré longtemps avant la réponse du ministre. Le capitaine voulut me faire un présent. Sans me fâcher je lui dis, en lui frappant sur l'épaule : Capitaine *Olivet*, crois-tu que celui qui ne reçoit pas des François un droit de passe-port qu'il trouve établi soit homme à leur vendre la protection du roi ?

roi ? Il voulut au moins me donner sur son bord un dîner, que j'acceptai, et où je menai le secrétaire d'ambassade d'Espagne, nommé *Carrio*, homme d'esprit et très aimable, qu'on a vu depuis secrétaire d'ambassade à Paris et chargé des affaires, avec lequel je m'étois intimement lié, à l'exemple de nos ambassadeurs.

Heureux si, lorsque je faisois avec le plus parfait désintéressement tout le bien que je pouvois faire, j'avois su mettre assez d'ordre et d'attention dans tous ces menus détails pour n'en pas être la dupe et servir les autres à mes dépens ! Mais dans des places comme celle que j'occupois, où les moindres fautes ne sont point sans conséquence, j'épuisois toute mon attention pour n'en point faire contre mon service. Je fus jusqu'à la fin du plus grand ordre et de la plus grande exactitude en tout ce qui regardoit mon devoir essentiel. Hors quelques erreurs qu'une précipitation forcée me fit faire en chiffrant, et dont les commis de M. *Amelot* se plaignirent une fois, ni l'ambassadeur ni personne n'eut jamais à me re-

procher une seule négligence dans aucune de mes fonctions; ce qui est à noter pour un homme aussi négligent et aussi étourdi que moi : mais je manquois parfois de mémoire et de soin dans les affaires particulieres dont je me chargeois; et l'amour de la justice m'en a toujours fait supporter le préjudice de mon propre mouvement avant que personne songeât à se plaindre. Je n'en citerai qu'un seul trait, qui se rapporte à mon départ de Venise, et dont j'ai senti le contre-coup dans la suite à Paris.

Notre cuisinier, appelé *Rousselot*, avoit apporté de France un ancien billet de deux cents francs, qu'un perruquier de ses amis avoit d'un noble vénitien appelé *Z..... oN..i* pour fournitures de perruques. *Rousselot* m'apporta ce billet en me priant de tâcher d'en tirer quelque chose par accommodement. Je savois, il savoit aussi que l'usage constant des nobles vénitiens est de ne jamais payer, de retour dans leur patrie, les dettes qu'ils ont contractées en pays étranger : quand on les y veut contraindre, ils consument en tant de longueurs et de frais

le malheureux créancier, qu'il se rebute, et finit par tout abandonner, ou s'accommoder presque pour rien. Je priai M. *le Blond* de parler à *Z..... o.* Celui-ci convint du billet, non du paiement. A force de batailler il promit enfin trois sequins. Quand *le Blond* lui porta le billet, les trois sequins ne se trouverent pas prêts; il fallut attendre. Durant cette attente survint ma querelle avec l'ambassadeur et ma sortie de chez lui. Je laissai les papiers de l'ambassade dans le plus grand ordre, mais le billet de *Rousselot* ne se trouva point. M. *le Blond* m'assura me l'avoir rendu. Je le connoissois trop honnête homme pour en douter, mais il me fut impossible de me rappeler ce qu'étoit devenu ce billet. Comme *Z.....o* avoit avoué la dette, je priai M. *le Blond* de tâcher de tirer les trois sequins sur un reçu, ou de l'engager à renouveler le billet par duplicata. *Z.....o*, sachant le billet perdu, ne voulut faire ni l'un ni l'autre. J'offris à *Rousselot* les trois sequins de ma bourse pour l'acquit du billet. Il les refusa, et me dit que je m'accommoderois à Paris avec le créancier dont il me donna l'adresse. Le

perruquier, sachant ce qui s'étoit passé, voulut son billet ou son argent en entier. Que n'aurois-je point donné dans mon indignation pour retrouver ce maudit billet! Je payai les deux cents francs, et cela dans ma plus grande détresse. Voilà comment la perte du billet valut au créancier le paiement de la somme entiere, tandis que si, malheureusement pour lui, ce billet se fût retrouvé, il en auroit difficilement tiré les dix écus promis par son excellence *Z.....o N..i.*

Le talent que je me crus sentir pour mon emploi me le fit remplir avec goût; et hors la société de mon ami *Carrio*, celle du vertueux *Altiina*, dont j'aurai bientôt à parler, hors les récréations bien innocentes de la place S.-Marc, du spectacle, et de quelques visites que nous faisions presque toujours ensemble, je fis mes seuls plaisirs de mes devoirs. Quoique mon travail ne fût pas fort pénible, sur-tout avec l'aide de l'abbé de *B....s*, comme la correspondance étoit très étendue et qu'on étoit en temps de guerre, je ne laissois pas d'être occupé raisonnablement. Je travaillois tous

les jours une bonne partie de la matinée, et les jours de courier quelquefois jusqu'à minuit. Je consacrois le reste du temps à l'étude du métier que je commençois, et dans lequel je comptois bien, par le succès de mon début, être employé plus avantageusement dans la suite. En effet il n'y avoit qu'une voix sur mon compte, à commencer par celle de l'ambassadeur, qui se louoit hautement de mon service, qui ne s'en est jamais plaint, et dont toute la fureur ne vint dans la suite que de ce que, m'étant plaint inutilement moi-même, je voulus enfin avoir mon congé. Les ambassadeurs et ministres du roi avec qui nous étions en correspondance lui faisoient sur le mérite de son secrétaire des complimens qui devoient le flatter, et qui dans sa mauvaise tête produisoient un effet tout contraire. Il en reçut un sur-tout dans une circonstance essentielle qu'il ne m'a jamais pardonné. Ceci vaut la peine d'être expliqué.

Il pouvoit si peu se gêner, que le same di même, jour de presque tous les couriers, il ne pouvoit attendre pour sortir que le

travail fût achevé; et me talonnant sans cesse pour expédier les dépêches du roi et des ministres, il les signoit en hâte, et puis couroit je ne sais où, laissant la plupart des autres lettres sans signature : ce qui me forçoit, quand ce n'étoient que des nouvelles, de les tourner en bulletin; mais lorsqu'il s'agissoit d'affaires qui regardoient le service du roi, il falloit bien que quelqu'un signât, et je signois. J'en usai ainsi pour un avis important que nous venions de recevoir de M. *Vincent*, chargé des affaires du roi à Vienne. C'étoit dans le temps que le prince de *Lobkowitz* marchoit à Naples, et que le comte de *Gages* fit cette mémorable retraite, la plus belle manœuvre de guerre de tout le siecle, et dont l'Europe a trop peu parlé. L'avis portoit qu'un homme dont M. *Vincent* nous envoyoit le signalement partoit de Vienne et devoit passer à Venise, allant furtivement dans l'Abruzze, chargé d'y faire soulever le peuple à l'approche des Autrichiens. En l'absence de M. le comte de *M*....... qui ne s'intéressoit à rien, je fis passer à M. le marquis de *l'Hôpital* cet avis si à propos, que

c'est peut-être à ce pauvre *Jean-Jacques* si bafoué que la maison de Bourbon doit la conservation du royaume de Naples.

Le marquis de *l'Hôpital*, en remerciant son collegue comme il étoit juste, lui parla de son secrétaire et du service qu'il venoit de rendre à la cause commune. Le comte de *M.......*, qui avoit à se reprocher sa négligence dans cette affaire, crut entrevoir dans ce compliment un reproche, et m'en parla avec humeur. J'avois été dans le cas d'en user avec le comte de *Castellane*, ambassadeur à Constantinople, comme avec le marquis de *l'Hôpital*, quoiqu'en chose moins importante. Comme il n'y avoit point d'autre poste pour Constantinople que les couriers que le sénat envoyoit de temps en temps à son bayle, on donnoit avis du départ de ces couriers à l'ambassadeur de France pour qu'il pût écrire par cette voie à son collegue s'il le jugeoit à propos. Cet avis venoit d'ordinaire un jour ou deux à l'avance : mais on faisoit si peu de cas de M. de *M.......* qu'on se contentoit d'envoyer chez lui pour la forme une heure ou deux avant le départ du courier ; ce qui me

mit plusieurs fois dans le cas de faire la dépêche en son absence. M. de *Castellane*, en y répondant, faisoit mention de moi en termes honnêtes; autant en faisoit à Gênes M. de *Jonville* : autant de nouveaux griefs.

J'avoue que je ne fuyois pas l'occasion de me faire connoître, mais je ne la cherchois pas non plus hors de propos; et il me paroissoit fort juste, en servant bien, d'aspirer au prix naturel des bons services, qui est l'estime de ceux qui sont en état d'en juger et de les récompenser. Je ne dirai pas si mon exactitude à remplir mes fonctions étoit de la part de l'ambassadeur un légitime sujet de plainte; mais je dirai bien que c'est le seul qu'il ait articulé jusqu'au jour de notre séparation.

Sa maison, qu'il n'avoit jamais mise sur un bon pied, se remplissoit de canaille : les François y étoient mal traités, les Italiens y prenoient l'ascendant; et même parmi eux, les bons serviteurs attachés depuis longtemps à l'ambassade furent tous mal-honnêtement chassés, entre autres son premier gentilhomme, qui l'avoit été du comte de *F....y*, et qu'on appeloit, je crois, le

comte *Peati*, ou d'un nom très approchant. Le second gentilhomme, du choix de M. de *M*......., étoit un bandit de Mantoue, appelé *Dominique Vitali*, à qui l'ambassadeur confia le soin de sa maison, et qui, à force de patelinage et de basse lésine, obtint sa confiance et devint sont favori, au grand préjudice du peu d'honnêtes gens qui y étoient encore, et du secrétaire qui étoit à leur tête. L'œil integre d'un honnête homme est toujours inquiétant pour les frippons. Il n'en auroit pas fallu davantage pour que celui-ci me prît en haine : mais cette haine avoit une autre cause encore qui la rendit bien plus cruelle. Il faut dire cette cause afin qu'on me condamne si j'avois tort.

L'ambassadeur avoit selon l'usage une loge à chacun des cinq spectacles. Tous les jours à dîner il nommoit le théâtre où il vouloit aller ce jour-là; je choisissois après lui, et les gentilshommes disposoient des autres loges. Je prenois en sortant la clef de la loge que j'avois choisie. Un jour, *Vitali* n'étant pas là, je chargeai le valet-de-pied qui me servoit de m'apporter la mienne dans une maison que je lui indi-

quai. *Vitali*, au lieu de m'envoyer ma clef, dit qu'il en avoit disposé. J'étois d'autant plus outré, que le valet-de-pied m'avoit rendu compte de ma commission devant tout le monde. Le soir *Vitali* voulut me dire quelques mots d'excuse que je ne reçus point : Demain, monsieur, lui dis-je, vous viendrez me les faire à telle heure dans la maison où j'ai reçu l'affront et devant les gens qui en ont été les témoins; ou après demain , quoi qu'il arrive, je vous déclare que vous ou moi sortirons d'ici. Ce ton décidé lui en imposa. Il vint au lieu et à l'heure me faire des excuses publiques avec une bassesse digne de lui ; mais il prit à loisir ses mesures, et, tout en me faisant de grandes courbettes, il travailla tellement à l'italienne, que, ne pouvant porter l'ambassadeur à me donner mon congé, il me mit dans la nécessité de le prendre.

Un pareil misérable n'étoit assurément pas fait pour me connoître; mais il connoissoit de moi ce qui servoit à ses vues; il me connoissoit bon et doux à l'excès pour supporter des torts involontaires, fier et peu endurant pour des offenses préméditées,

aimant la décence et la dignité dans les choses convenables, et non moins exigeant pour l'honneur qui m'étoit dû qu'attentif à rendre celui que je devois aux autres. C'est par là qu'il entreprit et vint à bout de me rebuter. Il mit la maison sens-dessus-dessous; il en ôta ce que j'avois tâché d'y maintenir de regle, de subordination, de propreté, d'ordre. Une maison sans femme a besoin d'une discipline un peu sévere pour y faire régner la modestie inséparable de la dignité. Il fit bientôt de la nôtre un lieu de crapule et de licence, un repaire de frippons et de débauchés. Il donna pour second gentilhomme à S. E., à la place de celui qu'il avoit fait chasser, un autre maquereau comme lui qui tenoit bordel public à la croix de Malte; et ces deux coquins bien d'accord étoient d'une indécence égale à leur insolence. Hors la seule chambre de l'ambassadeur, qui même n'étoit pas trop en regle, il n'y avoit pas un seul coin dans la maison souffrable pour un honnête homme.

Comme S.E. ne soupoit pas, nous avions le soir, les gentilshommes et moi, une table particuliere, où mangeoient aussi l'abbé de *B...s*

et les pages. Dans la plus vilaine gargote on est servi plus proprement, plus décemment, en linge moins sale, et l'on a mieux à manger. On nous donnoit une seule petite chandelle bien noire, des assiettes d'étain, des fourchettes de fer. Passe encore pour ce qui se faisoit en secret : mais on m'ôta ma gondole; seul de tous les secrétaires d'ambassadeur j'étois forcé d'en louer une, ou d'aller à pied, et je n'avois plus la livrée de S. E. que quand j'allois au sénat. D'ailleurs rien de ce qui se passoit au dedans n'étoit ignoré dans la ville. Tous les officiers de l'ambassadeur jetoient les hauts cris. *Dominique*, la seule cause de tout, crioit le plus haut, sachant bien que l'indécence avec laquelle nous étions traités m'étoit plus sensible qu'à tous les autres. Seul de la maison je ne disois rien au dehors, mais je me plaignois vivement à l'ambassadeur et du reste et de lui-même, qui, secrètement excité par son ame damnée, me faisoit chaque jour quelque nouvel affront. Forcé de dépenser beaucoup pour me tenir au pair avec mes confreres et convenablement à mon poste, je ne pouvois arracher un

sou de mes appointemens ; et, quand je lui demandois de l'argent, il me parloit de son estime et de sa confiance, comme si elle eût dû remplir ma bourse et pourvoir à tout.

Ces deux bandits finirent par faire tourner tout-à-fait la tête à leur maître, qui ne l'avoit déja pas trop droite, et le ruinoient dans un brocantage continuel par des marchés de dupe, qu'ils lui persuadoient être des marchés d'escroc. Ils lui firent louer sur la Brenta un palazzo le double de sa valeur, dont ils partagerent le surplus avec le propriétaire. Les appartemens en étoient incrustés en mosaïque et garnis de colonnes et de pilastres de très beaux marbres à la mode du pays. M. de *M*....... fit superbement masquer tout cela d'une boiserie de sapin, par l'unique raison qu'à Paris les appartemens sont ainsi boisés. Ce fut par une raison semblable que, seul de tous les ambassadeurs qui étoient à Venise, il ôta l'épée à ses pages et la canne à ses valets-de-pied. Voilà quel étoit l'homme qui, toujours par le même motif peut-être, me prit en grippe, uniquement sur ce que je le servois fidèlement.

J'endurai patiemment ses dédains, sa brutalité, ses mauvais traitemens, tant qu'en y voyant de l'humeur je crus n'y pas voir de la haine; mais dès que je vis le dessein formé de me priver de l'honneur que je méritois par mon bon service, je résolus d'y renoncer. La premiere marque que je reçus de sa mauvaise volonté fut à l'occasion d'un dîner qu'il devoit donner à M. le duc de *Modene* et à sa famille, qui étoient à Venise, et dans lequel il me signifia que je n'aurois pas place à sa table. Je lui répondis, piqué, mais sans me fâcher, qu'ayant l'honneur d'y dîner journellement, si M. le duc de *Modene* exigeoit que je m'en abstinsse quand il y viendroit, il étoit de la dignité de S. E. et de mon devoir de n'y pas consentir. Comment! dit-il avec emportement, mon secrétaire, qui même n'est pas gentilhomme, prétend dîner avec un souverain quand mes gentilshommes n'y dînent pas? Oui, monsieur, lui répliquai-je; le poste dont m'a honoré V. E. m'ennoblit si bien tant que je le remplis, que j'ai même le pas sur vos gentilshommes ou soi-disans tels, et suis admis où ils ne

peuvent l'être. Vous n'ignorez pas que, le jour que vous ferez votre entrée publique, je suis appelé par l'étiquette et par un usage immémorial à vous y suivre en habit de cérémonie et à l'honneur d'y dîner avec vous au palais de S.-Marc; et je ne vois pas pourquoi un homme qui peut et doit manger en public avec le doge et le sénat de Venise, ne pourroit pas manger en particulier avec M. le duc de *Modene*. Quoique l'argument fût sans réplique, l'ambassadeur ne s'y rendit point : mais nous n'eûmes pas occasion de renouveler la dispute, M. le duc de *Modene* n'étant point venu dîner chez lui.

Dès lors il ne cessa de me donner des désagrémens, de me faire des passe-droits, s'efforçant de m'ôter les petites prérogatives attachées à mon poste pour les transmettre à son cher *Vitali;* et je suis sûr que s'il eût osé l'envoyer au sénat à ma place il l'auroit fait. Il employoit ordinairement l'abbé de *B...s* pour écrire dans son cabinet ses lettres particulieres : il se servit de lui pour écrire à M. de *Maurepas* une relation de l'affaire du capitaine *Olivet*, dans

laquelle, loin de lui faire aucune mention de moi qui seul m'en étois mêlé, il m'ôtoit même l'honneur du verbal, dont il lui envoyoit un double, pour l'attribuer à *Patizel* qui n'avoit pas dit un seul mot. Il vouloit me mortifier et complaire à son favori, mais non pas se défaire de moi. Il sentoit qu'il ne lui seroit plus aussi aisé de me trouver un successeur qu'à M. *Follau*, qui l'avoit déja fait connoître. Il lui falloit absolument un secrétaire qui sût l'italien à cause des réponses du sénat, qui fît toutes ses dépêches, toutes ses affaires, sans qu'il se mêlât de rien, qui joignît au mérite de bien servir la bassesse d'être le complaisant de messieurs ses faquins de gentilshommes. Il vouloit donc me garder et me matter en me tenant loin de mon pays et du sien sans argent pour y retourner : et il auroit réussi peut-être s'il s'y fût pris modérément. Mais *Vitali*, qui avoit d'autres vues, et qui vouloit me forcer de prendre mon parti, en vint à bout. Dès que je vis que je perdois toutes mes peines, que l'ambassadeur me faisoit des crimes de mes services au lieu de m'en savoir gré, que je n'avois

n'avois plus à espérer chez lui que désagrémens au dedans, injustice au dehors, et que, dans le décri général où il s'étoit mis, ses mauvais offices pouvoient me nuire sans que les bons pussent me servir, je pris mon parti et lui demandai mon congé, lui laissant le temps de se pourvoir d'un secrétaire. Sans me dire ni oui ni non, il alla toujours son train. Voyant que rien n'alloit mieux et qu'il ne se mettoit en devoir de chercher personne, j'écrivis à son frere, et, lui détaillant mes motifs, je le priai d'obtenir mon congé de S. E., ajoutant que de maniere ou d'autre il m'étoit impossible de rester. J'attendis long-temps et n'eus point de réponse. Je commençois d'être fort embarrassé ; mais l'ambassadeur reçut enfin une lettre de son frere. Il falloit qu'elle fût vive, car, quoiqu'il fût sujet à des emportemens très féroces, je ne lui en vis jamais un pareil. Après des torrens d'injures abominables, ne sachant plus que dire, il m'accusa d'avoir vendu ses chiffres. Je me mis à rire, et lui demandai d'un ton moqueur s'il croyoit qu'il y eût dans tout Venise un homme assez sot pour en donner

un écu. Cette réponse le fit écumer de rage. Il fit mine d'appeler ses gens, pour me faire, dit-il, jeter par la fenêtre. Jusques-là j'avois été fort tranquille, mais à cette menace la colere et l'indignation me transporterent à mon tour. Je m'élançai vers la porte; et après avoir tiré le bouton qui la fermoit en dedans, Non pas, M. le comte, lui dis-je en revenant à lui d'un pas grave; vos gens ne se mêleront pas de cette affaire, trouvez bon qu'elle se passe entre nous. Mon action, mon air le calmerent à l'instant même : la surprise et l'effroi se marquerent dans son maintien. Quand je le vis revenu de sa furie, je lui fis mes adieux en peu de mots; puis, sans attendre sa réponse, j'allai rouvrir la porte, je sortis, et passai posément dans l'anti-chambre au milieu de ses gens, qui se leverent à l'ordinaire, et qui, je crois, m'auroient plutôt prêté main-forte contre lui, qu'à lui contre moi. Sans remonter chez moi je descendis l'escalier tout de suite, et sortis sur-le-champ du palais pour n'y plus rentrer.

J'allai droit chez M. *le Blond* lui conter l'aventure. Il en fut peu surpris; il con-

noissoit l'homme. Il me retint à dîner. Ce dîner, quoiqu'in-promptu, fut brillant; tous les François de considération qui étoient à Venise, s'y trouverent : l'ambassadeur n'eut pas un chat. Le consul conta mon cas à la compagnie. A ce récit, il n'y eut qu'un cri, qui ne fut pas en faveur de S. E. Elle n'avoit point réglé mon compte, ne m'avoit pas donné un sou; et, réduit pour toute ressource à quelques louis que j'avois sur moi, j'étois dans l'embarras pour mon retour. Toutes les bourses me furent ouvertes. Je pris une vingtaine de sequins dans celle de M. *le Blond*, autant dans celle de M. de *S.-Cyr*, avec lequel, après lui, j'avois le plus de liaison. Je remerciai tous les autres; et en attendant mon départ, j'allai loger chez le chancelier du consulat, pour bien prouver au public que la nation n'étoit pas complice des injustices de l'ambassadeur. Celui-ci, furieux de me voir fêté dans mon infortune, et lui délaissé tout ambassadeur qu'il étoit, perdit tout-à-fait la tête et se comporta comme un forcené. Il s'oublia jusqu'à présenter un mémoire au sénat

pour me faire arrêter. Sur l'avis que m'en donna l'abbé de *B . . . s*, je résolus de rester encore quinze jours, au lieu de partir le surlendemain comme j'avois compté. On avoit vu et approuvé ma conduite; j'étois universellement estimé. La seigneurie ne daigna pas même répondre à l'extravagant mémoire de l'ambassadeur, et me fit dire par le consul que je pouvois rester à Venise aussi long-temps qu'il me plairoit sans m'inquiéter des démarches d'un fou. Je continuai de voir mes amis: j'allai prendre congé de M. l'ambassadeur d'Espagne, qui me reçut très bien, et du comte de *Finochietti*, ministre de Naples, que je ne trouvai pas, mais à qui j'écrivis, et qui me répondit la lettre du monde la plus obligeante. Je partis enfin, ne laissant, malgré mes embarras, d'autres dettes que les emprunts dont je viens de parler et une cinquantaine d'écus chez un marchand nommé *Morandi*, que *Carrio* se chargea de payer, et que je ne lui ai jamais rendus, quoique nous nous soyons souvent revus depuis ce temps-là: mais quant aux deux emprunts dont j'ai parlé,

je les remboursai très exactement sitôt que la chose me fut possible.

Ne quittons pas Venise sans dire un mot des célebres amusemens de cette ville, ou du moins de la très petite part que j'y pris durant mon séjour. On a vu dans le cours de ma jeunesse combien peu j'ai couru les plaisirs de cet âge, ou du moins ceux qu'on nomme ainsi. Je ne changeai pas de goût à Venise; mais mes occupations, qui d'ailleurs m'en auroient empêché, rendirent plus piquantes les récréations simples que je me permettois. La premiere et la plus douce étoit la société des gens de mérite, MM. *le Blond*, de *S.-Cyr*, *Carrio*, *Altuna*, et un gentilhomme forlan, dont j'ai grand regret d'avoir oublié le nom, et dont je ne me rappelle point sans émotion l'aimable souvenir: c'étoit, de tous les hommes que j'ai connus dans ma vie, celui dont le cœur ressembloit le plus au mien. Nous étions liés aussi avec deux ou trois Anglois pleins d'esprit et de connoissance, passionnés de la musique ainsi que nous. Tous ces messieurs avoient leurs femmes, ou leurs

amies, ou leurs maîtresses; ces dernieres presque toutes filles à talens, chez lesquelles on faisoit de la musique ou des bals. On y jouoit aussi, mais très peu ; les goûts vifs, les talens, les spectacles nous rendoient cet amusement insipide. Le jeu n'est que la ressource des gens ennuyés. J'avois apporté de Paris le préjugé qu'on a dans ce pays-là contre la musique italienne; mais j'avois aussi reçu de la nature cette sensibilité de tact contre laquelle les préjugés ne tiennent pas. J'eus bientôt pour cette musique la passion qu'elle inspire à ceux qui sont faits pour en juger. En écoutant les barcarolles, je trouvois que je n'avois pas ouï chanter jusqu'alors; et bientôt je m'engouai tellement de l'opéra, qu'ennuyé de babiller, manger et jouer dans les loges, quand je n'aurois voulu qu'écouter, je me dérobois souvent à la compagnie pour aller d'un autre côté. Là, tout seul, enfermé dans ma loge, je me livrois, malgré la longueur du spectacle, au plaisir d'en jouir à mon aise et jusqu'à la fin. Un jour, au théâtre de S.-Chrysostome, je m'endormis, et bien

plus profondément que je n'aurois fait dans mon lit. Les airs bruyans et brillans ne me réveillerent point; mais qui pourroit exprimer la sensation délicieuse que me firent la douce harmonie et les chants angéliques de celui qui me réveilla! Quel réveil, quel ravissement, quelle extase, quand j'ouvris au même instant les oreilles et les yeux! Ma premiere idée fut de me croire en paradis. Ce morceau ravissant, que je me rappelle encore et que je n'oublierai de ma vie, commençoit ainsi:

Conservami la bella
Che si m'accende il cor.

Je voulus avoir ce morceau: je l'eus, et je l'ai gardé long-temps; mais il n'étoit pas sur mon papier comme dans ma mémoire. C'étoit bien la même note, mais ce n'étoit pas la même chose. Jamais cet air divin ne peut être exécuté que dans ma tête, comme il le fut en effet le jour qu'il me réveilla.

Une musique à mon gré bien supérieure à celle des opéra, et qui n'a pas sa semblable en Italie, ni dans le reste du monde,

est celle des *scuole*. Les *scuole* sont des maisons de charité établies pour donner l'éducation à de jeunes filles sans bien, et que la république dote ensuite, soit pour le mariage, soit pour le cloître. Parmi les talens qu'on cultive dans ces jeunes filles, la musique est au premier rang. Tous les dimanches à l'église de chacune de ces quatre *scuole*, on a durant les vêpres des motets à grand chœur et en grand orchestre, composés et dirigés par les plus grands maîtres de l'Italie, exécutés dans des tribunes grillées, uniquement par des filles dont la plus vieille n'a pas vingt ans. Je n'ai l'idée de rien d'aussi voluptueux, d'aussi touchant que cette musique : les richesses de l'art, le goût exquis des chants, la beauté des voix, la justesse de l'exécution, tout dans ces délicieux concerts concourt à produire une impression qui n'est assurément pas du bon costume, mais dont je doute qu'aucun cœur d'homme soit à l'abri. Jamais *Carrio* ni moi ne manquions ces vêpres aux *mendicanti*, et nous n'étions pas les seuls. L'église étoit toujours pleine d'amateurs ; les ac-

teurs même de l'opéra venoient se former au vrai goût du chant sur ces excellens modeles. Ce qui me désoloit étoit ces maudites grilles, qui ne laissoient passer que des sons, et me cachoient les anges de beauté dont ils étoient dignes. Je ne parlois d'autre chose. Un jour que j'en parlois chez M. *le Blond* : Si vous êtes si curieux, me dit-il, de voir ces petites filles, il est aisé de vous contenter. Je suis un des administrateurs de la maison; je veux vous y donner à goûter avec elles. Je ne le laissai pas en repos qu'il ne m'eût tenu parole. En entrant dans le sallon qui renfermoit ces beautés si convoitées, je sentis un frémissement d'amour que je n'avois jamais éprouvé. M. *le Blond* me présenta l'une après l'autre ces chanteuses célebres dont la voix et le nom étoient tout ce qui m'étoit connu. Venez, *Sophie* .... Elle étoit horrible. Venez, *Cattina* ... Elle étoit borgne. Venez, *Bettina*.... La petite vérole l'avoit défigurée. Presque pas une n'étoit sans quelque notable défaut. Le bourreau rioit de ma cruelle surprise. Deux ou trois cependant me parurent passables : elles

ne chantoient que dans les chœurs. J'étois désolé. Durant le goûter on les agaça; elles s'égayerent. La laideur n'exclut pas les graces; je leur en trouvai. Je me disois, On ne chante pas ainsi sans ame; elles en ont. Enfin ma façon de les voir changea si bien, que je sortis presque amoureux de toutes ces laiderons. J'osois à peine retourner à leurs vêpres. J'eus de quoi me rassurer. Je continuai de trouver leurs chants délicieux, et leurs voix fardoient si bien leurs visages, que tant qu'elles chantoient je m'obstinois, en dépit de mes yeux, à les trouver belles.

La musique en Italie coûte si peu de chose, que ce n'est pas la peine de s'en faire faute quand on a du goût pour elle. Je louai un clavecin, et pour un petit écu j'avois chez moi quatre ou cinq symphonistes, avec lesquels je m'exerçois une fois la semaine à exécuter les morceaux qui m'avoient fait le plus de plaisir à l'opéra. J'y fis essayer aussi quelques symphonies de mes *Muses galantes*. Soit qu'elles plussent, ou qu'on me voulût cajoler, le maître des ballets de S.-Jean Chrysostome

m'en fit demander deux, que j'eus le plaisir d'entendre exécuter par cet admirable orchestre, et qui furent dansées par une petite *Bettina*, jolie et sur-tout aimable fille, entretenue par un Espagnol de nos amis appelé *Fagoaga*, et chez laquelle nous allions passer la soirée assez souvent.

Mais, à propos de filles, ce n'est pas dans une ville comme Venise qu'on s'en abstient; n'avez-vous rien, pourroit-on me dire, à confesser sur cet article? Oui, j'ai quelque chose à dire en effet, et je vais procéder à cette confession avec la même naïveté que j'ai mise à toutes les autres.

J'ai toujours eu du dégoût pour les filles publiques, et je n'avois pas à Venise autre chose à ma portée, l'entrée de la plupart des maisons du pays m'étant interdite à cause de ma place. Les filles de M. *le Blond* étoient très aimables, mais d'un difficile abord, et je considérois trop le pere et la mere pour penser même à les convoiter.

J'aurois eu plus de goût pour une jeune personne appelée Mlle de *Catanéo*, fille de

l'agent du roi de Prusse ; mais *Carrio* étoit amoureux d'elle, il a même été question de mariage. Il étoit à son aise, et je n'avois rien ; il avoit cent louis d'appointemens, je n'avois que cent pistoles ; et, outre que je ne voulois pas aller sur les brisées d'un ami, je savois que par-tout, et sur-tout à Venise, avec une bourse aussi mal garnie on ne doit pas se mêler de faire le galant. Je n'avois pas perdu la funeste habitude de donner le change à mes besoins ; et, trop occupé pour sentir vivement ceux que le climat donne, je vécus près d'un an dans cette ville aussi sage que j'avois fait à Paris, et j'en suis reparti au bout de dix-huit mois sans avoir approché du sexe que deux seules fois par les singulieres occasions que je vais dire.

La premiere me fut procurée par l'honnête gentilhomme *Vitali*, quelque temps après l'excuse que je l'obligeai de me demander dans toutes les formes. On parloit à table des amusemens de Venise. Ces messieurs me reprochoient mon indifférence pour le plus piquant de tous, van-

tant la gentillesse des courtisannes vénitiennes et disant qu'il n'y en avoit point au monde qui les valussent. *Dominique* dit qu'il falloit que je fisse connoissance avec la plus aimable de toutes; qu'il vouloit m'y mener, et que j'en serois content. Je me mis à rire de cette offre obligeante; et le comte *Peati*, homme déja vieux et vénérable, dit avec plus de franchise que je n'en aurois attendu d'un Italien, qu'il me croyoit trop sage pour me laisser mener chez des filles par mon ennemi. Je n'en avois en effet ni l'intention ni la tentation; et malgré cela, par une de ces inconséquences que j'ai peine à comprendre moi-même, je finis par me laisser entraîner, contre mon goût, mon cœur, ma raison, ma volonté même, uniquement par foiblesse, par honte de marquer de la défiance, et, comme on dit dans ce pays-là, *per non parer troppo coglione.* La padoana chez qui nous allâmes étoit d'une assez jolie figure, belle même, mais non pas d'une beauté qui me plût. *Dominique* me laissa chez elle. Je fis venir des sorbetti, je la fis chanter, et au bout d'une

demi-heure je voulus m'en aller, en laissant sur la table un ducat; mais elle eut le singulier scrupule de n'en vouloir point qu'elle ne l'eût gagné, et moi la singuliere bêtise de lever son scrupule. Je m'en revins au palais, si persuadé que j'étois poivré, que la premiere chose que je fis en arrivant, fut d'envoyer chercher le chirurgien pour lui demander des tisanes. Rien ne peut égaler le mal-aise d'esprit que je souffris durant trois semaines, sans qu'aucune incommodité réelle, aucun signe apparent le justifiât. Je ne pouvois concevoir qu'on pût sortir impunément des bras de la padoana. Le chirurgien lui-même eut toute la peine imaginable à me rassurer. Il n'en put venir à bout qu'en me persuadant que j'étois conformé d'une façon particuliere à ne pouvoir pas aisément être infecté; et, quoique je me sois moins exposé peut-être qu'aucun autre homme à cette expérience, ma santé de ce côté, n'ayant jamais reçu d'atteinte, m'est une preuve que le chirurgien avoit raison. Cette opinion cependant ne m'a jamais rendu téméraire; et, si je tiens en effet cet

avantage de la nature, je puis dire que je n'en ai pas abusé.

Mon autre aventure, quoiqu'avec une fille aussi, fut d'une espece bien différente, et quant à son origine, et quant à ses effets. J'ai dit que le capitaine *Olivet* m'avoit donné à dîner sur son bord, et que j'y avois mené le secrétaire d'Espagne. Je m'attendois au salut du canon. L'équipage nous reçut en haie; mais il n'y eut pas une amorce brûlée; ce qui me mortifia beaucoup, à cause de *Carrio*, que je vis en être un peu piqué; et il étoit vrai que sur les vaisseaux marchands on accordoit le salut du canon à des gens qui ne nous valoient certainement pas : d'ailleurs je croyois avoir mérité quelque distinction du capitaine. Je ne pus me déguiser, parceque cela m'est toujours impossible; et, quoique le dîner fût très bon et qu'*Olivet* en fit très bien les honneurs, je le commençai de mauvaise humeur, mangeant peu, et parlant encore moins.

A la premiere santé, du moins, j'attendois une salve : rien. *Carrio*, qui me lisoit dans l'ame, rioit de me voir grogner

comme un enfant. Au tiers du dîner je vois approcher une gondole. Ma foi, monsieur, me dit le capitaine, prenez garde à vous, voici l'ennemi. Je lui demande ce qu'il veut dire : il répond en plaisantant. La gondole aborde, et j'en vois sortir une jeune personne éblouissante, fort coquettement mise et fort leste, qui dans trois sauts fut dans la chambre; et je la vis établie à côté de moi avant que j'eusse apperçu qu'on y avoit mis un couvert. Elle étoit aussi charmante que vive, une brunette de vingt ans au plus. Elle ne parloit qu'italien; son accent seul eût suffi pour me tourmenter la tête. Tout en mangeant, tout en causant elle me regarde, me fixe un moment, puis s'écriant, Bone Vierge! ah! mon cher *Brémond*, qu'il y a de temps que je ne t'ai vu! se jette entre mes bras, colle sa bouche contre la mienne et me serre à m'étouffer. Ses grands yeux noirs à l'orientale lançoient dans mon cœur des traits de feux; et, quoique la surprise fît d'abord quelque diversion, la volupté me gagna très rapidement, au point que, malgré les spectateurs, il fallut bientôt

que

que cette belle me contînt elle-même; car j'étois ivre ou plutôt furieux. Quand elle me vit au point où elle me vouloit, elle mit plus de modération dans ses caresses, mais non dans sa vivacité; et quand il lui plut de nous expliquer la cause vraie ou fausse de toute cette pétulance, elle nous dit que je ressemblois, à s'y tromper, à M. de *Brémond*, directeur des douanes de Toscane; qu'elle avoit raffolé de ce M. de *Brémond;* qu'elle en raffoloit encore; qu'elle l'avoit quitté parcequ'elle étoit une sotte; qu'elle me prenoit à sa place; qu'elle vouloit m'aimer parceque cela lui convenoit; qu'il falloit, par la même raison, que je l'aimasse tant que cela lui conviendroit; et que, quand elle me planteroit là, je prendrois patience comme avoit fait son cher *Brémond*. Ce qui fut dit fut fait. Elle prit possession de moi comme d'un homme à elle, me donnoit à garder ses gants, son éventail, son *cinda*, sa coëffe; m'ordonnoit d'aller ici ou là, de faire ceci ou cela, et j'obéissois. Elle me dit d'aller renvoyer sa gondole, parcequ'elle vouloit se servir de la mienne, et j'y fus; elle me dit de

m'ôter de ma place, et de prier *Carrio* de s'y mettre, parcequ'elle avoit à lui parler, et je le fis. Ils causerent très longtemps ensemble et tout bas, je les laissai faire. Elle m'appela, je revins. Ecoute, Zanetto, me dit-elle, je ne veux point être aimée à la françoise, et même il n'y feroit pas bon : au premier moment d'ennui, va-t-en. Mais ne reste pas à demi, je t'en avertis. Nous allâmes après le dîner voir la verrerie à Murano. Elle acheta beaucoup de petites breloques, qu'elle nous laissa payer sans façon, mais elle donna par-tout des tringueltes beaucoup plus forts que tout ce que nous avions dépensé. Par l'indifférence avec laquelle elle jetoit son argent et nous laissoit jeter le nôtre on voyoit qu'il n'étoit d'aucun prix pour elle. Quand elle se faisoit payer, je crois que c'étoit par vanité plus que par avarice : elle s'applaudissoit du prix qu'on mettoit à ses faveurs.

Le soir nous la ramenâmes chez elle. Tout en causant je vis deux pistolets sur sa toilette. Ah ! ah ! dis-je en en prenant un, voici une boîte à mouches de nou-

velle fabrique; pourroit-on savoir quel en est l'usage? Je vous connois d'autres armes qui font feu mieux que celle-là. Après quelques plaisanteries sur le même ton elle nous dit avec une naïve fierté qui la rendoit encore plus charmante, Quand j'ai des bontés pour des gens que je n'aime point, je leur fais payer l'ennui qu'ils me donnent; rien n'est plus juste : mais en endurant leurs caresses, je ne veux pas endurer leurs insultes, et je ne manquerai pas le premier qui me manquera.

En la quittant j'avois pris son heure pour le lendemain. Je ne la fis pas attendre. Je la trouvai *in vestito di confidenza*, dans un déshabillé plus que galant, qu'on ne connoît que dans les pays méridionaux, et que je ne m'amuserai pas à décrire, quoique je me le rappelle trop bien. Je dirai seulement que ses manchettes et son tour de gorge étoient bordés d'un fil de soie garni de pompons couleur de rose. Cela me parut animer une fort belle peau. Je vis ensuite que c'étoit la mode à Venise; et l'effet en est si charmant que je suis surpris que cette mode n'ait jamais passé

en France. Je n'avois point d'idée des voluptés qui m'attendoient. J'ai parlé de madame de *L . . . c*, dans les transports que son souvenir me rend quelquefois encore; mais qu'elle étoit vieille, et laide, et froide auprès de ma Zulietta ! Ne tâchez pas d'imaginer les charmes et les graces de cette fille enchanteresse, vous resteriez trop loin de la vérité; les jeunes vierges des cloîtres sont moins fraîches, les beautés du serrail sont moins vives, les houris du paradis sont moins piquantes. Jamais si douce jouissance ne s'offrit au cœur et aux sens d'un mortel. Ah ! du moins, si je l'avois su goûter pleine et entiere un seul moment!... Je la goûtai, mais sans charme; j'en émoussai toutes les délices; je les tuai comme à plaisir. Non, la nature ne m'a point fait pour jouir. Elle a mis dans ma mauvaise tête le poison de ce bonheur ineffable, dont elle a mis l'appétit dans mon cœur.

S'il est une circonstance de ma vie qui peigne bien mon naturel, c'est celle que je vais raconter. La force avec laquelle je me rappelle en ce moment l'objet de mon

livre me fera mépriser ici la fausse bienséance qui m'empêcheroit de le remplir. Qui que vous soyez, qui voulez connoître un homme, osez lire les deux ou trois pages qui suivent : vous allez connoître à plein *Jean-Jacques Rousseau.*

J'entrai dans la chambre d'une courtisanne comme dans le sanctuaire de l'amour et de la beauté; j'en crus voir la divinité dans sa personne. Je n'aurois jamais cru que, sans respect et sans estime, on pût rien sentir de pareil à ce qu'elle me fit éprouver. A peine eus-je connu, dans les premieres familiarités, le prix de ses charmes et de ses caresses, que de peur d'en perdre le fruit d'avance, je voulus me hâter de le cueillir. Tout-à-coup, au lieu des flammes qui me dévoroient, je sens un froid mortel courir dans mes veines; les jambes me flageolent, et prêt à me trouver mal, je m'assieds, et je pleure comme un enfant.

Qui pourroit deviner la cause de mes larmes et ce qui me passoit par la tête en ce moment? Je me disois; Cet objet dont je dispose est le chef-d'œuvre de la nature et

de l'amour; l'esprit, le corps, tout en est parfait; elle est aussi bonne et généreuse qu'elle est aimable et belle; les grands, les princes devroient être ses esclaves; les sceptres devroient être à ses pieds. Cependant la voilà, misérable coureuse, livrée au public; un capitaine de vaisseau marchand dispose d'elle; elle vient se jeter à ma tête, à moi qu'elle sait qui n'ai rien, à moi dont le mérite, qu'elle ne peut connoître, est nul à ses yeux. Il y a là quelque chose d'inconcevable. Ou mon cœur me trompe, fascine mes sens et me rend la dupe d'une indigne salope, ou il faut que quelque défaut secret que j'ignore détruise l'effet de ses charmes, et la rende odieuse à ceux qui devroient se la disputer. Je me mis à chercher ce défaut avec une contention d'esprit singuliere, et il ne me vint pas même à l'esprit que la v.... pût y avoir part. La fraîcheur de ses chairs, l'éclat de son coloris, la blancheur de ses dents, la douceur de son haleine, l'air de propreté répandu sur toute sa personne, éloignoient de moi si parfaitement cette idée, qu'en doute encore sur mon

état depuis la padoana, je me faisois plutôt un scrupule de n'être pas assez sain pour elle; et je suis très persuadé qu'en cela ma confiance ne me trompoit pas.

Ces réflexions si bien placées m'agiterent au point d'en pleurer. *Zulietta*, pour qui cela faisoit surement un spectacle tout nouveau dans la circonstance, fut un moment interdite; mais ayant fait un tour de chambre et passé devant son miroir, elle comprit et mes yeux lui confirmerent que le dégoût n'avoit point de part à ce rat. Il ne lui fut pas difficile de m'en guérir et d'effacer cette petite honte : mais, au moment que j'étois prêt à me pâmer sur cette gorge qui sembloit pour la premiere fois souffrir la bouche et la main d'un homme, je m'apperçus qu'elle avoit un tetton borgne. Je me frappe, j'examine, je crois voir que ce tetton n'est pas conformé comme l'autre. Me voilà cherchant dans ma tête comment on peut avoir un tetton borgne; et, persuadé que cela tenoit à quelque notable vice naturel, à force de tourner et retourner cette idée, je vis clair comme le jour que dans la plus charmante

personne dont je pusse me former l'image je ne tenois dans mes bras qu'une espece de monstre, le rebut de la nature, des hommes, et de l'amour. Je poussai la stupidité jusqu'à lui parler de ce tetton borgne. Elle prit d'abord la chose en plaisantant, et, dans son humeur folâtre, dit et fit des choses à me faire mourir d'amour : mais gardant un fonds d'inquiétude que je ne pus lui cacher, je la vis enfin rougir, se rajuster, se redresser, et, sans dire un seul mot, s'aller mettre à sa fenêtre. Je voulus m'y mettre à côté d'elle; elle s'en ôta, fut s'asseoir sur un lit de repos, se leva le moment d'après; et, se promenant par la chambre en s'éventant, me dit d'un ton froid et dédaigneux, *Zanetto, lascia le donne, e studia la matamatica.*

Avant de la quitter, je lui demandai pour le lendemain un autre rendez-vous, qu'elle remit au troisieme jour, en ajoutant avec un sourire ironique, que je devois avoir besoin de repos. Je passai ce temps mal à mon aise, le cœur plein de ses charmes et de ses graces, sentant mon extravagance, me la reprochant, regret-

tant les momens si mal employés, qu'il n'avoit tenu qu'à moi de rendre les plus doux de ma vie, attendant avec la plus vive impatience celui d'en réparer la perte, et néanmoins inquiet encore, malgré que j'en eusse, de concilier les perfections de cette adorable fille avec l'indignité de son état. Je courus, je volai chez elle à l'heure dite. Je ne sais si son tempérament ardent eût été plus content de cette visite. Son orgueil l'eût été du moins, et je me faisois d'avance une jouissance délicieuse de lui montrer de toutes manieres comment je savois réparer mes torts. Elle m'épargna cette épreuve. Le gondolier, qu'en abordant j'envoyai chez elle, me rapporta qu'elle étoit partie la veille pour Florence. Si je n'avois pas senti tout mon amour en la possédant, je le sentis bien cruellement en la perdant. Mon regret insensé ne m'a point quitté. Tout aimable, toute charmante qu'elle étoit à mes yeux, je pouvois me consoler de la perdre; mais de quoi je n'ai pu me consoler, je l'avoue, c'est qu'elle n'ait emporté de moi qu'un souvenir méprisant.

Voilà mes deux histoires. Les dix-huit mois que j'ai passés à Venise ne m'ont fourni de plus à dire qu'un simple projet tout au plus. *Carrio* étoit galant : ennuyé de n'aller toujours que chez des filles engagées à d'autres, il eut la fantaisie d'en avoir une à son tour; et, comme nous étions inséparables, il me proposa l'arrangement, peu rare à Venise, d'en avoir une à nous deux. J'y consentis. Il s'agissoit de la trouver sure. Il chercha tant qu'il déterra une petite fille de onze à douze ans, que son indigne mere cherchoit à vendre. Nous fûmes la voir ensemble. Mes entrailles s'émurent en voyant cette enfant : elle étoit blonde et douce comme un agneau; on ne l'auroit jamais crue italienne. On vit pour très peu de chose à Venise : nous donnâmes quelque argent à la mere, et pourvûmes à l'entretien de la fille. Elle avoit de la voix : pour lui procurer un talent de ressource, nous lui donnâmes une épinette et un maître à chanter. Tout cela nous coûtoit à peine à chacun deux sequins par mois, et nous en épargnoit davantage en autres dépenses : mais comme

il falloit attendre qu'elle fût mûre, c'étoit semer beaucoup avant que de recueillir. Cependant, contens d'aller là passer les soirées, causer et jouer très innocemment avec cette enfant, nous nous amusions plus agréablement peut-être que si nous l'avions possédée : tant il est vrai que ce qui nous attache le plus aux femmes est moins la débauche qu'un certain agrément de vivre auprès d'elles! Insensiblement mon cœur s'attachoit à la petite *Anzoletta*, mais d'un attachement paternel, auquel les sens avoient si peu de part, qu'à mesure qu'il augmentoit il m'auroit été moins possible de les y faire entrer ; et je sentois que j'aurois eu horreur d'approcher de cette fille devenue nubile comme d'un inceste abominable. Je voyois les sentimens du bon *Carrio* prendre, à son insu, le même tour. Nous nous ménagions, sans y penser, des plaisirs non moins doux, mais bien différens de ceux dont nous avions d'abord eu l'idée ; et je suis certain que, quelque belle qu'eût pu devenir cette pauvre enfant, loin d'être jamais les corrupteurs de son innocence, nous en aurions été les

protecteurs. Ma catastrophe, arrivée peu de temps après, ne me laissa pas celui d'avoir part à cette bonne œuvre ; et je n'ai à me louer dans cette affaire que du penchant de mon cœur. Revenons à mon voyage.

Mon premier projet en sortant de chez M. de *M.* . . . . . . étoit de me retirer à Geneve, en attendant qu'un meilleur sort écartant les obstacles pût me réunir à ma pauvre maman. Mais l'éclat qu'avoit fait notre querelle, et la sottise qu'il fit d'en écrire à la cour, me fit prendre le parti d'aller moi-même y rendre compte de ma conduite, et me plaindre de celle d'un forcené. Je marquai de Venise ma résolution à M. du *Theil*, chargé par intérim des affaires étrangeres après la mort de M. *Amelot.* Je partis aussitôt que ma lettre : je pris ma route par Bergame, Côme et Domo d'Ossola; je traversai le S.-Plomb. A Sion, M. de *Chaignon*, chargé des affaires de France, me fit mille amitiés : à Geneve, M. de *la Closure* m'en fit autant. J'y renouvelai connoissance avec M. de *Gauffecourt*, dont j'avois quelque argent à rece-

voir. J'avois traversé Nyon sans voir mon pere : non qu'il ne m'en coûtât extrêmement, mais je n'avois pu me résoudre à me montrer à ma belle-mere après mon désastre, certain qu'elle me jugeroit sans vouloir m'écouter. Le libraire *Duvillard*, ancien ami de mon pere, me reprocha vivement ce tort. Je lui en dis la cause; et, pour le réparer sans m'exposer à voir ma belle-mere, je pris une chaise, et nous fûmes ensemble à Nyon descendre au cabaret. *Duvillard* s'en fut chercher mon pauvre pere, qui vint tout courant m'embrasser. Nous soupâmes ensemble, et, après avoir passé une soirée bien douce à mon cœur, je retournai le lendemain matin à Geneve avec *Duvillard*, pour qui j'ai toujours conservé de la reconnoissance du bien qu'il me fit en cette occasion.

Mon plus court chemin n'étoit pas par Lyon; mais j'y voulus passer pour vérifier une fripponnerie bien basse de M. de *M*.... J'avois fait venir de Paris une petite caisse contenant une veste brodée en or, quelques paires de manchettes et six paires de bas de soie blancs; rien de plus. Sur la

proposition qu'il m'en fit lui-même, je fis ajouter cette caisse, ou plutôt cette boîte, à son bagage. Dans le mémoire d'apothicaire qu'il voulut me donner en paiement de mes appointemens, et qu'il avoit écrit de sa main, il avoit mis que cette boîte, qu'il appeloit ballot, pesoit onze quintaux, et il m'en avoit passé le port à un prix énorme. Par les soins de M. *Boy-de-la-Tour*, auquel j'étois recommandé par M. *Roguin* son oncle, il fut vérifié sur les registres des douanes de Lyon et de Marseille que ledit ballot ne pesoit que quarante-cinq livres, et n'avoit payé le port qu'à raison de ce poids. Je joignis cet extrait authentique au mémoire de M. de *M.* ......; et, muni de ces pieces et de plusieurs autres de la même force, je me rendis à Paris, très impatient d'en faire usage. J'eus, durant toute cette longue route, de petites aventures à Côme en Valais et ailleurs. Je vis plusieurs choses, entre autres les isles Borromées, qui mériteroient d'être décrites. Mais le temps me gagne, les espions m'obsedent; je suis forcé de faire à la hâte et mal un travail qui deman-

deroit le loisir et la tranquillité qui me manquent. Si jamais la providence, jetant les yeux sur moi, me procure enfin des jours plus calmes, je les destine à refondre, si je puis, cet ouvrage, ou à y faire du moins un supplément dont je sens qu'il a grand besoin. (1)

Le bruit de mon histoire m'avoit devancé, et en arrivant je trouvai que dans les bureaux et dans le public tout le monde étoit scandalisé des folies de l'ambassadeur. Malgré cela, malgré le cri public dans Venise, malgré les preuves sans réplique que j'exhibois, je ne pus obtenir aucune justice. Loin d'avoir ni satisfaction ni réparation, je fus même laissé à la discrétion de l'ambassadeur pour mes appointemens, et cela par l'unique raison que, n'étant pas François, je n'avois pas droit à la protection nationale, et que c'étoit une affaire particuliere entre lui et moi. Tout le monde convint avec moi que j'étois offensé, lésé, malheureux; que l'ambassadeur étoit un extravagant cruel; ini-

---

(1) J'ai renoncé à ce projet.

que, et que toute cette affaire le déshonoroit à jamais. Mais quoi! il étoit l'ambassadeur; je n'étois, moi, que le secrétaire. Le bon ordre, ou ce qu'on appelle ainsi, vouloit que je n'obtinsse aucune justice, et je n'en obtins aucune. Je m'imaginai qu'à force de crier et de traiter publiquement ce fou comme il le méritoit, on me diroit à la fin de me taire; et c'étoit ce que j'attendois, bien résolu de n'obéir qu'après qu'on auroit prononcé. Mais il n'y avoit point alors de ministre des affaires étrangeres. On me laissa clabauder, on m'encouragea même, on faisoit chorus; mais l'affaire en resta toujours là, jusqu'à ce que, las d'avoir toujours raison et jamais justice, je perdis enfin courage, et plantai là tout.

La seule personne qui me reçut mal, et dont j'aurois le moins attendu cette injustice, fut madame de *B.......l.* Toute pleine des prérogatives du rang et de la noblesse, elle ne put jamais se mettre dans la tête qu'un ambassadeur pût avoir tort avec son secrétaire. L'accueil qu'elle me fit fut conforme à ce préjugé. J'en fus

si

si piqué, qu'en sortant de chez elle je lui écrivis une des fortes et vives lettres que j'aie peut-être écrites, et n'y suis jamais retourné. Le P. *Castel* me reçut mieux; mais, à travers le patelinage jésuitique, je le vis suivre assez fidèlement une des grandes maximes de la société qui est d'immoler toujours le plus foible au plus puissant. Le vif sentiment de la justice de ma cause et ma fierté naturelle ne me laisserent pas endurer patiemment cette partialité. Je cessai de voir le P. *Castel*; et par-là d'aller aux jésuites où je ne connoissois que lui seul. D'ailleurs l'esprit tyrannique et intrigant de ses confreres, si différent de la bonhommie du bon P. *Hemet*, me donnoit tant d'éloignement pour leur commerce, que je n'en ai vu aucun depuis ce temps-là, si ce n'est le P. *Berthier*, que je vis deux ou trois fois chez M. *D...n*, avec lequel il travailloit de toute sa force à la réfutation de Montesquieu.

Achevons pour n'y plus revenir ce qui me reste à dire de M. de *M*...... Je lui avois dit dans nos démêlés qu'il ne

lui falloit pas un secrétaire mais un clerc de procureur. Il suivit cet avis, et me donna réellement pour successeur un vrai procureur, qui dans moins d'un an lui vola vingt ou trente mille livres. Il le chassa, le fit mettre en prison, chassa ses gentilshommes avec esclandre et scandale, se fit par-tout des querelles, reçut des affronts qu'un valet n'endureroit pas, et finit, à force de folies, par se faire rappeler et renvoyer planter ses choux. Apparemment que, parmi les réprimandes qu'il reçut à la cour, son affaire avec moi ne fut pas oubliée : du moins, peu de temps après son retour, il m'envoya son maître-d'hôtel pour solder mon compte et me donner de l'argent. J'en manquois dans ce moment-là; mes dettes de Venise, dettes d'honneur si jamais il en fut, me pesoient sur le cœur. Je saisis le moyen qui se présentoit de les acquitter de même que le billet de *Z.....ó N..i* Je reçus ce qu'on voulut me donner; je payai toutes mes dettes, et je restai sans un sou, comme auparavant, mais soulagé d'un poids qui m'étoit insupportable. Depuis lors je n'ai

plus entendu parler de M. de *M......* qu'à sa mort, que j'appris par la voix publique. Que Dieu fasse paix à ce pauvre homme! Il étoit aussi propre au métier d'ambassadeur que je l'avois été dans mon enfance à celui de grapignan. Cependant il n'avoit tenu qu'à lui de se soutenir honorablement par mes services, et de me faire avancer rapidement dans l'état auquel le comte de *Gouvon* m'avoit destiné dans ma jeunesse, et dont par moi seul je m'étois rendu capable dans un âge plus avancé.

La justice et l'inutilité de mes plaintes me laisserent dans l'ame un germe d'indignation contre nos sottes institutions civiles, où le vrai bien public et la véritable justice sont toujours sacrifiés à je ne sais quel ordre apparent, destructif en effet de tout ordre, et qui ne fait qu'ajouter la sanction de l'autorité publique à l'oppression du foible et à l'iniquité du fort. Deux choses empêcherent ce germe de se développer pour lors comme il a fait dans la suite : l'une, qu'il s'agissoit de moi dans cette affaire, et que l'intérêt privé, qui n'a

jamais rien produit de grand et de noble, ne sauroit tirer de mon cœur les divins élans qu'il n'appartient qu'au plus pur amour du juste et du beau d'y produire; l'autre fut le charme de l'amitié, qui tempéroit et calmoit ma colere par l'ascendant d'un sentiment plus doux. J'avois fait connoissance à Venise avec un Biscayen, ami de mon ami *de Carrio* et digne de l'être de tout homme de bien. Cet aimable jeune homme, né pour tous les talens et pour toutes les vertus, venoit de faire le tour de l'Italie pour prendre le goût des beaux arts; et, n'imaginant rien de plus à acquérir, il vouloit s'en retourner en droiture dans sa patrie. Je lui dis que les arts n'étoient que le délassement d'un génie comme le sien, fait pour cultiver les sciences; et je lui conseillai, pour en prendre le goût, un voyage et six mois de séjour à Paris. Il me crut et fut à Paris. Il y étoit et m'attendoit quand j'y arrivai. Son logement étoit trop grand pour lui; il m'en offrit la moitié; je l'acceptai. Je le trouvai dans la ferveur des hautes connoissances. Rien n'étoit au-dessus de sa portée; il dévoroit

et digéroit tout avec une prodigieuse rapidité. Comme il me remercia d'avoir procuré cet aliment à son esprit, que le besoin de savoir tourmentoit sans qu'il s'en doutât lui-même ! Quels trésors de lumieres et de vertus je trouvai dans cette ame forte ! Je sentis que c'étoit l'ami qu'il me falloit : nous devînmes intimes. Nos goûts n'étoient pas les mêmes ; nous disputions toujours. Tous deux opiniâtres, nous n'étions jamais d'accord sur rien. Avec cela nous ne pouvions nous quitter ; et, tout en nous contrariant sans cesse, aucun des deux n'eût voulu que l'autre fût autrement.

Ignacio Emanuel de Altuna étoit un de ces hommes rares que l'Espagne seule produit et dont elle produit trop peu pour sa gloire. Il n'avoit pas ces violentes passions nationales communes dans son pays ; l'idée de la vengeance ne pouvoit pas plus entrer dans son esprit que le desir dans son cœur. Il étoit trop fier pour être vindicatif, et je lui ai souvent ouï dire avec beaucoup de sang froid qu'un mortel ne pouvoit pas offenser son ame. Il étoit galant sans être tendre. Il jouoit avec

les femmes comme avec de jolis enfans. Il se plaisoit avec les maîtresses de ses amis; mais je ne lui en ai jamais vu aucune ni aucun desir d'en avoir. Les flammes de la vertu dont son cœur étoit dévoré ne permirent jamais à celles de ses sens de naître.

Après ses voyages il s'est marié; il est mort jeune : il a laissé des enfans; et je suis persuadé comme de mon existence que sa femme est la premiere et la seule qui lui ait fait connoître les plaisirs de l'amour. A l'extérieur il étoit dévot comme un Espagnol, mais en dedans c'étoit la piété d'un ange. Hors moi je n'ai vu que lui seul de tolérant depuis que j'existe. Il ne s'est jamais informé d'aucun homme comment il pensoit en matiere de religion. Que son ami fût juif, protestant, Turc, bigot, athée, peu lui importoit pourvu qu'il fût honnête homme. Obstiné, têtu pour des opinions indifférentes, dès qu'il s'agissoit de religion, même de morale, il se recueilloit, se taisoit, ou disoit simplement : *Je ne suis chargé que de moi.* Il est incroyable qu'on puisse associer au-

tant d'élévation d'ame avec un esprit de détail porté jusqu'à la minutie. Il partageoit et fixoit d'avance l'emploi de sa journée par heures, quarts-d'heure et minutes, et suivoit cette distribution avec un tel scrupule, que si l'heure eût sonné tandis qu'il lisoit sa phrase, il eût fermé le livre sans achever. De toutes ces mesures de temps ainsi rompues, il y en avoit pour telle étude, il y en avoit pour telle autre; il y en avoit pour la réflexion, pour la conversation, pour l'office, pour Locke, pour le rosaire, pour les visites, pour la musique, pour la peinture; et il n'y avoit ni plaisir, ni tentation, ni complaisance, qui pût intervertir cet ordre; un devoir à remplir seul l'auroit pu. Quand il me faisoit la liste de ses distributions afin que je m'y conformasse, je commençois par rire, et je finissois par pleurer d'admiration. Jamais il ne gênoit personne ni ne supportoit la gêne; il brusquoit les gens qui par politesse vouloient le gêner. Il étoit emporté sans être boudeur. Je l'ai vu souvent en colere, mais je ne l'ai jamais vu fâché. Rien n'é-

toit si gai que son humeur : il entendoit raillerie et il aimoit à railler; il y brilloit même, et il avoit le talent de l'épigramme. Quand on l'animoit il étoit bruyant et tapageur en paroles, sa voix s'entendoit de loin; mais, tandis qu'il crioit, on le voyoit sourire, et, tout à travers ses emportemens, il lui venoit quelque mot plaisant qui faisoit éclater tout le monde. Il n'avoit pas plus le teint espagnol que le phlegme. Il avoit la peau blanche, les joues colorées, les cheveux d'un châtain presque blond. Il étoit grand et bien fait. Son corps fut formé pour loger son ame.

Ce sage de cœur ainsi que de tête se connoissoit en hommes, et fut mon ami. C'est toute ma réponse à quiconque ne l'est pas. Nous nous liâmes si bien que nous fîmes le projet de passer nos jours ensemble. Je devois dans quelques années aller à Ascoytia pour vivre avec lui dans sa terre. Toutes les parties de ce projet furent arrangées entre nous la veille de son départ. Il n'y manqua que ce qui ne dépend pas des hommes dans les projets les mieux concertés. Les évènemens pos-

térieurs, mes désastres, son mariage, sa mort enfin nous ont séparés pour toujours.

On diroit qu'il n'y a que les noirs complots des méchans qui réussissent ; les projets innocens des bons n'ont presque jamais d'accomplissement.

Ayant senti l'inconvénient de la dépendance, je me promis bien de ne m'y plus exposer. Ayant vu renverser dès leur naissance les projets d'ambition que l'occasion m'avoit fait former, rebuté de rentrer dans la carriere que j'avois si bien commencée, et dont néanmoins je venois d'être expulsé, je résolus de ne plus m'attacher à personne, mais de rester dans l'indépendance en tirant parti de mes talens, dont enfin je commençois à sentir la mesure, et dont j'avois trop modestement pensé jusqu'alors. Je repris le travail de mon opéra, que j'avois interrompu pour aller à Venise; et, pour m'y livrer plus traquillement, après le départ d'*Altuna* je retournai loger à mon ancien hôtel S.-Qentin, qui, dans un quartier solitaire et peu loin du Luxembourg, m'étoit plus commode pour travailler à mon

aise que la bruyante rue S.-Honoré. Là m'attendoit la seule consolation réelle que le ciel m'ait fait goûter dans ma misere, et qui seule me la rend supportable. Ceci n'est pas une connoissance passagere; je dois entrer dans quelque détail sur la maniere dont elle se fit.

Nous avions une nouvelle hôtesse qui étoit d'Orléans. Elle prit pour travailler en linge une fille de son pays, d'environ vingt-deux à vingt-trois ans, qui mangeoit avec nous ainsi que l'hôtesse. Cette fille, appelée *Thérese le Vasseur,* étoit de bonne famille; son pere étoit officier de la monnoie d'Orléans, sa mere étoit marchande. Ils avoient beaucoup d'enfans. La monnoie d'Orléans n'allant plus, le pere se trouva sur le pavé; la mere, ayant essuyé des banqueroutes, fit mal ses affaires, quitta le commerce, et vint à Paris avec son mari et sa fille, qui les nourrissoit tous trois de son travail.

La premiere fois que je vis paroître cette fille à table je fus frappé de son regard vif et doux, qui pour moi n'eut jamais son semblable. La table étoit com-

posée, outre M. de *Bonnefond,* de plusieurs abbés irlandois, gascons, et autres gens de pareille étoffe. Notre hôtesse elle-même avoit rôti le balai : il n'y avoit là que moi seul qui parlât et se comportât décemment. On agaça la petite; je pris sa défense. Aussitôt les lardons tomberent sur moi. Quand je n'aurois eu naturellement aucun goût pour cette pauvre fille, la compassion, la contradiction m'en auroient donné. J'ai toujours aimé l'honnêteté dans les manieres et dans les propos, surtout avec le sexe. Je devins hautement son champion. Je la vis sensible à mes soins; et ses regards, animés par la reconnoissance, qu'elle n'osoit exprimer de bouche, n'en devenoient que plus pénétrans.

Elle étoit très timide; je l'étois aussi. La liaison, que cette disposition commune sembloit éloigner, se fit pourtant très rapidement. L'hôtesse, qui s'en apperçut, devint furieuse, et ses brutalités avancerent encore mes affaires auprès de la petite, qui, n'ayant que moi seul d'appui dans la maison, me voyoit sortir avec

peine et soupiroit après le retour de son protecteur. Le rapport de nos cœurs, le concours de nos dispositions eut bientôt son effet ordinaire. Elle crut voir en moi un honnête homme; elle ne se trompa pas. Je crus voir en elle une fille sensible, simple et sans coquetterie; je ne me trompai pas non plus. Je lui déclarai d'avance que je ne l'abandonnerois ni ne l'épouserois jamais. L'amour, l'estime, la sincérité naïve furent les ministres de mon triomphe; et c'étoit parceque son cœur étoit tendre et honnête que je fus heureux sans être entreprenant.

La crainte qu'elle eut que je ne me fâchasse de ne pas trouver en elle ce qu'elle croyoit que j'y cherchois recula mon bonheur plus que toute autre chose. Je la vis, interdite et confuse avant de se rendre, vouloir se faire entendre, et n'oser s'expliquer. Loin d'imaginer la véritable cause de son embarras, j'en imaginai une bien fausse et bien insultante pour ses mœurs; et, croyant qu'elle m'avertissoit que ma santé couroit des risques, je tombai dans des perplexités qui ne me re-

tinrent pas, mais qui durant plusieurs jours empoisonnerent mon bonheur. Comme nous ne nous entendions point l'un l'autre, nos entretiens à ce sujet étoient autant d'énigmes et d'amphigouris plus que risibles. Elle fut prête à me croire absolument fou; je fus prêt à ne savoir plus que penser d'elle. Enfin nous nous expliquâmes : elle me fit en pleurant l'aveu d'une faute unique au sortir de l'enfance, fruit de son ignorance et de l'adresse d'un séducteur. Sitôt que je la compris je fis un cri de joie : Pucelage! m'écriai-je : c'est bien à Paris, c'est bien à vingt ans qu'on en cherche! Ah! ma *Thérese*, je suis trop heureux de te posséder sage et saine, et de ne pas trouver ce que je ne cherchois pas.

Je n'avois cherché d'abord qu'à me donner un amusement. Je vis que j'avois plus fait et que je m'étois donné une compagne. Un peu d'habitude avec cette excellente fille, un peu de réflexion sur ma situation, me firent sentir qu'en ne songeant qu'à mes plaisirs j'avois beaucoup fait pour mon bonheur. Il me fal-

loit, à la place de l'ambition éteinte, un sentiment vif qui remplît mon cœur. Il falloit, pour tout dire, un successeur à maman : puisque je ne devois plus vivre avec elle, il me falloit quelqu'un qui vécût avec son éleve, et en qui je trouvasse la simplicité, la docilité de cœur qu'elle avoit trouvée en moi. Il falloit que la douceur de la vie privée et domestique me dédommageât du sort brillant auquel je renonçois. Quand j'étois absolument seul mon cœur étoit vuide; mais il n'en falloit qu'un pour le remplir. Le sort m'avoit ôté, m'avoit aliéné, du moins en partie, celui pour lequel la nature m'avoit fait. Dès lors j'étois seul; car il n'y eut jamais pour moi d'intermédiaire entre tout et rien. Je trouvois dans *Thérese* le supplément dont j'avois besoin; par elle je vécus heureux autant que je pouvois l'être selon le cours des évènemens.

Je voulus d'abord former son esprit : j'y perdis ma peine. Son esprit est ce que l'a fait la nature; la culture et les soins n'y prennent pas. Je ne rougis point d'avouer qu'elle n'a jamais bien su lire, quoiqu'elle

écrive passablement. Quand j'allai loger dans la rue Neuve des Petits-Champs, j'avois à l'hôtel de Pontchartrain, vis-à-vis mes fenêtres, un cadran sur lequel je m'efforçai durant plus d'un mois à lui faire connoître les heures. A peine les connoît elle encore à présent. Elle n'a jamais pu suivre l'ordre des douze mois de l'année, et ne connoît pas un seul chiffre malgré tous les soins que j'ai pris pour les lui montrer. Elle ne sait ni compter l'argent ni le prix d'aucune chose. Le mot qui lui vient en parlant est souvent l'opposé de celui qu'elle veut dire. Autrefois j'avois fait un dictionnaire de ses phrases pour amuser mad. de Luxembourg, et ses qui-pro-quo sont devenus célebres dans les sociétés où j'ai vécu. Mais cette personne si bornée, et, si l'on veut, si stupide, est d'un conseil excellent dans les occasions difficiles. Souvent, en Suisse, en Angleterre, en France, dans les catastrophes où je me trouvois, elle a vu ce que je ne voyois pas moi-même; elle m'a donné les avis les meilleurs à suivre; elle m'a tiré des dangers où je me précipitois aveuglément; et devant les dames

du plus haut rang, devant les grands et les princes, ses sentimens, son bon sens, ses réponses et sa conduite lui ont attiré l'estime universelle; et à moi, sur son mérite, des complimens dont je sentois la sincérité.

Auprès des personnes qu'on aime le sentiment nourrit l'esprit ainsi que le cœur, et l'on a peu besoin de chercher ailleurs des idées. Je vivois avec ma *Thérese* aussi agréablement qu'avec le plus beau génie de l'univers. Sa mere, fiere d'avoir été jadis élevée auprès de la marquise de *Monpineau*, faisoit le bel-esprit, vouloit diriger le sien, et gâtoit par son astuce la simplicité de notre commerce. L'ennui de cette importunité me fit un peu surmonter la sotte honte de n'oser me montrer avec *Thérese* en public, et nous faisions tête-à-tête de petites promenades champêtres et de petits goûtés qui m'étoient délicieux. Je voyois qu'elle m'aimoit sincèrement, et cela redoubloit ma tendresse. Cette douce intimité me tenoit lieu de tout : l'avenir ne me touchoit plus, ou ne me touchoit que comme le présent prolongé : je ne desirois rien que d'en assurer la durée.

Cet

Cet attachement me rendit toute autre dissipation superflue et insipide. Je ne sortois plus que pour aller chez *Thérese;* sa demeure devint presque la mienne. Cette vie retirée devint si avantageuse à mon travail, qu'en moins de trois mois mon opéra tout entier fut fait, paroles et musique. Il restoit seulement quelques accompagnemens et remplissages à faire. Ce travail de manœuvre m'ennuyoit fort. Je proposai à Philidor de s'en charger en lui donnant part au bénéfice. Il vint deux fois, et fit quelques remplissages dans l'acte d'Ovide; mais il ne put se captiver à ce travail assidu pour un profit éloigné et même incertain. Il ne revint plus, et j'achevai ma besogne moi-même.

Mon opéra fait, il s'agit d'en tirer parti: c'étoit un autre opéra bien plus difficile. On ne vient à bout de rien à Paris quand on y vit isolé. Je pensai à me faire jour par M. de *la Popliniere*, chez qui *Gauffecourt*, de retour de Geneve, m'avoit introduit. M. de *la Popliniere* étoit le Mécene de *Rameau* : Mme de *la Popliniere* étoit sa très humble écoliere. *Rameau* faisoit,

comme on dit, la pluie et le beau temps dans cette maison. Jugeant qu'il protégeroit avec plaisir l'ouvrage d'un de ses disciples, je voulus lui montrer le mien. Il refusa de le voir, disant qu'il ne pouvoit lire des partitions et que cela le fatiguoit trop. *La Popliniere* dit là-dessus qu'on pouvoit le lui faire entendre, et m'offrit de rassembler des musiciens pour en exécuter des morceaux. Je ne demandois pas mieux. *Rameau* consentit en grommelant, et répétant sans cesse que ce devoit être une belle chose que de la composition d'un homme qui n'étoit pas enfant de la balle et qui avoit appris la musique tout seul. Je me hâtai de tirer en parties cinq ou six morceaux choisis. On me donna une dixaine de symphonistes, et pour chanteurs *Albert*, *Bérard* et Mlle *Bourbonnois*. *Rameau* commença, dès l'ouverture, à faire entendre par ses éloges outrés qu'elle ne pouvoit être de moi. Il ne laissa passer aucun morceau sans donner des signes d'impatience; mais à un air de haute-contre, dont le chant étoit mâle et sonore et l'accompagnement très brillant, il ne put plus se contenir; il

m'apostropha avec une brutalité qui scandalisa tout le monde, soutenant qu'une partie de ce qu'il venoit d'entendre étoit d'un homme consommé dans l'art, et le reste d'un ignorant qui ne savoit pas même la musique. Et il est vrai que mon travail, inégal et sans regle, étoit tantôt sublime et tantôt très plat, comme doit être celui de quiconque ne s'éleve que par quelques élans de génie, et que la science ne soutient point. *Rameau* prétendit ne voir en moi qu'un petit pillard sans talent et sans goût. Les assistans, et sur-tout le maître de la maison, ne penserent pas de même. M. de *Richelieu*, qui, dans ce temps-là, voyoit beaucoup monsieur, et, comme on sait, madame de *la Popliniere*, ouit parler de mon ouvrage, et voulut l'entendre en entier, avec le projet de le faire donner à la cour s'il en étoit content. Il fut exécuté à grand chœur et en grand orchestre, aux frais du roi, chez M. *Bonneval*, intendant des menus. *Francœur* dirigeoit l'exécution. L'effet en fut surprenant : M. le duc ne cessoit de s'écrier et d'applaudir; et à la fin d'un chœur, dans l'acte du Tasse, il se leva, vint

à moi, et me serrant la main : M. Rousseau, me dit-il, voilà de l'harmonie qui transporte; je n'ai jamais rien entendu de plus beau : je veux faire donner cet ouvrage à Versailles. Mme de *la Popliniere* qui étoit là ne dit pas un mot. *Rameau*, quoiqu'invité, n'y avoit pas voulu venir. Le lendemain Mme de *la Popliniere* me fit à sa toilette un accueil fort dur, affecta de me rabaisser ma piece, et me dit que, quoiqu'un peu de clinquant eût d'abord ébloui M. de *Richelieu*, il en étoit bien revenu, et qu'elle ne me conseilloit pas de compter sur mon opéra. M. le duc arriva peu après, et me tint un tout autre langage, me dit des choses flatteuses sur mes talens, et me parut toujours disposé à faire donner ma piece devant le roi. Il n'y a, dit-il, que l'acte du Tasse qui ne peut passer à la cour : il en faut faire un autre. Sur ce seul mot j'allai m'enfermer chez moi; et dans trois semaines j'eus fait, à la place du Tasse, un autre acte, dont le sujet étoit Hésiode inspiré par une muse. Je trouvai le secret de faire passer dans cet acte une partie de l'histoire de mes talens,

et de la jalousie dont *Rameau* vouloit bien les honorer. Il y avoit dans ce nouvel acte une élévation moins gigantesque et mieux soutenue que celle du Tasse ; la musique en étoit aussi noble et beaucoup mieux faite ; et si les deux autres actes avoient valu celui-là, la piece entiere eût avantageusement soutenu la représentation : mais tandis que j'achevois de la mettre en état une autre entreprise suspendit l'exécution de celle-là.

L'hiver qui suivit la bataille de Fontenoi il y eut beaucoup de fêtes à Versailles, entre autres plusieurs opéra au théâtre des petites écuries. De ce nombre fut le drame de Voltaire intitulé *la Princesse de Navarre*, dont *Rameau* avoit fait la musique, et qui venoit d'être changé et réformé sous le nom des *Fêtes de Ramire*. Ce nouveau sujet demandoit plusieurs changemens aux divertissemens de l'ancien tant dans les vers que dans la musique. Il s'agissoit de trouver quelqu'un qui pût remplir ce double objet. *Voltaire*, alors en Lorraine, et *Rameau*, tous deux occupés pour lors à l'opéra du *Temple*

de la Gloire, ne pouvant donner des soins à celui-là, M. de *Richelieu* pensa à moi, me fit proposer de m'en charger : et, pour que je pusse examiner mieux ce qu'il y avoit à faire, il m'envoya séparément le poëme et la musique. Avant toute chose je ne voulus toucher aux paroles que de l'aveu de l'auteur ; et je lui écrivis à ce sujet une lettre très honnête, et même respectueuse, comme il convenoit. Voici sa réponse, dont l'original est dans la liasse A, n°. 1.

« 15 décembre 1745.

« Vous réunissez, monsieur, deux ta-
« lens qui ont toujours été séparés jus-
« qu'à présent. Voilà déja deux bonnes rai-
« sons pour moi de vous estimer et de
« chercher à vous aimer. Je suis fâché pour
« vous que vous employiez ces deux ta-
« lens à un ouvrage qui n'en est pas trop
« digne. Il y a quelques mois que M. le
« duc de *Richelieu* m'ordonna absolument
« de faire dans un clin-d'œil une petite
« et mauvaise esquisse de quelques scenes
« insipides et tronquées, qui devoient s'a-
« juster à des divertissemens qui ne sont

« point faits pour elles. J'obéis avec la
« plus grande exactitude ; je fis très vite
« et très mal. J'envoyai ce misérable cro-
« quis à M. le duc de *Richelieu*, comp-
« tant qu'il ne serviroit pas, ou que je
« le corrigerois. Heureusement il est entre
« vos mains, vous en êtes le maître ab-
« solu ; j'ai perdu entièrement tout cela
« de vue. Je ne doute pas que vous n'ayez
« rectifié toutes les fautes échappées né-
« cessairement dans une composition si
« rapide d'une simple esquisse, que vous
« n'ayez suppléé à tout.

« Je me souviens qu'entre autres ba-
« lourdises il n'est pas dit dans ces scènes
« qui lient les divertissemens, comment
« la princesse Grenadine passe tout d'un
« coup d'une prison dans un jardin ou
« dans un palais. Comme ce n'est point
« un magicien qui lui donne des fêtes,
« mais un seigneur espagnol, il me sem-
« ble que rien ne doit se faire par en-
« chantement. Je vous prie, monsieur,
« de vouloir bien revoir cet endroit, dont
« je n'ai qu'une idée confuse. Voyez s'il
« est nécessaire que la prison s'ouvre et

« qu'on fasse passer notre princesse de « cette prison dans un beau palais doré « et verni, préparé pour elle. Je sais très « bien que tout cela est fort misérable, « et qu'il est au-dessous d'un être pen- « sant de faire une affaire sérieuse de ces « bagatelles; mais enfin, puisqu'il s'agit « de déplaire le moins qu'on pourra, il « faut mettre le plus de raison qu'on « peut, même dans un mauvais divertis- « sement d'opéra.

« Je me rapporte de tout à vous et à « M. *Ballod*, et je compte avoir bientôt « l'honneur de vous faire mes remercie- « mens, et de vous assurer, monsieur, « à quel point j'ai celui d'être, etc. »

Qu'on ne soit pas surpris de la grande politesse de cette lettre, comparée aux autres lettres demi-cavalieres qu'il m'a écrites depuis ce temps-là. Il me crut en grande faveur auprès de M. de *Richelieu;* et la souplesse courtisanne qu'on lui connoît l'obligeoit à beaucoup d'égards pour un nouveau venu, jusqu'à ce qu'il connût mieux la mesure de son crédit.

Autorisé par M. de *Voltaire* et dispensé

de tous égards pour *Rameau*, qui ne cherchoit qu'à me nuire, je me mis au travail, et en deux mois ma besogne fut faite. Elle se borna, quant aux vers, à très peu de chose. Je tâchai seulement qu'on n'y sentît pas la différence des styles; et j'eus la présomption de croire avoir réussi. Mon travail en musique fut plus long et plus pénible : outre que j'eus à faire plusieurs morceaux d'appareil, et entre autres l'ouverture, tout le récitatif dont j'étois chargé se trouva d'une difficulté extrême, en ce qu'il falloit lier, souvent en peu de vers et par des modulations très rapides, des symphonies et des chœurs dans des tons fort éloignés : car, pour que *Rameau* ne m'accusât pas d'avoir défiguré ses airs, je n'en voulus changer ni transposer aucun. Je réussis à ce récitatif. Il étoit bien accentué, plein d'énergie, et sur-tout excellemment modulé. L'idée des deux hommes supérieurs auxquels on daignoit m'associer m'avoit élevé le génie; et je puis dire que, dans ce travail ingrat et sans gloire, dont le public ne pouvoit pas même être informé, je me tins

presque toujours à côté de mes modeles.

La piece, dans l'état où je l'avois mise, fut répétée au grand théâtre de l'opéra. Des trois auteurs je m'y trouvai seul. *Voltaire* étoit absent, et *Rameau* n'y vint pas, ou se cacha.

Les paroles du premier monologue étoient très lugubres; en voici le début:

O mort! viens terminer les malheurs de ma vie.

Il avoit bien fallu faire une musique assortissante. Ce fut pourtant là-dessus que madame de *la Popliniere* fonda sa censure, en m'accusant avec beaucoup d'aigreur d'avoir fait une musique d'enterrement. M. de *Richelieu* commença judicieusement par s'informer de qui étoient les vers de ce monologue. Je lui présentai le manuscrit qu'il m'avoit envoyé, et qui faisoit foi qu'ils étoient de *Voltaire*. En ce cas, dit-il, c'est *Voltaire* seul qui a tort. Durant la répétition tout ce qui étoit de moi fut successivement improuvé par madame de *la Popliniere*, et justifié par monsieur de *Richelieu*. Mais enfin j'avois affaire à trop forte partie, et il me fut signifié qu'il y avoit à refaire à mon travail plu-

sieurs choses sur lesquelles il falloit consulter M. *Rameau.* Navré d'une conclusion pareille, au lieu des éloges que j'attendois et qui certainement m'étoient dus, je rentrai chez moi la mort dans le cœur. J'y tombai malade, épuisé de fatigue, dévoré de chagrin; et de six semaines je ne fus en état de sortir.

Rameau, qui fut chargé des changemens indiqués par madame de *la Popliniere*, m'envoya demander l'ouverture de mon grand opéra pour la substituer à celle que je venois de faire. Heureusement je sentis le croc-en-jambe, et je la refusai. Comme il n'y avoit plus que cinq ou six jours jusqu'à la représentation, il n'eut pas le temps d'en faire une, et il fallut laisser la mienne. Elle étoit à l'italienne et d'un style très nouveau pour lors en France. Cependant elle fut goûtée, et j'appris par M. de *Valmalette*, maître-d'hôtel du roi, et gendre de M. *Mussard* mon parent et mon ami, que les amateurs avoient été très contens de mon ouvrage, et que le public ne l'avoit pas distingué de celui de *Rameau.* Mais celui-ci, de concert avec

madame de *la Popliniere*, prit des mesures pour qu'on ne sût pas même que j'y avois travaillé. Sur les livres qu'on distribue aux spectateurs, et où les auteurs sont toujours nommés, il n'y eut de nommé que *Voltaire ;* et *Rameau* aima mieux que son nom fût supprimé que d'y voir associer le mien.

Sitôt que je fus en état de sortir je voulus aller chez M. de *Richelieu.* Il n'étoit plus temps ; il venoit de partir pour Dunkerque, où il devoit commander le débarquement destiné pour l'Ecosse. A son retour je me dis, pour autoriser ma paresse, qu'il étoit trop tard. Ne l'ayant plus revu depuis lors, j'ai perdu l'honneur que méritoit mon ouvrage, l'honoraire qu'il devoit me produire ; et mon temps, mon travail, mon chagrin, ma maladie et l'argent qu'elle me coûta, tout cela fut à mes frais, sans me rendre un sou de bénéfice, ou plutôt de dédommagement. Il m'a cependant toujours paru que M. de *Richelieu* avoit naturellement de l'inclination pour moi et pensoit avantageusement de mes talens ; mais mon malheur et madame

de *la Popliniere* empêcherent tout l'effet de sa bonne volonté.

Je ne pouvois rien comprendre à l'aversion de cette femme à qui je m'étois efforcé de plaire et à qui je faisois assez régulièrement ma cour. *Gauffecourt* m'en expliqua les causes : d'abord, me dit-il, son amitié pour *Rameau*, dont elle est la prôneuse en titre et qui ne veut souffrir aucun concurrent ; et de plus un péché originel qui vous damne auprès d'elle, et qu'elle ne vous pardonnera jamais, c'est d'être Genevois. Là-dessus il m'expliqua que l'abbé *Hubert*, qui l'étoit, et sincere ami de M. de *la Popliniere*, avoit fait ses efforts pour l'empêcher d'épouser cette femme qu'il connoissoit bien, et qu'après le mariage elle lui avoit voué une haine implacable ainsi qu'à tous les Genevois. Quoique *la Popliniere*, ajouta-t-il, ait de l'amitié pour vous et que je le sache, ne comptez pas sur son appui. Il est amoureux de sa femme : elle vous hait ; elle est méchante, elle est adroite : vous ne ferez jamais rien dans cette maison. Je me le tins pour dit.

Ce même *Gauffecourt* me rendit à-peu-près dans le même temps un service dont j'avois grand besoin. Je venois de perdre mon vertueux pere âgé d'environ soixante ans. Je sentis moins cette perte que je n'aurois fait en d'autres temps, où les embarras de ma situation m'auroient moins occupé. Je n'avois point voulu réclamer de son vivant ce qui restoit du bien de ma mere et dont il tiroit le petit revenu : je n'eus plus là-dessus de scrupule après sa mort. Mais le défaut de preuve juridique de la mort de mon frere faisoit une difficulté que *Gauffecourt* se chargea de lever, et qu'il leva en effet par les bons offices de l'avocat de *Lolme*. Comme j'avois le plus grand besoin de cette petite ressource et que l'évènement étoit douteux, j'en attendois la nouvelle définitive avec le plus vif empressement. Un soir, en rentrant chez moi, je trouvai la lettre qui devoit contenir cette nouvelle, et je la pris pour l'ouvrir avec un tremblement d'impatience dont j'eus honte au dedans de moi. Eh quoi! me dis-je avec dédain, *Jean-Jacques* se laisseroit-il subjuguer à ce point

par l'intérêt et par la curiosité? Je remis sur-le-champ la lettre sur ma cheminée; je me déshabillai, me couchai tranquillement, dormis mieux qu'à mon ordinaire, et me levai le lendemain assez tard sans plus penser à ma lettre. En m'habillant je l'apperçus; je l'ouvris sans me presser; j'y trouvai une lettre de change. J'eus bien des plaisirs à la fois; mais je puis jurer que le plus vif fut celui d'avoir su me vaincre. J'aurois vingt traits pareils à citer en ma vie, mais je suis trop pressé pour pouvoir tout dire. J'envoyai une petite partie de cet argent à ma pauvre maman, regrettant avec larmes l'heureux temps où j'aurois mis le tout à ses pieds. Toutes ses lettres se sentoient de sa détresse. Elle m'envoyoit des tas de recettes et de secrets dont elle prétendoit que je fisse ma fortune et la sienne. Déja le sentiment de sa misere lui resserroit le cœur et lui rétrécissoit l'esprit. Le peu que je lui envoyai fut la proie des frippons qui l'obsédoient. Elle ne profita de rien. Cela me dégoûta de partager mon nécessaire avec ces misérables, sur-tout après l'inutile ten-

tative que je fis pour la leur arracher, comme il sera dit ci-après.

Le temps s'écouloit et l'argent avec lui. Nous étions deux, même quatre, ou, pour mieux dire, nous étions sept ou huit. Car, quoique *Thérese* fût d'un désintéressement qui a peu d'exemple, sa mere n'étoit pas comme elle. Sitôt qu'elle se vit un peu remontée par mes soins, elle fit venir toute sa famille pour en partager le fruit. Sœurs, fils, filles, petites-filles, tout vint, hors sa fille aînée, mariée au directeur des carrosses d'Angers. Tout ce que je faisois pour *Thérese* étoit détourné par sa mere en faveur de ces affamés. Comme je n'avois pas affaire à une personne avide et que je n'étois pas subjugué par une passion folle, je ne faisois pas des folies. Content de tenir *Thérese* honnêtement mais sans luxe à l'abri des pressans besoins, je consentois que ce qu'elle gagnoit par son travail fût tout entier au profit de sa mere; et je ne me bornois pas à cela, mais par une fatalité qui me poursuivoit, tandis que maman étoit en proie à ses croquans, *Thérese* étoit en proie à

sa

sa famille, et je ne pouvois rien faire d'aucun côté qui profitât à celle pour qui je l'avois destiné. Il étoit singulier que la cadette des enfans de Mme *le Vasseur*, la seule qui n'eût point été dotée, étoit la seule qui nourrissoit son pere et sa mere, et qu'après avoir été long-temps battue par ses freres, par ses sœurs, même par ses nieces, cette pauvre fille en étoit maintenant pillée sans qu'elle pût mieux se défendre de leur vols que de leurs coups. Une seule de ses nieces, appelée *Goton Leduc*, étoit assez aimable et d'un caractére assez doux, quoique gâtée par l'exemple et les leçons des autres. Comme je les voyois souvent ensemble, je leur donnois les noms qu'elles s'entre-donnoient; j'appelois la niece *ma niece* et la tante *ma tante*. Toutes deux m'appeloient leur oncle. De là le nom de *tante*, duquel j'ai continué d'appeler *Thérese*, et que mes amis répétoient quelquefois en plaisantant.

On sent que, dans une pareille situation, je n'avois pas un moment à perdre pour tâcher de m'en tirer. Jugeant que M. de *Richelieu* m'avoit oublié et n'es-

pérant plus rien du côté de la cour, je fis quelques tentatives pour faire passer à Paris mon opéra : mais j'éprouvai des difficultés qui demandoient bien du temps pour les vaincre, et j'étois de jour en jour plus pressé. Je m'avisai de présenter ma petite comédie de *Narcisse* aux Italiens. Elle y fut reçue, et j'eus les entrées, qui me firent grand plaisir : mais ce fut tout. Je ne pus jamais parvenir à faire jouer ma piece ; et ennuyé de faire ma cour à des comédiens, je les plantai là. Je revins enfin au dernier expédient qui me restoit, et le seul que j'aurois dû prendre. En fréquentant la maison de M. de *la Popliniere* je m'étois éloigné de celle de M. *D...n.* Les deux dames, quoique parentes, étoient mal ensemble et ne se voyoient point; il n'y avoit aucune société entre les deux maisons, et *Thieriot* seul vivoit dans l'une et dans l'autre. Il fut chargé de tâcher de me ramener chez M. *D...n.* M. de *F.......l* suivoit alors l'histoire naturelle et la chymie, et faisoit un cabinet. Je crois qu'il aspiroit à l'académie des sciences; il vouloit pour cela faire un livre, et il jugeoit

que je pouvois lui être utile dans ce travail. Mme *D...n,* qui, de son côté, méditoit un autre livre, avoit sur moi des vues à-peu-près semblables. Ils auroient voulu m'avoir en commun pour une espece de secrétaire, et c'étoit là l'objet des semonces de *Thieriot.* J'exigeai préalablement que M. de *F.......l* emploieroit son crédit avec celui de *Jelyote* pour faire répéter mon ouvrage à l'opéra. Il y consentit. Les *Muses galantes* furent répétées plusieurs fois au magasin, puis au grand théâtre. Il y avoit beaucoup de monde à la grande répétition, et plusieurs morceaux furent très applaudis. Cependant je sentis moi-même durant l'exécution, fort mal conduite par *Rebel*, que la piece ne passeroit pas, et même qu'elle n'étoit pas en état de paroître sans de grandes corrections. Ainsi je la retirai sans mot dire et sans m'exposer au refus; mais je vis clairement par plusieurs indices que l'ouvrage, eût-il été parfait, n'auroit pas passé. M. de *F.......l* m'avoit bien promis de le faire répéter, mais non pas de le faire recevoir. Il me tint exactement parole. J'ai toujours cru voir

dans cette occasion et dans beaucoup d'autres que ni lui ni Mme *D...n* ne se soucioient de me laisser acquérir une certaine réputation dans le monde, de peur peut-être qu'on ne supposât, en voyant leurs livres, qu'ils avoient greffé leurs talens sur les miens. Cependant, comme Mme *D...n* m'en a toujours supposé de très médiocres, et qu'elle ne m'a jamais employé qu'à écrire sous sa dictée ou à des recherches de pure érudition, ce reproche, sur-tout à son égard, eût été bien injuste.

Ce dernier mauvais succès acheva de me décourager. J'abandonnai tout projet d'avancement et de gloire; et, sans plus songer à des talens vrais ou vains qui me prospéroient si peu, je consacrai mon temps et mes soins à me procurer ma subsistance et celle de ma *Thérese* comme il plairoit à ceux qui se chargeroient d'y pourvoir. Je m'attachai donc tout-à-fait à Mme *D...n* et à M. de *F.......l.* Cela ne me jeta pas dans une grande opulence; car, avec huit à neuf cents francs par an que j'eus les deux premieres années, à

peine avois-je de quoi fournir à mes premiers besoins, forcé de me loger à leur voisinage, en chambre garnie, dans un quartier assez cher, et payant un autre loyer à l'extrémité de Paris, tout au haut de la rue S.-Jacques, où, quelque temps qu'il fît, j'allois souper presque tous les soirs. Je pris bientôt le train et même le goût de mes nouvelles occupations. Je m'attachai à la chymie; j'en fis plusieurs cours avec M. de *F.......l* chez M. *Rouelle;* et nous nous mîmes à barbouiller du papier tant bien que mal sur cette science dont nous possédions à peine les élémens. En 1747 nous allâmes passer l'automne en Touraine, au château de Chenonceaux, maison royale sur le Cher, bâtie par Henri second pour Diane de Poitiers, dont on y voit encore les chiffres, et maintenant possédée par M. *D. .n*, fermier-général. On s'amusa beaucoup dans ce beau lieu; on y faisoit très bonne chere : j'y devins gras comme un moine. On y fit beaucoup de musique. J'y composai plusieurs trio à chanter, pleins d'une assez forte harmonie, et dont je reparlerai peut-être dans

mon supplément, si jamais j'en fais un. On y joua la comédie. J'y en fis, en quinze jours, une en trois actes, intitulée *l'Engagement téméraire*, qu'on trouvera parmi mes papiers, et qui n'a d'autre mérite que beaucoup de gaieté. J'y composai d'autres petits ouvrages, entre autres une piece en vers, intitulée *l'Allée de Sylvie*, nom d'une allée du parc qui bordoit le Cher; et tout cela se fit sans discontinuer mon travail sur la chymie et celui que je faisois auprès de Mme *D...n.*

Tandis que j'engraissois à Chenonçeaux, ma pauvre *Thérese* engraissoit à Paris d'une autre maniere; et quand j'y revins, je trouvai l'ouvrage que j'avois mis sur le métier plus avancé que je ne l'avois cru. Cela m'eût jeté, vu ma situation, dans un embarras extrême, si des camarades de table ne m'eussent fourni la seule ressource qui pouvoit m'en tirer. C'est un de ces récits essentiels que je ne puis faire avec trop de simplicité, parcequ'il faudroit, en les commentant, m'excuser ou me charger, et que je ne dois faire ici ni l'un ni l'autre.

Durant le séjour d'*Altuna* à Paris, au lieu d'aller manger chez un traiteur, nous mangions ordinairement lui et moi à notre voisinage, presque vis-à-vis le cu-de-sac de l'opéra, chez une madame *la Selle*, femme d'un tailleur, qui donnoit assez mal à manger, mais dont la table ne laissoit pas d'être recherchée à cause de la bonne et sure compagnie qui s'y trouvoit; car on n'y recevoit aucun inconnu et il falloit être introduit par quelqu'un de ceux qui y mangeoient d'ordinaire. Le commandeur de *G......e*, vieux débauché, plein de politesse et d'esprit, mais ordurier, y logeoit, et y attiroit une folle et brillante jeunesse en officiers aux gardes et mousquetaires. Le commandeur de *N.....t*, chevalier de toutes les filles de l'opéra, y apportoit journellement toutes les nouvelles de ce tripot. MM. du *Plessis*, lieutenant-colonel retiré, bon et sage vieillard, et *Ancelet* (1), officier des mousquetaires,

(1) Ce fut à ce M. *Ancelet* que je donnai une petite comédie de ma façon, intitulée *les Prisonniers de guerre*, que j'avois faite après les désas-

y maintenoient un certain ordre parmi ces jeunes gens. Il y venoit aussi des commerçans, des financiers, des vivriers, mais polis, honnêtes, et de ceux qu'on distinguoit dans leur métier; M. de *Besse*, M. de *Forcade*, et d'autres dont j'ai oublié les noms. Enfin l'on y voyoit des gens de mise de tous les états, excepté des abbés et des gens de robe, que je n'y ai jamais vus; et c'étoit une convention de n'y en point introduire. Cette table, assez nombreuse, étoit très gaie sans être bruyante, et l'on y polissonnoit beaucoup sans gros-

---

tres des François en Baviere et en Bohême, et que je n'osai jamais avouer ni montrer, et cela par la singuliere raison que jamais le roi, ni la France, ni les François, ne furent peut être mieux loués, ni de meilleur cœur, que dans cette piece; et que, républicain et frondeur en titre, je n'osois m'avouer panégyriste d'une nation dont toutes les maximes étoient contraires aux miennes. Plus navré des malheurs de la France que les François mêmes, j'avois peur qu'on ne taxât de flatterie et de lâcheté les marques d'un sincere attachement, dont j'ai dit l'époque et la cause dans ma premiere partie, et que j'étois honteux de montrer.

sièreté. Le vieux commandeur, avec tous ses contes gras quant à la substance, ne perdoit jamais sa politesse de la vieille cour, et jamais un mot de gueule ne sortoit de sa bouche qu'il ne fût si plaisant que des femmes l'auroient pardonné. Son ton servoit de regle à toute la table : tous ces jeunes gens contoient leurs aventures galantes avec autant de licence que de grace : et les contes de filles manquoient d'autant moins que le magasin étoit à la porte; car l'allée par où l'on alloit chez Mme *la Selle* étoit la même où donnoit la boutique de la *Duchapt*, célebre marchande de modes, qui avoit alors de très jolies filles avec lesquelles nos messieurs alloient causer avant ou après dîner. Je m'y serois amusé comme les autres si j'eusse été plus hardi. Il ne falloit qu'entrer comme eux; je n'osai jamais. Quant à Mme *la Selle*, je continuai d'y aller manger assez souvent après le départ d'*Altuna*. J'y apprenois des foules d'anecdotes très amusantes, et j'y pris aussi peu-à-peu, non, graces au ciel, jamais les mœurs, mais les maximes que j'y vis établies.

D'honnêtes personnes mises à mal, des maris trompés, des femmes séduites, des accouchemens clandestins, étoient là les textes les plus ordinaires; et celui qui peuploit le mieux les enfans-trouvés étoit toujours le plus applaudi. Cela me gagna; je formai ma façon de penser sur celle que je voyois en regne chez des gens très aimables, et dans le fond très honnêtes gens; et je me dis, Puisque c'est l'usage du pays, quand on y vit on peut le suivre. Voilà l'expédient que je cherchois. Je m'y déterminai gaillardement sans le moindre scrupule; et le seul que j'eus à vaincre fut celui de *Thérese*, à qui j'eus toutes les peines du monde de faire adopter cet unique moyen de sauver son honneur. Sa mere, qui de plus craignoit un nouvel embarras de marmaille, étant venue à mon secours, elle se laissa vaincre. On choisit une sage-femme prudente et sure, appelée Mlle *Gouin*, qui demeuroit à la pointe S.-Eustache, pour lui confier ce dépôt; et quand le temps fut venu, *Thérese* fut menée par sa mere chez la *Gouin* pour y faire ses couches. J'allai l'y voir plusieurs

fois, et je lui portai un chiffre que j'avois fait à double sur deux cartes, dont une fut mise dans les langes de l'enfant; et il fut déposé par la sage-femme au bureau des enfans-trouvés, dans la forme ordinaire. L'année suivante, même inconvénient et même expédient, au chiffre près qui fut négligé. Pas plus de réflexion de ma part, pas plus d'approbation de celle de sa mere : elle obéit en gémissant. On verra successivement toutes les vicissitudes que cette fatale conduite a produites dans ma façon de penser ainsi que dans ma destinée. Quant à présent tenons-nous à cette premiere époque. Ses suites, aussi cruelles qu'imprévues, ne me forceront que trop d'y revenir.

Je marque ici celle de ma premiere connoissance avec madame *D'.....y*, dont le nom reviendra souvent dans ces mémoires : elle s'appeloit Mlle *des C.......s*, et venoit d'épouser M. *D'.....y*, fils de M. de *L....e* de *B........e*, fermier-général. Son mari étoit musicien, ainsi que M. de *F.......l*. Elle étoit musicienne aussi, et

la passion de cet art mit entre ces trois personnes une grande intimité. M. de *F.......l* m'introduisit chez Mme *D'.....y*; j'y soupois quelquefois avec lui. Elle étoit aimable, avoit de l'esprit, des talens; c'étoit assurément une bonne connoissance à faire. Mais elle avoit une amie, appelée Mlle d'*E..e*, qui passoit pour méchante, et qui vivoit avec le chevalier de *V....y*, qui ne passoit pas pour bon. Je crois que le commerce de ces deux personnes fit tort à Mme *D'....y*, à qui la nature avoit donné, avec un tempérament très exigeant, des qualités excellentes pour en régler ou racheter les écarts. M. de *F.......l* lui communiqua une partie de l'amitié qu'il avoit pour moi, et m'avoua ses liaisons avec elle, dont, par cette raison, je ne parlerois pas ici si elles ne fussent devenues publiques au point de n'être pas même cachées à M. *D'.....y*. M. de *F.......l* me fit même sur cette dame des confidences bien singulieres, qu'elle ne m'a jamais faites elle-même et dont elle ne m'a jamais cru instruit; car je n'en ouvris ni n'en ouvrirai de ma vie la bouche ni à

elle ni à qui que ce soit. Toute cette confiance de part et d'autre rendoit ma situation très embarrassante, sur-tout avec Mme de *F.......l*, qui me connoissoit assez pour ne pas se défier de moi, quoiqu'en liaison avec sa rivale. Je consolois de mon mieux cette pauvre femme, à qui son mari ne rendoit assurément pas l'amour qu'elle avoit pour lui. J'écoutois séparément ces trois personnes; je gardois leurs secrets avec la plus grande fidélité, sans qu'aucune des trois m'en arrachât jamais aucun de ceux des deux autres, et sans dissimuler à chacune des deux femmes mon attachement pour sa rivale. Mme de *F.......l*, qui vouloit se servir de moi pour bien des choses, essuya des refus formels; et Mme *D'.....y* m'ayant voulu charger une fois d'une lettre pour *F.......l*, non seulement en reçut un pareil, mais encore une déclaration très nette que si elle vouloit me chasser pour jamais de chez elle elle n'avoit qu'à me faire une seconde fois pareille proposition. Il faut rendre justice à Mme *D'.....y*; loin que ce procédé parût lui déplaire, elle en parla à *F.......l*

avec éloge et ne m'en reçut pas moins bien. C'est ainsi que, dans des relations orageuses entre trois personnes que j'avois à ménager, dont je dépendois en quelque sorte et pour qui j'avois de l'attachement, je conservai jusqu'à la fin leur amitié, leur estime, leur confiance, en me conduisant avec douceur et complaisance, mais toujours avec droiture et fermeté. Malgré ma bêtise et ma gaucherie, Mme *D'.....y* voulut me mettre des amusemens de la Chevrette, château près de S.- Denys, appartenant à M. de *B........e*. Il y avoit un théâtre où l'on jouoit souvent des pieces. On me chargea d'un rôle, que j'étudiai six mois sans relâche, et qu'il fallut me soufler d'un bout à l'autre à la représentation. Après cette épreuve on ne me proposa plus de rôle.

En faisant la connoissance de madame *D'.....y*, je fis aussi celle de sa belle-sœur Mlle de *B.........e*, qui devint bientôt comtesse de *H......t*. La premiere fois que je la vis, elle étoit à la veille de son mariage : elle me causa long-temps avec cette familiarité charmante qui lui

est naturelle. Je la trouvai très aimable; mais j'étois bien éloigné de prévoir que cette jeune personne feroit un jour le destin de ma vie, et m'entraîneroit, quoique bien innocemment, dans l'abyme où je suis aujourd'hui.

Quoique je n'aie pas parlé de *Diderot* depuis mon retour de Venise, non plus que de mon ami M. *Roguin*, je n'avois pourtant négligé ni l'un ni l'autre, et je m'étois sur-tout lié de jour en jour plus intimement avec le premier. Il avoit une *Nanette* ainsi que j'avois une *Thérese*: c'étoit entre nous une conformité de plus. Mais la différence étoit que ma *Thérese*, aussi bien de figure que sa *Nanette*, avoit une humeur douce et un caractere aimable, fait pour attacher un honnête homme; au lieu que la sienne, piegrièche et harengere, ne montroit rien aux yeux des autres qui pût racheter la mauvaise éducation. Il l'épousa toutefois. Ce fut fort bien fait, s'il l'avoit promis. Pour moi, qui n'avois rien promis de semblable, je ne me pressai pas de l'imiter.

Je m'étois aussi lié avec l'abbé de *Con-*

dillac, qui n'étoit rien, non plus que moi, dans la littérature, mais qui étoit fait pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. Je suis le premier peut-être qui ai vu sa portée et qui l'ai estimé ce qu'il valoit. Il paroissoit aussi se plaire avec moi; et tandis qu'enfermé dans ma chambre, rue Jean-S.-Denys, près l'opéra, je faisois mon acte d'Hésiode, il venoit quelquefois dîner avec moi tête-à-tête en pique-nique. Il travailloit alors à l'Essai sur l'origine des connoissances humaines, qui est son premier ouvrage. Quand il fut achevé, l'embarras fut de trouver un libraire qui voulût s'en charger. Les libraires de Paris sont arrogans et durs pour tout homme qui commence; et la métaphysique, alors très peu à la mode, n'offroit pas un sujet bien attrayant. Je parlai à *Diderot* de *Condillac* et de son ouvrage; je leur fis faire connoissance. Ils étoient faits pour se convenir; ils se convinrent. *Diderot* engagea le libraire *Durand* à prendre le manuscrit de l'abbé, et ce grand métaphysicien eut de son premier livre et presque par grace cent écus qu'il n'auroit peut-être pas trou-

vés

vés sans moi. Comme nous demeurions dans des quartiers fort éloignés les uns des autres, nous nous rassemblions tous trois une fois la semaine au Palais-royal, et nous allions dîner ensemble à l'hôtel du Panier-fleuri. Il falloit que ces petits dîners hebdomadaires plussent extrêmement à *Diderot;* car lui, qui manquoit presque à tous ses rendez-vous, ne manqua jamais à aucun de ceux-là. Je formai là le projet d'une feuille périodique, intitulée *le Persiffleur*, que nous devions faire alternativement, *Diderot* et moi. J'en esquissai la premiere feuille; et cela me fit faire connoissance avec d'*Alembert*, à qui *Diderot* en avoit parlé. Des évènemens imprévus nous barrerent, et ce projet en demeura là.

Ces deux auteurs venoient d'entreprendre le *Dictionnaire encyclopédique*, qui ne devoit d'abord être qu'une espece de traduction de *Chambers*, semblable à-peu-près à celle du Dictionnaire de médecine de *James*; que *Diderot* venoit d'achever. Celui-ci voulut me faire entrer pour quelque chose dans cette seconde entreprise,

et me proposa la partie de la musique, que j'acceptai, et que j'exécutai très à la hâte et très mal, dans les trois mois qu'il m'avoit donnés, comme à tous les auteurs qui devoient concourir à cette entreprise. Mais je fus le seul qui fus prêt au terme prescrit Je lui remis mon manuscrit que j'avois fait mettre au net par un laquais de M. de *F.......l*, appellé *Dupont*, qui écrivoit très bien, et à qui je payai dix écus, tirés de ma poche, qui ne m'ont jamais été remboursés. *Diderot* m'avoit promis de la part des libraires une rétribution, dont il ne m'a jamais reparlé ni moi à lui.

Cette entreprise de l'Encyclopédie fut interrompue par sa détention. Les *Pensées philosophiques* lui avoient attiré quelques chagrins qui n'eurent point de suite. Il n'en fut pas de même de la *Lettre sur les aveugles*, qui n'avoit rien de repréhensible que quelques traits personnels, dont Mme *Dupré de S.-Maur* et M. de *Réaumur* furent choqués, et pour lesquels il fut mis au donjon de Vincennes. Rien ne peindra jamais les angoisses que me fit

sentir le malheur de mon ami. Ma funeste imagination, qui porte toujours le mal au pis, s'effaroucha. Je le crus là pour le reste de sa vie. La tête faillit à m'en tourner. J'écrivis à Mme de *Pompadour* pour la conjurer de le faire relâcher, ou d'obtenir qu'on m'enfermât avec lui. Je n'eus aucune réponse à ma lettre : elle étoit trop peu raisonnable pour être efficace, et je ne me flatte pas qu'elle ait contribué aux adoucissemens qu'on mit quelque temps après à la captivité du pauvre *Diderot*. Mais si elle eût duré quelque temps encore avec la même rigueur, je crois que je serois mort de désespoir aux pieds de ce malheureux donjon. Au reste, si ma lettre a produit peu d'effet, je ne m'en suis pas non plus beaucoup fait valoir; car je n'en parlai qu'à très peu de gens, et jamais à *Diderot* lui-même.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE HUITIEME.

J'ai dû faire une pause à la fin du précéden livre. Avec celui-ci commence dans sa premiere origine la longue chaîne de mes malheurs.

Ayant vécu dans deux des plus brillantes maisons de Paris, je n'avois pas laissé, malgré mon peu d'entregent, d'y faire quelques connoissances. J'avois fait entre autres chez Mme *D...n* celle du jeune prince héréditaire de *Saxe-Gotha*, et du baron de *Thun* son gouverneur. J'avois fait chez M. de *la Popliniere* celle de M. *Seguy*, ami du baron de *Thun*, et connu dans le monde littéraire

par sa belle édition de *Rousseau*. Le baron nous invita, M. *Seguy* et moi, d'aller passer un jour ou deux à Fontenai-sous-bois, où le prince avoit une maison. Nous y fûmes. En passant devant Vincennes, je sentis, à la vue du donjon, un déchirement de cœur dont le baron remarqua l'effet sur mon visage. A souper le prince parla de la détention de *Diderot*. Le baron, pour me faire parler, accusa le prisonnier d'imprudence : j'en mis dans la maniere impétueuse dont je le défendis. L'on pardonna cet excès de zele à celui qu'inspire un ami malheureux, et l'on parla d'autre chose. Il y avoit là deux Allemands attachés au prince. L'un, appelé M. *Klupffel*, homme de beaucoup d'esprit, étoit son chapelain, et devint ensuite son gouverneur, après avoir supplanté le baron. L'autre étoit un jeune homme appelé M. *G....*, qui lui servoit de lecteur en attendant qu'il trouvât quelque place, et dont l'équipage très mince annonçoit le pressant besoin de la trouver. Dès ce même soir *Klupffel* et moi commençâmes une liaison qui devint bientôt ami-

tié. Celle avec le S^r *G* . . . . n'alla pas tout-à-fait si vîte ; il ne se mettoit guere en-avant, bien éloigné de ce ton avantageux que la prospérité lui donna dans la suite. Le lendemain à dîner on parla de musique : il en parla bien. Je fus transporté d'aise en apprenant qu'il accompagnoit du clavecin. Après le dîner on fit apporter de la musique. Nous musicâmes tout le jour au clavecin du prince. Et ainsi commença cette amitié qui d'abord me fut si douce, enfin si funeste, et dont j'aurai tant à parler désormais.

En revenant à Paris, j'y appris l'agréable nouvelle que *Diderot* étoit sorti du donjon, et qu'on lui avoit donné le château et le parc de Vincennes pour prison, sur sa parole, avec permission de voir ses amis. Qu'il me fut dur de n'y pouvoir courir à l'instant même ! mais retenu deux ou trois jours chez Mme *D . . . n* par des soins indispensables, après trois ou quatre siecles d'impatience je volai dans les bras de mon ami. Moment inexprimable ! Il n'étoit pas seul ; d'*Alembert* et le trésorier de la Sainte-Chapelle étoient avec lui.

En entrant je ne vis que lui ; je ne fis qu'un saut, un cri ; je collai mon visage sur le sien, je le serrai étroitement sans lui parler autrement que par mes pleurs et mes sanglots ; j'étouffois de tendresse et de joie. Son premier mouvement, sorti de mes bras, fut de se tourner vers l'ecclésiastique, et de lui dire : Vous voyez, monsieur, comment m'aiment mes amis. Tout entier à mon émotion, je ne réfléchis pas d'adord à cette maniere d'en tirer avantage ; mais en y pensant quelquefois depuis ce temps-là, j'ai toujours jugé qu'à la place de *Diderot* ce n'eût pas été là la premiere idée qui me seroit venue.

Je le trouvai très affecté de sa prison. Le donjon lui avoit fait une impression terrible ; et quoiqu'il fût agréablement au château et maître de ses promenades dans un parc qui n'est pas même fermé de murs, il avoit besoin de la société de ses amis pour ne pas se livrer à son humeur noire. Comme j'étois assurément celui qui compatissois le plus à sa peine, je crus être aussi celui dont la vue lui seroit la plus consolante, et tous les deux jours au plus

tard, malgré des occupations très exigeantes, j'allois, soit seul, soit avec sa femme, passer avec lui les après-midi.

Cette année 1749 l'été fut d'une chaleur excessive. On compte deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres, à deux heures après midi j'allois à pied quand j'étois seul, et j'allois vîte pour arriver plus tôt. Les arbres de la route, toujours élagués, à la mode du pays, ne donnoient presque aucune ombre; et souvent, rendu de chaleur et de fatigue, je m'étendois par terre, n'en pouvant plus. Je m'avisai, pour modérer mon pas, de prendre quelque livre. Je pris un jour le Mercure de France, et tout en marchant et le parcourant, je tombai sur cette question proposée par l'académie de Dijon pour le prix de l'année suivante, *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs.*

A l'instant de cette lecture je vis un autre univers et je devins un autre homme. Quoique j'aie un souvenir vif de l'impression que j'en reçus, les détails

m'en sont échappés, depuis que je les ai déposés dans une de mes quatre lettres à M. de *Malesherbes*. C'est une des singularités de ma mémoire qui mérite d'être dite. Quand elle me sert, ce n'est qu'autant que je me suis reposé sur elle : sitôt que j'en confie le dépôt au papier, elle m'abandonne; et dès qu'une fois j'ai écrit une chose, je ne m'en souviens plus du tout. Cette singularité me suit jusques dans la musique. Avant de l'apprendre je savois par cœur des multitudes de chansons : sitôt que j'ai su chanter des airs notés, je n'en ai pu retenir aucun ; et je doute que de ceux que j'ai le plus aimés j'en pusse aujourd'hui redire un seul tout entier.

Ce que je me rappelle bien distinctement dans cette occasion, c'est qu'arrivant à Vincennes, j'étois dans une agitation qui tenoit du délire. *Diderot* l'apperçut : je lui en dis la cause, et je lui lus la prosopopée de Fabricius, écrite en crayon sous un chêne. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées, et de concourir au prix. Je le fis, et dès cet instant je fus perdu.

Tout le reste de ma vie et de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet instant d'égarement.

Mes sentimens se monterent, avec la plus inconcevable rapidité, au ton de mes idées. Toutes mes petites passions furent étouffées par l'enthousiasme de la vérité, de la liberté, de la vertu : et ce qu'il y a de plus étonnant est que cette effervescence se soutint dans mon cœur, durant plus de quatre ou cinq ans, à un aussi haut degré peut-être qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun autre homme.

Je travaillai ce discours d'une façon bien singuliere, et que j'ai presque toujours suivie dans mes autres ouvrages. Je lui consacrois les insomnies de mes nuits. Je méditois dans mon lit à yeux fermés, et je tournois et retournois mes périodes dans ma tête avec des peines incroyables ; puis, quand j'étois parvenu à en être content, je les déposois dans ma mémoire jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le papier : mais le temps de me lever et de m'habiller me faisoit tout

perdre; et quand je m'étois mis à mon papier il ne me venoit presque plus rien de ce que j'avois composé. Je m'avisai de prendre pour secrétaire Mme *le Vasseur*. Je l'avois logée avec sa fille et son mari plus près de moi; et c'étoit elle qui, pour m'épargner un domestique, venoit tous les matins allumer mon feu et faire mon petit service. A son arrivée je lui dictois de mon lit mon travail de la nuit; et cette pratique, que j'ai long-temps suivie, m'a sauvé bien des oublis.

Quand ce discours fut fait, je le montrai à *Diderot*, qui en fut content, et m'indiqua quelques corrections. Cependant cet ouvrage, plein de chaleur et de force, manque absolument de logique et d'ordre; de tous ceux qui sont sortis de ma plume c'est le plus foible de raisonnement et le plus pauvre de nombre et d'harmonie : mais avec quelque talent qu'on puisse être né, l'art d'écrire ne s'apprend pas tout d'un coup.

Je fis partir cette piece sans en parler à personne autre, si ce n'est, je pense, à *G*...., avec lequel, depuis son entrée

chez le comte de *F*....., je commençois à vivre dans la plus grande intimité. Il avoit un clavecin qui nous servoit de point de réunion, et autour duquel je passois avec lui tous les momens que j'avois de libres, à chanter des airs italiens et des barcarolles sans treve et sans relâche du matin au soir, ou plutôt du soir au matin; et, sitôt qu'on ne me trouvoit pas chez Mme *D*...*n*, on étoit sûr de me trouver chez M. *G*...., ou du moins avec lui, soit à la promenade, soit au spectacle. Je cessai d'aller à la comédie italienne où j'avois mes entrées, mais qu'il n'aimoit pas, pour aller avec lui, en payant, à la comédie françoise dont il étoit passionné. Enfin un attrait si puissant me lioit à ce jeune homme, et j'en devins tellement inséparable, que la pauvre tante elle-même en étoit négligée; c'est-à-dire que je la voyois moins, car jamais un moment de ma vie mon attachement pour elle ne s'est affoibli.

Cette impossibilité de partager à mes inclinations le peu de temps que j'avois de libre renouvela plus vivement que

jamais le desir que j'avois depuis long-temps de ne faire qu'un ménage avec *Thérese* : mais l'embarras de sa nombreuse famille, et sur-tout le défaut d'argent pour acheter des meubles, m'avoient jusqu'alors retenu. L'occasion de faire un effort se présenta, et j'en profitai. M. de *F.......l* et madame *D...n*, sentant bien que huit à neuf cents francs par an ne pouvoient me suffire, porterent de leur propre mouvement mon honoraire annuel jusqu'à cinquante louis; et de plus, madame *D...n*, apprenant que je cherchois à me mettre dans mes meubles, m'aida de quelques secours pour cela. Avec les meubles qu'avoit déja *Thérese* nous mîmes tout en commun; et ayant loué un petit appartement à l'hôtel de Languedoc, rue de Grenelle S.-Honoré, chez de très bonnes gens, nous nous y arrangeâmes comme nous pûmes; et nous y avons demeuré paisiblement et agréablement pendant sept ans, jusqu'à mon délogement pour l'Hermitage.

Le pere de *Thérese* étoit un vieux bon homme, très doux, qui craignoit extrême-

ment sa femme, et qui lui avoit donné pour cela le surnom de lieutenant-criminel, que *G....* par plaisanterie transporta dans la suite à la fille. Madame *le Vasseur* ne manquoit pas d'esprit, c'est-à-dire d'adresse ; elle se piquoit même de politesse et d'airs du grand monde : mais elle avoit un patelinage mystérieux qui m'étoit insupportable, donnant d'assez mauvais conseils à sa fille, cherchant à la rendre dissimulée avec moi, et cajolant séparément mes amis aux dépens les uns des autres et aux miens; du reste assez bonne mere, parcequ'elle trouvoit son compte à l'être, et couvrant les fautes de sa fille parcequ'elle en profitoit. Cette femme, que je comblois d'attentions, de soins, de petits cadeaux, et dont j'avois extrêmement à cœur de me faire aimer, étoit, par l'impossibilité que j'éprouvois d'y parvenir, la seule cause de peine que j'eusse dans mon petit ménage; et du reste je puis dire avoir goûté durant ces six ou sept ans le plus parfait bonheur domestique que la foiblesse humaine puisse comporter. Le cœur de ma *Thérese* étoit celui d'un ange : notre

attachement croissoit avec notre intimité, et nous sentions davantage de jour en jour combien nous étions faits l'un pour l'autre. Si nos plaisirs pouvoient se décrire, ils feroient rire par leur simplicité ; nos promenades tête-à-tête hors de la ville, où je dépensois magnifiquement huit ou dix sous à quelque guinguette ; nos petits soupers à la croisée de ma fenêtre, assis en vis-à-vis sur deux petites chaises posées sur une malle qui tenoit la largeur de l'embrasure. Dans cette situation, la fenêtre nous servoit de table, nous respirions l'air, nous pouvions voir les environs, les passans, et, quoiqu'au quatrieme étage, plonger dans la rue tout en mangeant. Qui décrira, qui sentira les charmes de ces repas, composés pour tout mets d'un quartier de gros pain, de quelques cerises, d'un petit morceau de fromage, et d'un demi-septier de vin que nous buvions à nous deux? Amitié, confiance, intimité, douceur d'ame, que vos assaisonnemens sont délicieux! Quelquefois nous restions là jusqu'à minuit sans y songer, et sans nous douter de l'heure, si la vieille maman ne

nous en eût avertis. Mais laissons ces détails qui paroîtront insipides ou risibles : je l'ai toujours dit et senti, la véritable jouissance ne se décrit point.

J'en eus à-peu-près dans le même temps une plus grossiere, la derniere de cette espece que j'aie eu à me reprocher. J'ai dit que le ministre *Klupffell* étoit aimable : mes liaisons avec lui n'étoient guere moins étroites qu'avec *G....*, et devinrent aussi familieres; ils mangeoient quelquefois chez moi. Ces repas, un peu plus que simples, étoient égayés par les fines et folles polissonneries de *Klupffell*, et par les plaisans germanismes de *G....*, qui n'étoit pas encore devenu puriste. La sensualité ne présidoit pas à nos petites orgies; mais la joie y suppléoit, et nous nous trouvions si bien ensemble que nous ne pouvions plus nous quitter. *Klupffell* avoit mis dans ses meubles une petite fille, qui ne laissoit pas d'être à tout le monde parcequ'il ne pouvoit l'entretenir à lui seul. Un soir, en entrant au café, nous le trouvâmes qui en sortoit pour aller souper avec elle. Nous le raillâmes : il s'en vengea galam-

ment en nous mettant du même souper, et puis nous raillant à son tour. Cette pauvre créature me parut d'un assez bon naturel, très douce, et peu faite à son métier, auquel une sorciere qu'elle avoit avec elle la styloit de son mieux. Les propos et le vin nous égayerent au point que nous nous oubliâmes. Le bon *Klupffell* ne voulut pas faire ses honneurs à demi, et nous passâmes tous trois successivement dans la chambre voisine avec la pauvre petite, qui ne savoit si elle devoit rire ou pleurer. *G*.... a toujours affirmé qu'il ne l'avoit pas touchée : c'étoit donc pour s'amuser à nous impatienter qu'il resta si long-temps avec elle ; et s'il s'en abstint, il est peu probable que ce fût par scrupule, puisqu'avant d'entrer chez le comte de *F*..... il logeoit chez des filles au même quartier S.-Roch.

Je sortis de la rue des Moineaux, où logeoit cette fille, aussi honteux que *Saint-Preux* sortit de la maison où on l'avoit enivré, et je me rappelai bien mon histoire en écrivant la sienne. *Thérese* s'apperçut à quelque signe, et sur-tout à mon

air confus, que j'avois quelque reproche à me faire; j'en allégeai le poids par ma franche et prompte confession. Je fis bien; car dès le lendemain *G. . . .* vint en triomphe lui raconter mon forfait en l'aggravant, et depuis lors il n'a jamais manqué de lui en rappeler malignement le souvenir: en cela d'autant plus coupable, que l'ayant mis librement et volontairement dans ma confidence, j'avois droit d'attendre de lui qu'il ne m'en feroit pas repentir. Jamais je ne sentis mieux qu'en cette occasion la bonté de cœur de ma *Thérese;* car elle fut plus choquée du procédé de *G. . . .* qu'offensée de mon infidélité, et je n'essuyai de sa part que des reproches touchans et tendres, dans lesquels je n'apperçus jamais la moindre trace de dépit.

La simplicité d'esprit de cette excellente fille égaloit sa bonté de cœur, c'est tout dire; mais un exemple qui se présente mérite pourtant d'être ajouté. Je lui avois dit que *Klupffell* étoit ministre et chapelain du prince de Saxe-Gotha. Un ministre étoit pour elle un homme si sin-

gulier, que, confondant comiquement les idées les plus disparates, elle s'avisa de prendre *Klupffell* pour le pape. Je la crus folle la premiere fois qu'elle me dit, comme je rentrois, que le pape m'étoit venu voir. Je la fis expliquer, et je n'eus rien de plus pressé que d'aller conter cette histoire à *G....* et à *Klupffell*, à qui le nom de pape en resta parmi nous. Nous donnâmes à la fille de la rue des Moineaux le nom de papesse Jeanne. C'étoient des rires inextinguibles; nous étouffions. Ceux qui, dans une lettre qu'il leur a plu m'attribuer, m'ont fait dire que je n'avois ri que deux fois en ma vie, ne m'ont pas connu dans ce temps-là, ni dans ma jeunesse; car assurément cette idée n'auroit jamais pu leur venir.

L'année suivante, 1750, comme je ne songeois plus à mon discours, j'appris qu'il avoit remporté le prix à Dijon. Cette nouvelle réveilla toutes les idées qui me l'avoient dicté, les anima d'une nouvelle force, et acheva de mettre en fermentation dans mon cœur ce premier levain d'héroïsme et de vertu que mon pere, et

ma patrie, et Plutarque, y avoient mis dans mon enfance. Je ne trouvai plus rien de grand et de beau que d'être libre et vertueux, au-dessus de la fortune et de l'opinion, et de se suffire à soi-même. Quoique la mauvaise honte et la crainte des sifflets m'empêchassent de me conduire d'abord sur ces principes et de rompre brusquement en visiere aux maximes de mon siecle, j'en eus dès lors la volonté décidée; et je ne tardai à l'exécuter qu'autant de temps qu'il en falloit aux contradictions pour l'irriter et la rendre triomphante.

Tandis que je philosophois sur les devoirs de l'homme, un évènement vint me faire mieux réfléchir sur les miens. *Thérese* devint grosse pour la troisieme fois. Trop sincere avec moi, trop fier en dedans pour vouloir démentir mes principes par mes œuvres, je me mis à examiner la destination de mes enfans, et mes liaisons avec leur mere, sur les lois de la nature, de la justice et de la raison, et sur celles de cette religion pure, sainte, éternelle comme son auteur, que les hommes ont souillée en feignant de vouloir la purifier, et dont

ils n'ont plus fait, par leurs formules, qu'une religion de mots, vu qu'il en coûte peu de prescrire l'impossible quand on se dispense de le pratiquer.

Si je me trompai dans mes résultats, rien n'est plus étonnant que la sécurité d'ame avec laquelle je m'y livrai. Si j'étois de ces hommes mal nés, sourds à la douce voix de la nature, au dedans desquels aucun vrai sentiment de justice et d'humanité ne germa jamais, cet endurcissement seroit tout simple; mais cette chaleur de cœur, cette sensibilité si vive, cette facilité à former des attachemens, cette force avec laquelle ils me subjuguent, ces déchiremens cruels quand il les faut rompre, cette bienveillance innée pour mes semblables, cet amour ardent du grand, du vrai, du beau, du juste, cette horreur du mal en tout genre, cette impossibilité de haïr, de nuire et même de le vouloir, cet attendrissement, cette vive et douce émotion que je sens à l'aspect de tout ce qui est vertueux, généreux, aimable : tout cela peut-il jamais s'accorder dans la même ame avec la dépravation qui fait

fouler aux pieds sans scrupule le plus doux des devoirs? Non, je le sens, et le dis hautement, cela n'est pas possible. Jamais un seul instant de sa vie *Jean-Jacques* n'a pu être un homme sans sentiment, sans entrailles, un pere dénaturé. J'ai pu me tromper, mais non m'endurcir. Si je disois mes raisons, j'en dirois trop. Puisqu'elles ont pu me séduire, elles en séduiroient bien d'autres : je ne veux pas exposer les jeunes gens qui pourroient me lire à se laisser abuser par la même erreur. Je me contenterai de dire qu'elle fut telle, qu'en livrant mes enfans à l'éducation publique, faute de pouvoir les élever moi-même, en les destinant à devenir ouvriers et paysans, plutôt qu'aventuriers et coureurs de fortunes, je crus faire un acte de citoyen et de pere; et je me regardai comme un membre de la république de Platon. Plus d'une fois, depuis lors, les regrets de mon cœur m'ont appris que je m'étois trompé; mais, loin que ma raison m'ait donné le même avertissement, j'ai souvent béni le ciel de les avoir garantis par-là du sort de leur pere, et de celui

qui les menaçoit quand j'aurois été forcé de les abandonner. Si je les avois laissés à madame *D'.....y* ou à madame de *L.........g*, qui, soit par amitié, soit par générosité, soit par quelque autre motif, ont voulu s'en charger dans la suite, auroient-ils été plus heureux, auroient-ils été élevés du moins en honnêtes gens? Je l'ignore; mais je suis sûr qu'on les auroit portés à haïr, peut-être à trahir leurs parens : il vaut mieux cent fois qu'ils ne les aient point connus.

Mon troisieme enfant fut donc mis aux enfans-trouvés, ainsi que les premiers: et il en fut de même des deux suivans; car j'en ai eu cinq en tout. Cet arrangement me parut si bon, si sensé, si légitime, que si je ne m'en vantai pas ouvertement, ce fut uniquement par égard pour la mere; mais je le dis à tous ceux à qui j'avois déclaré nos liaisons; je le dis à *Diderot*, à *G....*; je l'appris dans la suite à madame *D'.....y*, et dans la suite encore à madame de *L........g*, et cela librement, franchement, sans aucune espece de nécessité, et pouvant aisément le cacher

à tout le monde; car la *Gouin* étoit une honnête femme, très discrete, et sur laquelle je comptois parfaitement. Le seul de mes amis à qui j'eus quelque intérêt de m'ouvrir fut le médecin *Thierry*, qui soigna ma pauvre tante dans une de ses couches où elle se trouva fort mal. En un mot je ne mis aucun mystere à ma conduite, non seulement parceque je n'ai jamais rien su cacher à mes amis, mais parcequ'en effet je n'y voyois aucun mal. Tout pesé, je choisis pour mes enfans le mieux, ou ce que je crus l'être. J'aurois voulu, je voudrois encore avoir été élevé et nourri comme ils l'ont été.

Tandis que je faisois ainsi mes confidences, madame *le Vasseur* les faisoit aussi de son côté, mais dans des vues moins désintéressées. Je les avois introduites, elle et sa fille, chez madame *D... n*, qui, par amitié pour moi, avoit mille bontés pour elles. La mere la mit dans le secret de sa fille. Madame *D... n*, qui est bonne et généreuse, et à qui elle ne disoit pas combien, malgré la modicité de mes ressources, j'étois attentif à pourvoir à tout, y pour-

voyoit de son côté avec une libéralité que, par l'ordre de la mere, la fille m'a toujours cachée durant mon séjour à Paris, et dont elle ne me fit l'aveu qu'à l'Hermitage, à la suite de plusieurs autres épanchemens de cœur. J'ignorois que madame *D...n*, qui ne m'en a jamais fait le moindre semblant, fût si bien instruite ; j'ignore encore si madame de *C.........x*, sa bru, le fut aussi : mais madame de *F.......l*, sa belle-fille, le fut, et ne put s'en taire. Elle m'en parla l'année suivante lorsque j'avois déja quitté leur maison. Cela m'engagea à lui écrire à ce sujet une lettre qu'on trouvera dans mes recueils, et dans laquelle j'expose celles de mes raisons que je pouvois dire sans compromettre madame *le Vasseur* et sa famille ; car les plus déterminantes venoient de là, et je les tus.

Je suis sûr de la discrétion de madame *D...n* et de l'amitié de madame de *C.........x*; je l'étois de celle de madame de *F.......l*, qui d'ailleurs mourut long-temps avant que mon secret fût ébruité. Jamais il n'a pu l'être que par les gens mêmes à qui je l'avois confié, et ne l'a été en effet qu'a-

près ma rupture avec eux. Par ce seul fait ils sont jugés : sans vouloir me disculper du blâme que je mérite, j'aime mieux en être chargé que de celui que mérite leur méchanceté. Ma faute est grande, mais c'est une erreur : j'ai négligé mes devoirs, mais le desir de nuire n'est pas entré dans mon cœur, et les entrailles de pere ne sauroient parler bien puissamment pour des enfans qu'on n'a jamais vus : mais trahir la confiance de l'amitié, violer le plus saint de tous les pactes, publier les secrets versés dans notre sein, déshonorer à plaisir l'ami qu'on a trompé, et qui nous respecte encore en nous quittant, ce ne sont pas là des fautes ; ce sont des bassesses d'ame et des noirceurs.

J'ai promis ma confession, non ma justification ; ainsi je m'arrête ici sur ce point. C'est à moi d'être vrai, c'est au lecteur d'être juste. Je ne lui demanderai jamais rien de plus.

Le mariage de M. de *C..........x* me rendit la maison de sa mere encore plus agréable, par le mérite et l'esprit de la nouvelle mariée, jeune personne très ai-

mable, et qui parut me distinguer parmi les scribes de M. *D...n.* Elle étoit fille unique de Mme la vicomtesse de *R..........t,* grande amie du comte de *F.....*, et par contre-coup de *G....* qui lui étoit attaché. Ce fut pourtant moi qui l'introduisis chez sa fille : mais leurs humeurs ne se convenant pas, cette liaison n'eut point de suite; et *G....*, qui dès lors visoit au solide, préféra la mere, femme du grand monde, à la fille, qui vouloit des amis surs et qui lui convinssent, sans se mêler d'aucune intrigue ni chercher du crédit parmi les grands. Madame *D...n*, ne trouvant pas dans madame de *C.........x* toute la docilité qu'elle en attendoit, lui rendit sa maison fort triste ; et madame de *C.........x*, fiere de son mérite, peut-être de sa naissance, aima mieux renoncer aux agrémens de la société, et rester presque seule dans son appartement, que de porter un joug pour lequel elle ne se sentoit pas faite. Cette espece d'exil augmenta mon attachement pour elle par cette pente naturelle qui m'attire vers les malheureux. Je lui trouvai l'esprit méta-

physique et penseur, quoique par fois un peu sophistique. Sa conversation, qui n'étoit point du tout celle d'une jeune femme qui sort du couvent, étoit pour moi très attrayante. Cependant elle n'avoit pas vingt ans; son teint étoit d'une blancheur éblouissante; sa taille eût été grande et belle si elle se fût mieux tenue; ses cheveux, d'un blond cendré et d'une beauté peu commune, me rappeloient ceux de ma pauvre maman dans son bel âge et m'agitoient vivement le cœur. Mais les principes séveres que je venois de me faire, et que j'étois résolu de suivre à tout prix, me garantirent d'elle et de ses charmes. J'ai passé, durant tout un été, trois ou quatre heures par jour tête-à-tête avec elle, à lui montrer gravement l'arithmétique, et à l'ennuyer de mes chiffres éternels, sans lui dire un seul mot galant ni lui jeter une œillade. Cinq ou six ans plus tard je n'aurois pas été si sage ou si fou; mais il étoit écrit que je ne devois aimer d'amour qu'une fois en ma vie, et qu'une autre qu'elle auroit les premiers et les derniers soupirs de mon cœur.

Depuis que je vivois chez Mme *D*...*n* je m'étois toujours contenté de mon sort sans marquer aucun desir de le voir améliorer. L'augmentation qu'elle avoit faite à mes honoraires, conjointement avec M. de *F*.......*l*, étoit venue uniquement de leur propre mouvement. Cette année, M. de *F*.......*l*, qui me prenoit de jour en jour plus en amitié, songea à me mettre un peu plus au large et dans une situation moins précaire. Il étoit receveur-général des finances. M. *Dudoyer*, son caissier, étoit vieux, riche, et vouloit se retirer. M. de *F*.......*l* m'offrit cette place; et pour me mettre en état de la remplir, j'allai pendant quelques semaines chez M. *Dudoyer* prendre les instructions nécessaires. Mais, soit que j'eusse peu de talent pour cet emploi, soit que *Dudoyer*, qui me parut vouloir se donner un autre successeur, ne m'instruisît pas de bonne foi, j'acquis lentement et mal les connoissances dont j'avois besoin; et tout cet ordre de comptes, embrouillés à dessein, ne put jamais bien m'entrer dans la tête. Cependant, sans avoir saisi le fin du métier, je ne

laissai pas d'en prendre la marche courante assez pour pouvoir l'exercer rondement. J'en commençai même les fonctions. Je tenois les registres et la caisse ; je donnois et recevois de l'argent, des récépissés; et quoique j'eusse aussi peu de goût que de talent pour ce métier, la maturité des ans commençant à me rendre sage, j'étois déterminé à vaincre ma répugnance pour me livrer tout entier à mon emploi. Malheureusement, comme je commençois à me mettre en train, M. de *F.......l* fit un petit voyage, durant lequel je restai chargé de sa caisse, où il n'y avoit cependant pour lors que vingt-cinq à trente mille francs. Les soucis, l'inquiétude d'esprit, que me donna ce dépôt, me firent sentir que je n'étois point fait pour être caissier; et je ne doute point que le mauvais sang que je fis durant cette absence, n'ait contribué à la maladie où je tombai après son retour.

J'ai dit, dans ma premiere partie, que j'étois né mourant. Un vice de conformation dans la vessie me fit éprouver, durant mes premieres années, une rétention

d'urine presque continuelle; et ma tante *Suson*, qui prit soin de moi, eut des peines incroyables à me conserver. Elle en vint à bout cependant; ma robuste constitution prit enfin le dessus, et ma santé s'affermit tellement, durant ma jeunesse, qu'excepté la maladie de langueur dont j'ai raconté l'histoire, et de fréquens besoins d'uriner que le moindre échauffement me rendit toujours incommodes, je parvins jusqu'à l'âge de trente ans, sans presque me sentir de ma premiere infirmité. Le premier ressentiment que j'en eus fut à mon arrivée à Venise. La fatigue du voyage et les terribles chaleurs que j'avois souffertes me donnerent une ardeur d'urine et des maux de reins que je gardai jusqu'à l'entrée de l'hiver. Après avoir vu la padoana, je me crus mort, et n'eus pas la moindre incommodité. Après m'être épuisé plus d'imagination que de corps pour ma Zulietta, je me portai mieux que jamais. Ce ne fut qu'après la détention de *Diderot*, que l'échauffement contracté dans mes courses de Vincennes, durant les terribles chaleurs qu'il faisoit alors, me donna

donna une violente néphrétique, depuis laquelle je n'ai jamais recouvré ma premiere santé.

Au moment dont je parle, m'étant peut-être un peu fatigué au maussade travail de cette maudite caisse, je retombai plus bas qu'auparavant, et je demeurai dans mon lit cinq ou six semaines dans le plus triste état que l'on puisse imaginer. Mme *D...n* m'envoya le célebre *Morand*, qui, malgré son habileté et la délicatesse de sa main, me fit souffrir des maux incroyables, et ne put jamais venir à bout de me sonder. Il me conseilla de recourir à *Daran*, dont les bougies plus flexibles parvinrent en effet à s'insinuer : mais, en rendant compte à Mme *D...n* de mon état, *Morand* lui déclara que dans six mois je ne serois pas en vie. Ce discours, qui me parvint, me fit faire de sérieuses réflexions sur mon état, et sur la bêtise de sacrifier le repos et l'agrément du peu de jours qui me restoient à vivre, à l'assujettissement d'un emploi pour lequel je ne me sentois que du dégoût. D'ailleurs, comment accorder les séveres principes que je venois d'adopter

avec un état qui s'y rapportoit si peu? et n'aurois-je pas bonne grace, caissier d'un receveur-général des finances, à prêcher le désintéressement et la pauvreté? Ces idées fermenterent si bien dans ma tête avec la fievre, elles s'y combinerent avec tant de force, que rien depuis lors ne les en put arracher; et durant ma convalescence je me confirmai de sang-froid dans les résolutions que j'avois prises dans mon délire. Je renonçai pour jamais à tout projet de fortune et d'avancement. Déterminé à passer dans l'indépendance et la pauvreté le peu de temps qui me restoit à vivre, j'appliquai toutes les forces de mon ame à briser les fers de l'opinion, et à faire avec courage tout ce qui me paroissoit bien, sans m'embarrasser aucunement du jugement des hommes. Les obstacles que j'eus à combattre, et les efforts que je fis pour en triompher, sont incroyables. Je réussis autant qu'il étoit possible, et plus que je n'avois espéré moi-même. Si j'avois aussi bien secoué le joug de l'amitié que celui de l'opinion, je venois à bout de mon dessein, le plus grand peut-

être, ou du moins le plus utile à la vertu, que mortel ait jamais conçu; mais, tandis que je foulois aux pieds les jugemens insensés de la tourbe vulgaire des soi-disans grands et des soi-disans sages, je me laissois subjuguer et mener comme un enfant par de soi-disans amis, qui, jaloux de me voir marcher seul dans une route nouvelle, tout en paroissant s'occuper beaucoup à me rendre heureux, ne s'occupoient en effet qu'à me rendre ridicule, et commencerent par travailler à m'avilir, pour parvenir dans la suite à me diffamer. Ce fut moins ma célébrité littéraire que ma réforme personnelle, dont je marque ici l'époque, qui m'attira leur jalousie: ils m'auroient pardonné peut-être de briller dans l'art d'écrire; mais ils ne purent me pardonner de donner dans ma conduite un exemple qui sembloit les importuner. J'étois né pour l'amitié; mon humeur facile et douce la nourrissoit sans peine. Tant que je vécus ignoré du public, je fus aimé de tous ceux qui me connurent, et je n'eus pas un seul ennemi; mais sitôt que j'eus un nom, je n'eus plus d'amis. Ce fut un très grand malheur;

un plus grand encore fut d'être environné de gens qui prenoient ce nom et qui n'usèrent des droits qu'il leur donnoit que pour m'entraîner à ma perte. La suite de ces mémoires développera cette odieuse trame; je n'en montre ici que l'origine : on en verra bientôt former le premier nœud.

Dans l'indépendance où je voulois vivre il falloit cependant subsister. J'en imaginai un moyen très simple, ce fut de copier de la musique à tant la page. Si quelque occupation plus solide eût rempli le même but, je l'aurois prise; mais ce talent étant de mon goût, et le seul qui, sans assujettissement personnel, pût me donner du pain au jour le jour, je m'y tins. Croyant n'avoir plus besoin de prévoyance, et faisant taire la vanité, de caissier d'un financier je me fis copiste de musique. Je crus avoir gagné beaucoup à ce choix, et je m'en suis si peu repenti, que je n'ai quitté ce métier que par force, pour le reprendre aussitôt que je pourrai. Le succès de mon premier discours me rendit l'exécution de cette résolution plus facile. Quand

il eut remporté le prix, *Diderot* se chargea de le faire imprimer. Tandis que j'étois dans mon lit, il m'écrivit un billet pour m'en annoncer la publication et l'effet. *Il prend*, me marquoit-il, *tout par-dessus les nues; il n'y a pas d'exemple d'un succès pareil.* Cette faveur du public, nullement briguée, et pour un auteur inconnu, me donna la premiere assurance véritable de mon talent, dont, malgré le sentiment interne, j'avois toujours douté jusqu'alors. Je compris tout l'avantage que j'en pouvois tirer pour le parti que j'étois prêt à prendre; et je jugeai qu'un copiste de quelque célébrité dans les lettres ne manqueroit vraisemblablement pas de travail.

Sitôt que ma résolution fut bien prise et bien confirmée, j'écrivis un billet à M. de *F.......l* pour lui en faire part, pour le remercier, ainsi que Mme *D...n*, de toutes leurs bontés, et pour leur demander leur pratique. *F.......l*, ne comprenant rien à ce billet, et me croyant encore dans le transport de la fievre, accourut chez moi; mais il trouva ma résolution si bien prise, qu'il ne put parvenir à l'ébranler. Il alla dire à

Mme *D...n* et à tout le monde que j'étois devenu fou ; je laissai dire, et j'allai mon train. Je commençai ma réforme par ma parure ; je quittai la dorure et les bas blancs ; je pris une perruque ronde ; je posai l'épée ; je vendis ma montre, en me disant avec une joie incroyable : Grace au ciel, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est. M. de *F.......l* eut l'honnêteté d'attendre assez long-temps encore avant de disposer de sa caisse. Enfin, voyant mon parti bien pris, il la remit à M. d'*Alibard*, jadis gouverneur du jeune *C.........x*, et connu dans la botanique par sa *Flora parisiensis* (*).

Quelque austere que fût ma réforme somptuaire, je ne l'étendis pas d'abord jusqu'à mon linge, qui étoit beau et en quantité, reste de mon équipage de Venise et pour lequel j'avois un attachement particulier. A

(*) Je ne doute pas que tout ceci ne soit maintenant conté bien différemment par *F.......l* et ses consorts ; mais je m'en rapporte à ce qu'il en dit alors et long-temps après à tout le monde, jusqu'à la formation du complot, et dont les gens de bon sens et de bonne foi ont dû conserver le souvenir.

force d'en faire un objet de propreté, j'en avois fait un objet de luxe, qui ne laissoit pas de m'être coûteux. Quelqu'un me rendit le bon office de me délivrer de cette servitude. La veille de Noël, tandis que les gouverneuses étoient à vêpres et que j'étois au concert spirituel, on força la porte d'un grenier où étoit étendu tout notre linge après une lessive qu'on venoit de faire. On vola tout, et entre autres quarante-deux chemises à moi, de très belle toile, et qui faisoient le fonds de ma garde-robe en linge. A la façon dont les voisins dépeignirent un homme qu'on avoit vu sortir de l'hôtel, portant des paquets à la même heure, *Thérese* et moi soupçonnâmes son frere, qu'on savoit être un très mauvais sujet. La mere repoussa vivement ce soupçon; mais tant d'indices le confirmerent, qu'il nous resta, malgré qu'elle en eût. Je n'osai faire d'exactes recherches, de peur de trouver plus que je n'aurois voulu. Ce frere ne se montra plus chez moi, et disparut enfin tout-à-fait. Je déplorai le sort de *Thérese* et le mien de tenir à une famille si mêlée, et je l'exhortai plus que jamais de secouer un joug

aussi dangereux. Cette aventure me guérit de la passion du beau linge, et je n'en ai plus eu depuis que de très commun, plus assortissant au reste de mon équipage.

Ayant ainsi complété ma réforme, je ne songeai plus qu'à la rendre solide et durable, en travaillant à déraciner de mon cœur tout ce qui tenoit encore au jugement des hommes, tout ce qui pouvoit me détourner, par la crainte du blâme, de ce qui étoit bon et raisonnable en soi. A l'aide du bruit que faisoit mon ouvrage, ma résolution fit du bruit aussi, et m'attira des pratiques; de sorte que je commençai mon métier avec assez de succès. Plusieurs causes, cependant, m'empêcherent d'y réussir comme j'aurois pu faire en d'autres circonstances. D'abord, ma mauvaise santé. L'attaque que je venois d'essuyer eut des suites qui ne m'ont laissé jamais aussi bien portant qu'auparavant; et je crois que les médecins auxquels je me livrai me firent bien autant de mal que la maladie. Je vis successivement *Morand, Daran, Helvétius, Malouin, Thierry*, qui, tous très savans, tous mes amis, me traiterent chacun à sa mode, ne me soula-

gerent point, et m'affoiblirent considérablement. Plus je m'asservissois à leur direction, plus je devenois jaune, maigre, foible. Mon imagination, qu'ils effarouchoient, mesurant mon état sur l'effet de leurs drogues, ne me montroit avant la mort qu'une suite de souffrances, les rétentions, la gravelle, la pierre. Tout ce qui soulage les autres, les tisanes, les bains, la saignée, empiroit mes maux. M'étant apperçu que les sondes de *Daran*, qui seules me faisoient quelque effet, et sans lesquelles je ne croyois plus pouvoir vivre, ne me donnoient cependant qu'un soulagement momentané, je me mis à faire à grands frais d'immenses provisions de sondes, pour pouvoir en porter toute ma vie, même au cas que *Daran* vînt à manquer. Pendant huit ou dix ans que je m'en suis servi si souvent, il faut, avec tout ce qui m'en reste, que j'en aie acheté pour cinquante louis. On sent qu'un traitement si coûteux, si douloureux, si pénible, ne me laissoit pas travailler sans distraction, et qu'un mourant ne met pas une ardeur bien vive à gagner son pain quotidien.

Les occupations littéraires firent une autre distraction non moins préjudiciable à mon travail journalier. A peine mon discours eut il paru, que les défenseurs des lettres fondirent sur moi comme de concert. Indigné de voir tant de petits messieurs *Josse*, qui n'entendoient pas même la question, vouloir en décider en maîtres, je pris la plume, et j'en traitai quelques uns de maniere à ne pas laisser les rieurs de leur côté. Un certain M. *Gautier*, de Nancy, le premier qui tomba sous ma plume, fut rudement mal-mené dans une lettre à M. *G*.... Le second fut le roi *Stanislas* lui-même, qui ne dédaigna pas d'entrer en lice avec moi. L'honneur qu'il me fit me força de changer de ton pour lui répondre; j'en pris un plus grave, mais non moins fort; et, sans manquer de respect à l'auteur, je réfutai pleinement l'ouvrage. Je savois qu'un jésuite, appelé le P. *Menou*, y avoit mis la main : je me fiai à mon tact pour démêler ce qui étoit du prince et ce qui étoit du moine; et, tombant sans ménagement sur toutes les phrases jésuitiques, je relevai, chemin faisant, un anachronisme que je crus ne pou-

voir venir que du révérend. Cette piece, qui, je ne sais pourquoi, a fait moins de bruit que mes autres écrits, est jusqu'à présent un ouvrage unique dans son espece. J'y saisis l'occasion qui m'étoit offerte d'apprendre au public comment un particulier pouvoit défendre la cause de la vérité contre un souverain même. Il est difficile de prendre en même temps un ton plus fier et plus respectueux que celui que je pris pour lui répondre. J'avois le bonheur d'avoir affaire à un adversaire pour lequel mon cœur plein d'estime pouvoit, sans adulation, la lui témoigner; c'est ce que je fis avec assez de succès, mais toujours avec dignité. Mes amis, effrayés pour moi, croyoient déja me voir à la bastille. Je n'eus pas cette crainte un seul moment, et j'eus raison. Ce bon prince, après avoir vu ma réponse, dit: *J'ai mon compte, je ne m'y frotte plus.* Depuis lors, je reçus de lui diverses marques d'estime et de bienveillance, dont j'aurai quelques unes à citer; et mon écrit courut tranquillement la France et l'Europe, sans que personne y trouvât rien à blâmer.

J'eus peu de temps après un autre ad-

versaire, auquel je ne m'étois pas attendu, ce même M. *Bordes*, de Lyon, qui dix ans auparavant, m'avoit fait beaucoup d'amitiés et rendu plusieurs services. Je ne l'avois pas oublié, mais je l'avois négligé par paresse; et je ne lui avois pas envoyé mes écrits, faute d'occasion toute trouvée pour les lui faire passer. J'avois donc tort; et il m'attaqua, honnêtement toutefois, et je répondis de même. Il répliqua sur un ton plus décidé. Cela donna lieu à ma derniere réponse, après laquelle il ne dit plus rien: mais il devint mon plus ardent ennemi, saisit le temps de mes malheurs pour faire contre moi d'affreux libelles, et fit un voyage à Londres exprès pour m'y nuire.

Toute cette polémique m'occupoit beaucoup, avec beaucoup de perte de temps pour ma copie, peu de progrès pour la vérité, et peu de profit pour ma bourse. *Pissot*, alors mon libraire, me donnoit toujours très peu de chose de mes brochures, souvent rien du tout; et, par exemple, je n'eus pas un liard de mon premier discours; *Diderot* le lui donna gratuitement. Il falloit attendre long-temps, et tirer son

à son le peu qu'il me donnoit. Cependant la copie n'alloit point. Je faisois deux métiers ; c'étoit le moyen de faire mal l'un et l'autre.

Ils se contrarioient encore d'une autre façon, par les diverses manieres de vivre auxquelles ils m'assujettissoient. Le succès de mes premiers écrits m'avoit mis à la mode. L'état que j'avois pris excitoit la curiosité : l'on vouloit connoître cet homme bizarre, qui ne recherchoit personne, et ne se soucioit de rien que de vivre libre et heureux à sa maniere : c'en étoit assez pour qu'il ne le pût point. Ma chambre ne désemplissoit pas de gens qui, sous divers prétextes, venoient s'emparer de mon temps. Les femmes employoient mille ruses pour m'avoir à dîner. Plus je brusquois les gens, plus ils s'obstinoient. Je ne pouvois refuser tout le monde. En me faisant mille ennemis par mes refus, j'étois incessamment subjugué par ma complaisance ; et, de quelque façon que je m'y prisse, je n'avois pas par jour une heure de temps à moi.

Je sentis alors qu'il n'est pas toujours aussi aisé qu'on se l'imagine d'être pauvre

et indépendant. Je voulois vivre de mon métier ; le public ne le vouloit pas. On imaginoit mille petits moyens de me dédommager du temps qu'on me faisoit perdre. Bientôt il auroit fallu me montrer comme Polichinel à tant par personne. Je ne connois pas d'assujettissement plus avilissant et plus cruel que celui-là. Je n'y vis de remede que de refuser les cadeaux grands et petits, de ne faire d'exception pour qui que ce fût. Tout cela ne fit qu'attirer les donneurs, qui vouloient avoir la gloire de vaincre ma résistance, et me forcer de leur être obligé malgré moi. Tel qui ne m'auroit pas donné un écu, si je l'avois demandé, ne cessoit de m'importuner de ses offres, et, pour se venger de les voir rejetées, taxoit mes refus d'arrogance et d'ostentation.

On se doutera bien que le parti que j'avois pris, et le système que je voulois suivre, n'étoient pas du goût de madame *le Vasseur*. Tout le désintéressement de la fille ne l'empêchoit pas de suivre les directions de sa mere ; et les *gouverneuses*, comme les appeloit *Gauffecourt*, n'étoient

pas toujours aussi fermes que moi dans leurs refus. Quoiqu'on me cachât bien des choses, j'en vis assez pour juger que je ne voyois pas tout; et cela me tourmenta, moins par l'accusation de connivence qu'il m'étoit aisé de prévoir, que par l'idée cruelle de ne pouvoir jamais être maître chez moi ni de moi. Je priois, je conjurois, je me fâchois, le tout sans succès; la maman me faisoit passer pour un grondeur éternel, pour un bourru; c'étoit avec mes amis des chuchoteries continuelles; tout étoit mystere et secret pour moi dans mon ménage; et, pour ne pas m'exposer sans cesse à des orages, je n'osois plus m'informer de ce qui s'y passoit. Il auroit fallu, pour me tirer de tous ces tracas, une fermeté dont je n'étois pas capable. Je savois crier, et non pas agir; on me laissoit dire, et l'on alloit son train.

Ces tiraillemens continuels, et les importunités journalieres auxquelles j'étois assujetti, me rendirent enfin ma demeure et le séjour de Paris désagréables. Quand mes incommodités me permettoient de sortir, et que je ne me laissois pas entraîner

ici ou là par mes connoissances, j'allois me promener seul; je rêvois à mon grand systême, j'en jetois quelque chose sur le papier, à l'aide d'un livret blanc et d'un crayon que j'avois toujours dans ma poche. Voilà comment les désagrémens imprévus d'un état de mon choix me jeterent par diversion tout-à-fait dans la littérature; et voilà comment je portai dans tous mes premiers ouvrages la bile et l'humeur qui m'en faisoient occuper.

Une autre chose y contribuoit encore. Jeté malgré moi dans le monde sans en avoir le ton, sans être en état de le prendre et de m'y pouvoir assujettir, je m'avisai d'en prendre un à moi qui m'en dispensât. Ma sotte et maussade timidité que ne pouvois vaincre, ayant pour principe la crainte de manquer aux bienséances, je pris, pour m'enhardir, le parti de les fouler aux pieds. Je me fis cynique et caustique par honte; j'affectai de mépriser la politesse que je ne savois pas pratiquer. Il est vrai que cette âpreté, conforme à mes nouveaux principes, s'ennoblissoit dans mon ame, y prenoit l'intrépidité de

la

la vertu; et c'est, je l'ose dire, sur cette auguste base qu'elle s'est soutenue mieux et plus long-temps qu'on n'auroit dû l'attendre d'un effort si contraire à mon naturel. Cependant, malgré la réputation de misanthropie que mon extérieur et quelques mots heureux me donnerent dans le monde, il est certain que dans le particulier je soutins toujours mal mon personnage; que mes amis et mes connoissances menoient cet ours si farouche comme un agneau, et que, bornant mes sarcasmes à des vérités dures, mais générales, je n'ai jamais su dire un mot désobligeant à qui que ce fût.

Le *Devin du village* acheva de me mettre à la mode, et bientôt il n'y eut pas d'homme plus recherché que moi dans Paris. L'histoire de cette piece, qui fait époque, tient à celle des liaisons que j'avois pour lors. C'est un détail dans lequel je dois entrer, pour l'intelligence de ce qui doit suivre.

J'avois un assez grand nombre de connoissances, mais deux seuls amis de choix, *Diderot* et *G*.... Par un effet du desir que

j'ai de rassembler tout ce qui m'est cher; j'étois trop l'ami de tous les deux pour qu'ils ne le fussent pas bientôt l'un de l'autre. Je les liai; ils se convinrent, et s'unirent encore plus étroitement entre eux qu'avec moi. *Diderot* avoit des connoissances sans nombre; mais *G....*, étranger et nouveau venu, avoit besoin d'en faire. Je ne demandois pas mieux que de lui en procurer. Je lui avois donné *Diderot;* je lui donnai *Gauffecourt.* Je le menai chez madame de *C..........x*, chez madame *D'.....y*, chez le baron d'*H.....k*, avec lequel je me trouvois lié presque malgré moi. Tous mes amis devinrent les siens, cela étoit tout simple : mais aucun des siens ne devint jamais le mien, voilà ce qui l'étoit moins. Tandis qu'il logeoit chez le comte de *F.....*, il nous donnoit souvent à dîner chez lui; mais jamais je n'ai reçu aucun témoignage d'amitié ni de bienveillance du comte de *F.....*, ni du comte de *S.......g* son parent, très familier avec *G....*, ni d'aucune des personnes, tant hommes que femmes, avec lesquelles *G....* eut par eux des liaisons. J'excepte le seul

abbé *Raynal*, qui, quoique son ami, se montra des miens, et m'offrit dans l'occasion sa bourse avec une générosité peu commune. Mais je connoissois l'abbé *Raynal* long-temps avant que *G*.... le connût lui-même, et je lui avois toujours été attaché depuis un procédé plein de délicatesse et d'honnêteté qu'il eut pour moi dans une occasion bien légere, mais que je n'oubliai jamais.

Cet abbé *Raynal* est certainement un ami chaud. J'en eus la preuve à-peu-près dans le temps dont je parle envers le même *G*...., avec lequel il étoit étroitement lié. *G*...., après avoir vu quelque temps de bonne amitié Mlle. *F*.., s'avisa tout d'un coup d'en devenir éperdument amoureux, et de vouloir supplanter *C*.....*c*. La belle, se piquant de constance, éconduisit ce nouveau prétendant. Celui-ci prit l'affaire au tragique, et s'avisa d'en vouloir mourir. Il tomba tout subitement dans la plus étrange maladie dont jamais peut-être on ait ouï parler. Il passoit les jours et les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le pouls bien bat-

tant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, paroissant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas même par signe, et du reste sans agitation, sans douleur, sans fievre, et restant là comme s'il eût été mort. L'abbé *Raynal* et moi nous partageâmes sa garde; l'abbé, plus robuste et mieux portant, y passoit les nuits, moi les jours, sans le quitter jamais ensemble; et l'un ne partoit jamais que l'autre ne fût arrivé. Le comte de *F*....., alarmé, lui amena *Senac*, qui, après l'avoir bien examiné, dit que ce ne seroit rien, et n'ordonna rien. Mon effroi pour mon ami me fit observer avec soin la contenance du médecin, et je le vis sourire en sortant. Cependant le malade resta plusieurs jours immobile, sans prendre ni bouillon, ni quoi que ce fût, que des cerises confites que je lui mettois de temps en temps sur la langue, et qu'il avaloit fort bien. Un beau matin il se leva, s'habilla, et reprit son train de vie ordinaire, sans que jamais il m'ait reparlé, ni, que je sache, à l'abbé *Raynal*, ni à personne, de cette singuliere léthargie, ni des soins que nous lui avions rendus tandis qu'elle avoit duré.

Cette aventure ne laissa pas de faire du bruit; et c'eût été réellement une anecdote merveilleuse, que la cruauté d'une fille d'opéra eût fait mourir un homme de désespoir. Cette belle passion mit *G....* à la mode; bientôt il passa pour un prodige d'amour, d'amitié, d'attachement de toute espece. Cette opinion le fit rechercher et fêter dans le grand monde, et par-là l'éloigna de moi, qui jamais n'avois été pour lui qu'un pis-aller. Je le vis prêt à m'échapper tout-à-fait; car tous les sentimens vifs dont il faisoit parade étoient ceux qu'avec moins de bruit j'avois pour lui. J'étois bien aise qu'il réussît dans le monde, mais je n'aurois pas voulu que ce fût en oubliant son ami. Je lui dis un jour : *G....*, vous me négligez; je vous le pardonne: quand la premiere ivresse des succès bruyans aura fait son effet, et que vous en sentirez le vuide, j'espere que vous reviendrez à moi, et vous me retrouverez toujours : quant à présent, ne vous gênez point; je vous laisse libre, et je vous attends. Il me dit que j'avois raison, s'arrangea en conséquence, et se mit si bien à son aise,

que je ne le vis plus qu'avec nos amis communs.

Notre principal point de réunion, avant qu'il fût aussi lié avec madame *D'.....y* qu'il le fut dans la suite, étoit la maison du baron d'*H.....k*. Cedit baron étoit un fils de parvenu, qui jouissoit d'une assez grande fortune, dont il usoit noblement, recevant chez lui des gens de lettres et de mérite, et par son savoir et ses lumieres tenant bien sa place au milieu d'eux. Lié depuis long-temps avec *Diderot*, il m'avoit recherché par son entremise, même avant que mon nom fût connu. Une répugnance naturelle m'empêcha long-temps de répondre à ses avances. Un jour qu'il m'en demanda la raison, je lui dis, Vous êtes trop riche. Il s'obstina, et vainquit enfin. Mon plus grand malheur fut toujours de ne pouvoir résister aux caresses: je ne me suis jamais bien trouvé d'y avoir cédé.

Une autre connoissance, qui devint amitié sitôt que j'eus un titre pour y prétendre, fut celle de M. *Duclos*. Il y avoit plusiéurs années que je l'avois vu pour

la premiere fois à la *C........e* chez Mme *D'....y*, avec laquelle il étoit très bien. Nous ne fîmes que dîner ensemble, il repartit le même jour; mais nous causâmes quelques momens après le dîner. Mme *D....y* lui avoit parlé de moi et de mon opéra des *Muses galantes*. *Duclos*, doué de trop grands talens pour ne pas aimer ceux qui en avoient, s'étoit prévenu pour moi, m'avoit invité à l'aller voir. Malgré mon ancien penchant, renforcé par la connoissance, ma timidité, ma paresse me retinrent tant que je n'eus aucun passe-port auprès de lui, que sa complaisance : mais encouragé par mon premier succès et par ses éloges qui me revinrent, je fus le voir, il vint me voir; et ainsi commencerent entre nous des liaisons qui me le rendront toujours cher, et à qui je dois de savoir, outre le témoignage de mon propre cœur, que la droiture et la probité peuvent s'allier quelquefois avec la culture des lettres.

Beaucoup d'autres liaisons moins solides, et dont je ne fais pas ici mention, furent l'effet de mes premiers succès, et durerent jusqu'à ce que la curiosité fût satis-

faite. J'étois un homme sitôt vu, qu'il n'y avoit rien à voir de nouveau dès le lendemain. Une femme, cependant, qui me rechercha dans ce temps-là, tint plus solidement que toutes les autres : ce fut Mme la marquise de *Créqui*, niece de M. le bailli de *Froulay*, ambassadeur de Malte, dont le frere avoit précédé M. de *M*....... dans l'ambassade de Venise, et que j'avois été voir à mon retour de ce pays-là. Mme de *Créqui* m'écrivit; j'allai chez elle : elle me prit en amitié. J'y dînois quelquefois; j'y vis plusieurs gens de lettres, et entre autres M. *S*....., l'auteur de *Spartacus*, de *Barnevelt*, etc. devenu depuis lors mon très cruel ennemi, sans que j'en puisse imaginer d'autre cause, sinon que je porte le nom d'un homme que son pere a bien vilainement persécuté.

On voit que, pour un copiste qui devoit être occupé de son métier du matin jusqu'au soir, j'avois bien des distractions qui ne rendoient pas ma journée fort lucrative, et qui m'empêchoient d'être assez attentif à ce que je faisois, pour le bien faire : aussi perdois-je à effacer ou gratter

mes fautes, ou à recommencer ma feuille, plus de la moitié du temps qu'on me laissoit. Cette importunité me rendoit de jour en jour Paris plus insupportable, et me faisoit rechercher la campagne avec ardeur. J'allai plusieurs fois passer quelques jours à Marcoussis, dont Mme *le Vasseur* connoissoit le vicaire, chez lequel nous nous arrangions tous, de façon qu'il ne s'en trouvoit pas mal. *G....y* vint une fois avec nous (*). Le vicaire avoit de la voix, chantoit bien; et, quoiqu'il ne sût pas la musique, il apprenoit sa partie avec beaucoup de facilité et de précision. Nous y passions le temps à chanter mes trio de Chenonceaux. J'y en fis deux ou trois nouveaux, sur des paroles que *G....* et le vi-

(*) Puisque j'ai négligé de raconter une petite mais mémorable aventure que j'eus là avec ledit M. *G....*, un matin que nous devions aller dîner à la fontaine de S.-Vandrille, je n'y reviendrai pas; mais, en y repensant dans la suite, j'en ai conclu qu'il couvoit dès lors, au fond de son cœur, le complot qu'il a exécuté depuis avec un si prodigieux succès.

caire bâtissoient tant bien que mal. Je ne puis m'empêcher de regretter ces trio faits et chantés dans des momens de bien pure joie, et que j'ai laissés à Wootton avec toute ma musique. Mlle *Davenport* en a peut-être déja fait des papillotes; mais ils méritoient d'être conservés, et sont pour la plupart d'un très bon contre-point. Ce fut après quelqu'un de ces petits voyages, où j'avois le plaisir de voir la tante à son aise, bien gaie, et où je m'égayois fort aussi, que j'écrivis au vicaire, fort rapidement et fort mal, une épître en vers qu'on trouvera parmi mes papiers.

J'avois, plus près de Paris, une autre station fort de mon goût chez M. *Mussard*, mon compatriote, mon parent et mon ami, qui s'étoit fait à Passy une retraite charmante, où j'ai coulé de bien paisibles momens. M. *Mussard* étoit un joaillier, homme de bon sens, qui, après avoir acquis dans son commerce une fortune honnête, et avoir marié sa fille unique à M. de *Valmalette*, fils d'un agent-de-change et maître-d'hôtel du roi, prit le sage parti de quitter sur ses vieux jours

le négoce et les affaires, et de mettre un intervalle de repos et de jouissance entre les tracas de la vie et la mort. Le bon homme *Mussard*, vrai philosophe de pratique, vivoit sans souci, dans une maison très agréable qu'il s'étoit bâtie, et dans un très joli jardin qu'il avoit planté de ses mains. En fouillant à fond de cuve les terrasses de ce jardin, il trouva des coquillages fossiles, et il en trouva en si grande quantité, que son imagination exaltée ne vit plus que coquilles dans la nature, et qu'il crut enfin tout de bon que l'univers n'étoit que coquilles, débris de coquilles, et que la terre entiere n'étoit que du cron. Toujours occupé de cet objet et de ses singulieres découvertes, il s'échauffa si bien sur ces idées, qu'elles se seroient enfin tournées dans sa tête en système, c'est-à-dire en folie, si, très heureusement pour sa raison, mais bien malheureusement pour ses amis, auxquels il étoit cher et qui trouvoient chez lui l'asyle le plus agréable, la mort ne fût venue le leur enlever par la plus étrange et cruelle maladie : c'étoit une tumeur dans l'estomac, toujours crois-

sante, qui l'empêchoit de manger, sans que durant très long-temps on en trouvât la cause, et qui finit, après plusieurs années de souffrances, par le faire mourir de faim. Je ne puis me rappeler, sans des serremens de cœur, les derniers temps de ce pauvre et digne homme, qui, nous recevant encore avec tant de plaisir, *Lenieps* et moi, les seuls amis que le spectacle des maux qu'il souffroit n'écarta pas de lui jusqu'à sa derniere heure, qui, dis-je, étoit réduit à dévorer des yeux le repas qu'il nous faisoit servir, sans pouvoir presque humer quelques gouttes d'un thé bien léger, qu'il falloit rejeter un moment après. Mais avant ces temps de douleurs, combien j'en ai passé chez lui d'agréables avec les amis d'élite qu'il s'étoit faits! A leur tête je mets l'abbé *Prévôt*, homme très aimable et très simple, dont le cœur vivifioit ses écrits, dignes de l'immortalité, et qui n'avoit rien dans l'humeur ni dans la société du sombre coloris qu'il donnoit à ses ouvrages; le médecin *Procope*, petit Ésope à bonnes fortunes; *Boulanger*, le célebre auteur posthume du *Despotisme oriental*, et qui, je crois, éten-

doit les systêmes de *Mussard* sur la durée du monde : en femmes, Mme *D*...., niece de *V*......., qui, n'étant alors qu'une bonne femme, ne faisoit pas encore du bel esprit; Mme *Vanloo*, non pas belle assurément, mais charmante, qui chantoit comme un ange; Mme de *Valmalette* elle-même, qui chantoit aussi, et qui, quoique fort maigre, eût été fort aimable si elle en eût moins eu la prétention. Telle étoit à-peu-près la société de M. *Mussard*, qui m'auroit assez plu si son tête-à-tête avec sa conchyliomanie ne m'avoit plu davantage; et je puis dire que pendant plus de six mois j'ai travaillé à son cabinet avec autant de plaisir que lui-même.

Il y avoit long-temps qu'il prétendoit que pour mon état les eaux de Passy me seroient salutaires, et qu'il m'exhortoit à les venir prendre chez lui. Pour me tirer un peu de l'urbaine cohue, je me rendis à la fin, et je fus passer à Passy huit ou dix jours, qui me firent plus de bien parceque j'étois à la campagne, que parceque j'y prenois les eaux. *Mussard* jouoit du violoncelle, et aimoit passion-

nément la musique italienne. Un soir, nous en parlâmes beaucoup avant que de nous coucher, et sur-tout des *opere buffe* que nous avions vus l'un et l'autre en Italie, et dont nous étions tous deux transportés. La nuit, ne dormant pas, j'allai rêver comment on pourroit faire pour donner en France l'idée d'un drame de ce genre; car les amours de *Ragonde* n'y ressembloient point du tout. Le matin, en me promenant et prenant les eaux, je fis quelques manieres de vers très à la hâte, et j'y adaptai des chants qui me revinrent en les faisant. Je barbouillai le tout dans une espece de sallon voûté, qui étoit au haut du jardin; et au thé, je ne pus m'empêcher de montrer ces airs à *Mussard* et à Mlle *Duvernois* sa gouvernante, qui étoit en vérité une très bonne et aimable fille. Les trois morceaux que j'avois esquissés étoient le premier monologue, *J'ai perdu mon serviteur;* l'air du devin, *L'amour croît s'il s'inquiete;* et le dernier duo, *A jamais, Colin, je t'engage,* etc. J'imaginois si peu que cela valût la peine d'être suivi, que, sans les applau-


HELMAN

dissemens et les encouragemens de l'un et de l'autre, j'allois jeter au feu mes chiffons et n'y plus penser, comme j'ai fait tant de fois pour des choses du moins aussi bonnes : mais ils m'exciterent si bien qu'en six jours mon drame fut écrit, à quelques vers près, et toute ma musique esquissée, tellement que je n'eus plus à faire à Paris qu'un peu de récitatif et tout le remplissage; et j'achevai le tout avec une telle rapidité, qu'en trois semaines mes scenes furent mises au net et en état d'être représentées. Il n'y manquoit que le divertissement, qui ne fut fait que long temps après.

Échauffé de la composition de cet ouvrage, j'avois une grande passion de l'entendre, et j'aurois donné tout au monde pour le voir représenter à ma fantaisie, à portes fermées, comme on dit que *Lulli* fit une fois jouer Armide pour lui seul. Comme il ne m'étoit pas possible d'avoir ce plaisir qu'avec le public, il falloit nécessairement, pour jouir de ma piece, la faire passer à l'opéra. Malheureusement elle étoit dans un genre absolument neuf,

auquel les oreilles n'étoient point accoutumées; et, d'ailleurs, le mauvais succès des *Muses galantes* me faisoit prévoir celui du *Devin*, si je le présentois sous mon nom. *Duclos* me tira de peine, et se chargea de faire essayer l'ouvrage en laissant ignorer l'auteur. Pour ne pas me déceler, je ne me trouvai point à cette répétition; et les *petits violons* (*), qui la dirigerent, ne surent eux-mêmes quel en étoit l'auteur, qu'après qu'une acclamation générale eut attesté la bonté de l'ouvrage. Tous ceux qui l'entendirent en étoient enchantés, au point que dès le lendemain, dans toutes les sociétés, on ne parloit d'autre chose. M. de *Cury*, intendant des menus, qui avoit assisté à la répétition, demanda l'ouvrage pour être donné à la cour. *Duclos*, qui savoit mes intentions, jugeant que je serois moins le maître de ma piece à la cour qu'à Paris, la

(*) C'est ainsi qu'on appeloit *Rebel* et *Francœur*, qui s'étoient fait connoître, dès leur jeunesse, en allant toujours ensemble jouer du violon dans les maisons.

refusa

refusa. *Cury* la réclama d'autorité, *Duclos* tint bon; et le débat entre eux devint si vif, qu'un jour à l'opéra ils alloient sortir ensemble, si on ne les eût séparés. On voulut s'adresser à moi : je renvoyai la décision de la chose à M. *Duclos*. Il fallut retourner à lui. M. le duc d'*Aumont* s'en mêla. *Duclos* crut enfin devoir céder à l'autorité, et la piece fut donnée pour être jouée à Fontainebleau.

La partie à laquelle je m'étois le plus attaché, et où je m'éloignois le plus de la route commune, étoit le récitatif. Le mien étoit accentué d'une façon toute nouvelle et marchoit avec le débit de la parole. On n'osa laisser cette horrible innovation, l'on craignoit qu'elle ne révoltât les oreilles moutonnieres. Je consentis que *Francueil* et *Jelyotte* fissent un autre récitatif, mais je ne voulus pas m'en mêler.

Quand tout fut prêt et le jour fixé pour la représentation, l'on me proposa le voyage de Fontainebleau, pour voir au moins la derniere répétition. J'y fus avec Mlle *F*..., *G*...., et, je crois, l'abbé *Raynal*, dans une voiture de la cour. La répétition fut passa-

ble; j'en fus plus content que je ne m'y étois attendu. L'orchestre étoit nombreux, composé de ceux de l'opéra et de la musique du roi. *Jelyotte* faisoit *Colin*, Mlle *Fel Colette*, *Cuvilier* le Devin, les chœurs étoient ceux de l'opéra. Je dis peu de chose: c'étoit *Jelyotte* qui avoit tout dirigé; je ne voulus pas contrôler ce qu'il avoit fait; et, malgré mon ton romain, j'étois honteux comme un écolier au milieu de tout ce monde.

Le lendemain, jour de la représentation, j'allai déjeûner au café du grand commun. Il y avoit là beaucoup de monde. On parloit de la répétition de la veille, et de la difficulté qu'il y avoit eu d'y entrer. Un officier qui étoit là dit qu'il y étoit entré sans peine, conta au long ce qui s'y étoit passé, dépeignit l'auteur, rapporta ce qu'il avoit fait, ce qu'il avoit dit; mais ce qui m'émerveilla de ce récit assez long, fait avec autant d'assurance que de simplicité, fut qu'il ne s'y trouva pas un seul mot de vrai. Il m'étoit très clair que celui qui parloit si savamment de cette répétition n'y avoit point été, puisqu'il avoit devant les yeux, sans le connoître, cet auteur qu'il disoit avoir tant vu. Ce

qu'il y eut de plus singulier dans cette scene, fut l'effet qu'elle fit sur moi. Cet homme étoit d'un certain âge; il n'avoit point l'air ni le ton fat et avantageux; sa physionomie annonçoit un homme de mérite, sa croix de S.-Louis annonçoit un ancien officier. Il m'intéressoit, malgré son impudence et malgré moi: tandis qu'il débitoit ses mensonges je rougissois, je baissois les yeux, j'étois sur les épines; je cherchois quelquefois en moi-même s'il n'y auroit pas moyen de le croire dans l'erreur et de bonne foi. Enfin, tremblant que quelqu'un ne me reconnût et ne lui en fît l'affront, je me hâtai d'achever mon chocolat sans rien dire; et baissant la tête en passant devant lui, je sortis le plutôt qu'il me fut possible, tandis que les assistans péroroient sur sa relation. Je m'apperçus dans la rue que j'étois en sueur; et je suis sûr que, si quelqu'un m'eût reconnu et nommé avant ma sortie, on m'auroit vu la honte et l'embarras d'un coupable, par le seul sentiment de la peine que ce pauvre homme auroit à souffrir, si son mensonge étoit reconnu.

Me voici dans un de ces momens critiques

de ma vie où il est difficile de ne faire que narrer, parcequ'il est presque impossible que la narration même ne porte empreinte de censure ou d'apologie. J'essaierai toutefois de rapporter comment et sur quels motifs je me conduisis, sans y ajouter ni louanges ni blâme.

J'étois ce jour-là dans le même équipage négligé qui m'étoit ordinaire ; grande barbe et perruque assez mal peignée. Prenant ce défaut de décence pour un acte de courage, j'entrai de cette façon dans la même salle où devoient arriver, peu de temps après, le roi, la reine, la famille royale et toute la cour. J'allai m'établir dans la loge où me conduisit M. de *Cury*, et qui étoit la sienne; c'étoit une grande loge sur le théâtre, vis-à-vis une petite loge plus élevée, où se plaça le roi avec Mme de *Pompadour*. Environné de dames, et seul d'homme sur le devant de la loge, je ne pouvois douter qu'on ne m'eût mis là précisément pour être en vue. Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens tous excessivement parés, je commençai d'être mal à mon aise : je me demandai si j'étois à ma place, si j'y étois mis

convenablement; et après quelques minutes d'inquiétude, je me répondis, Oui, avec une intrépidité qui venoit peut-être plus de l'impossibilité de m'en dédire, que de la force de mes raisons. Je me dis : Je suis à ma place, puisque je vois jouer ma piece, que j'y suis invité, que je ne l'ai faite que pour cela, et qu'après tout, personne n'a plus de droit que moi-même à jouir du fruit de mon travail et de mes talens. Je suis mis à mon ordinaire, ni mieux ni pis : si je recommence à m'asservir à l'opinion dans quelque chose, m'y voilà bientôt asservi derechef en tout. Pour être toujours moi-même, je ne dois rougir, en quelque lieu que ce soit, d'être mis selon l'état que j'ai choisi : mon extérieur est simple et négligé, mais non crasseux ni mal-propre; la barbe ne l'est point en elle-même, puisque c'est la nature qui nous la donne, et que, selon les temps et les modes, elle est quelquefois un ornement. On me trouvera ridicule, impertinent: eh! que m'importe? Je dois savoir endurer le ridicule et le blâme, pourvu qu'ils ne soient pas mérités. Après ce petit soliloque, je me raffermis si bien que j'aurois été in-

trépide, si j'eusse eu besoin de l'être. Mais, soit effet de la présence du maître, soit naturelle disposition des cœurs, je n'apperçus rien que d'obligeant et d'honnête dans la curiosité dont j'étois l'objet. J'en fus touché jusqu'à recommencer d'être inquiet sur moi-même et sur le sort de ma piece, craignant d'effacer des préjugés si favorables, qui sembloient ne chercher qu'à m'applaudir. J'étois armé contre leur raillerie; mais leur air caressant, auquel je ne m'étois pas attendu, me subjugua si bien, que je tremblois comme un enfant quand on commença.

J'eus bientôt de quoi me rassurer. La piece fut très mal jouée quant aux acteurs, mais bien chantée et bien exécutée quant à la musique. Dès la premiere scene, qui véritablement est d'une naïveté touchante, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise et d'applaudissement jusqu'alors inoui dans ce genre de pieces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée, et, pour parler à la *Montesquieu*, d'augmenter son effet par son effet même. A la scene des deux petites bonnes-gens, cet effet fut à son com-

ble. On ne claque point devant le roi; cela fit qu'on entendit tout; la piece et l'auteur y gagnerent. J'entendois autour de moi un chuchottement de femmes qui me sembloient belles comme des anges, et qui s'entre-disoient à demi-voix : Cela est charmant; cela est ravissant; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur. Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émut moi-même jusqu'aux larmes; et je ne les pus contenir au premier duo, en remarquant que je n'étois pas seul à pleurer. J'eus un moment de retour sur moi-même, en me rappelant le concert de M. de *Treitorens*. Cette réminiscence eut l'effet de l'esclave qui tenoit la couronne sur la tête des triomphateurs; mais elle fut courte, et je me livrai bientôt pleinement et sans distraction au plaisir de savourer ma gloire. Je suis pourtant sûr qu'en ce moment la volupté du sexe y entroit beaucoup plus que la vanité d'auteur; et sûrement s'il n'y eût eu là que des hommes, je n'aurois pas été dévoré, comme je l'étois sans cesse, du desir de recueillir de mes levres les délicieuses larmes que je faisois couler. J'ai vu des pieces exci-

ter de plus vifs transports d'admiration, mais jamais une ivresse aussi pleine, aussi douce, aussi touchante, régner dans tout un spectacle, et sur-tout à la cour, un jour de premiere représentation. Ceux qui ont vu celle-là doivent s'en souvenir ; car l'effet en fut unique.

Le même soir, M. le duc d'*Aumont* me fit dire de me trouver au château le lendemain sur les onze heures, et qu'il me présenteroit au roi. M. de *Cury*, qui me fit ce message, ajouta qu'on croyoit qu'il s'agissoit d'une pension, et que le roi vouloit me l'annoncer lui-même.

Croira-t-on que la nuit qui suivit une aussi brillante journée fut une nuit d'angoisse et de perplexité pour moi? Ma premiere idée, après celle de cette représentation, se porta sur un fréquent besoin de sortir, qui m'avoit fait beaucoup souffrir le soir même au spectacle, et qui pouvoit me tourmenter le lendemain, quand je serois dans la galerie ou dans les appartemens du roi, parmi tous ces grands, attendant le passage de sa majesté. Cette infirmité étoit la principale cause qui me tenoit écarté des cercles, et qui m'empêchoit d'aller m'enfermer chez des

femmes. L'idée seule de l'état où ce besoin pouvoit me mettre étoit capable de me le donner au point de m'en trouver mal, à moins d'un esclandre auquel j'aurois préféré la mort. Il n'y a que les gens qui connoissent cet état qui puissent juger de l'effroi d'en courir le risque.

Je me figurois ensuite devant le roi, présenté à sa majesté, qui daignoit s'arrêter et m'adresser la parole. C'étoit là qu'il falloit de la justesse et de la présence d'esprit pour répondre. Ma maudite timidité, qui me trouble devant le moindre inconnu, m'auroit-elle quitté devant le roi de France, ou m'auroit-elle permis de bien choisir à l'instant ce qu'il falloit dire? Je voulois, sans quitter l'air et le ton sévere que j'avois pris, me montrer sensible à l'honneur que me faisoit un si grand monarque. Il falloit envelopper quelque grande et utile vérité dans une louange belle et méritée. Pour préparer d'avance une réponse heureuse, il auroit fallu prévoir juste ce qu'il pourroit me dire; et j'étois sûr après cela de ne pas retrouver en sa présence un mot de ce que j'aurois médité. Que deviendrois-je en ce moment et

sous les yeux de toute la cour, s'il alloit m'échapper dans mon trouble quelqu'une de mes balourdises ordinaires? Ce danger m'alarma, m'effraya, me fit frémir au point de me déterminer, à tout risque, de ne m'y pas exposer.

Je perdois, il est vrai, la pension qui m'étoit offerte en quelque sorte; mais je m'exemptois aussi du joug qu'elle m'eût imposé. Adieu la vérité, la liberté, le courage. Comment oser désormais parler d'indépendance et de désintéressement? Il ne falloit plus que flatter ou me taire, en recevant cette pension : encore qui m'assuroit qu'elle me seroit payée? Que de pas à faire, que de gens à solliciter! Il m'en coûteroit plus de soins, et bien plus désagréables, pour la conserver, que pour m'en passer. Je crus donc, en y renonçant, prendre un parti très conséquent à mes principes, et sacrifier l'apparence à la réalité. Je dis ma résolution à *G*...., qui n'y opposa rien. Aux autres j'alléguai ma santé, et je partis le matin même.

Mon départ fit du bruit, et fut généralement blâmé. Mes raisons ne pouvoient être

senties par tout le monde; m'accuser d'un sot orgueil étoit bien plutôt fait et contentoit mieux la jalousie de quiconque sentoit en lui-même qu'il ne se seroit pas conduit ainsi. Le lendemain, *Jelyotte* m'écrivit un billet, où il me détailla les succès de ma piece et l'engouement où le roi lui-même en étoit. Toute la journée, me marquoit-il, sa majesté ne cesse de chanter, avec la voix la plus fausse de son royaume : *J'ai perdu mon serviteur; j'ai perdu tout mon bonheur.* Il ajoutoit que dans la quinzaine on devoit donner une seconde représentation du Devin, qui constateroit aux yeux de tout le public le plein succès de la premiere.

Deux jours après, comme j'entrois le soir sur les neuf heures chez Mme *D'.....y*, où j'allois souper, je me vis croisé par un fiacre à la porte. Quelqu'un qui étoit dans ce fiacre me fit signe d'y monter; j'y monte : c'étoit *Diderot*. Il me parla de la pension avec un feu que, sur pareil sujet, je n'aurois pas attendu d'un philosophe. Il ne me fit pas un crime de n'avoir pas voulu être présenté au roi; mais il m'en fit un terrible de mon indifférence pour la pension. Il me dit que,

si j'étois désintéressé pour mon compte, il ne m'étoit pas permis de l'être pour celui de Mme *le Vasseur* et de sa fille; que je leur devois de n'omettre aucun moyen possible et honnête de leur donner du pain: et comme on ne pouvoit pas dire, après tout, que j'eusse refusé cette pension, il soutint que, puisqu'on avoit paru disposé à me l'accorder, je devois la solliciter et l'obtenir, à quelque prix que ce fût. Quoique je fusse touché de son zele, je ne pus goûter ses maximes, et nous eûmes à ce sujet une dispute très vive, la premiere que j'aie eue avec lui; et nous n'en avons jamais eu que de cette espece, lui me prescrivant ce qu'il prétendoit que je devois faire, et moi m'en défendant parceque je croyois ne le devoir pas.

Il étoit tard quand nous nous quittâmes. Je voulus le mener souper chez Mme *D'.....y*, il ne le voulut point; et quelque effort que le desir d'unir tous ceux que j'aime m'ait fait faire en divers temps pour l'engager à la voir, jusqu'à la mener à sa porte, qu'il nous tint fermée, il s'en est toujours défendu, ne parlant d'elle qu'en termes très méprisans. Ce ne fut qu'après ma brouillerie avec elle

et avec lui, qu'ils se lierent, et qu'il commença d'en parler avec honneur.

Depuis lors *Diderot* et *G....* semblerent prendre à tâche d'aliéner de moi les gouverneuses, leur faisant entendre que si elles n'étoient pas plus à leur aise, c'étoit mauvaise volonté de ma part, et qu'elles ne feroient jamais rien avec moi. Ils tâchoient de les engager à me quitter, leur promettant un regrat de sel, un bureau de tabac, et je ne sais quoi encore, par le crédit de Mme *D'....y*. Ils voulurent même entraîner *Duclos*, ainsi que d'*H.....k*, dans leur ligue; mais le premier s'y refusa toujours. J'eus alors quelque vent de tout ce manege; mais je ne l'appris bien distinctement que long-temps après, et j'eus souvent à déplorer le zele aveugle et peu discret de mes amis, qui cherchant à me réduire, incommodé comme j'étois, à la plus triste solitude, travailloient dans leur idée à me rendre heureux par les moyens les plus propres en effet à me rendre misérable.

Le carnaval suivant 1753, le *Devin* fut joué à Paris, et j'eus le temps, dans cet intervalle, d'en faire l'ouverture et le diver-

tissement. Ce divertissement, tel qu'il est gravé, devoit être en action d'un bout à l'autre, et dans un sujet suivi, qui, selon moi, fournissoit des tableaux très agréables. Mais quand je proposai cette idée à l'opéra, on ne m'entendit seulement pas, et il fallut coudre des chants et des danses à l'ordinaire : cela fit que ce divertissement, quoique plein d'idées charmantes, qui ne déparent point les scenes, réussit très médiocrement. J'ôtai le récitatif de *Jelyotte*, et je rétablis le mien, tel que je l'avois fait d'abord et qu'il est gravé; et ce récitatif, un peu francisé, je l'avoue, c'est-à-dire traîné par les acteurs, loin de choquer personne, n'a pas moins réussi que les airs, et a paru même au public tout aussi bien fait pour le moins. Je dédiai ma piece à M. *Duclos* qui l'avoit protégée, et je déclarai que ce seroit ma seule dédicace. J'en ai pourtant fait une seconde avec son consentement; mais il a dû se tenir encore plus honoré de cette exception, que si je n'en avois fait aucune.

J'ai sur cette piece beaucoup d'anecdotes, sur lesquelles des choses plus importantes à dire ne me laissent pas le loisir de m'étendre ici. J'y reviendrai peut-être un jour

dans le supplément. Je n'en saurois pourtant omettre une, qui peut avoir trait à tout ce qui suit. Je visitois un jour dans le cabinet du baron d'*H....k* sa musique ; après en avoir parcouru de beaucoup d'especes, il me dit en me montrant un recueil de pieces de clavecin : Voilà des pieces qui ont été composées pour moi ; elles sont pleines de goût, bien chantantes ; personne ne les connoît ni ne les verra que moi seul. Vous en devriez choisir quelqu'une pour l'insérer dans votre divertissement. Ayant dans la tête des sujets d'airs et de symphonies beaucoup plus que je n'en pouvois employer, je me souciois très peu des siens. Cependant il me pressa tant, que par complaisance je choisis une pastorelle que j'abrégeai, et que je mis en trio pour l'entrée des compagnes de *Colette*. Quelques mois après, et tandis qu'on représentoit le *Devin*, entrant un jour chez *G....*, je trouvai du monde autour de son clavecin, d'où il se leva brusquement à mon arrivée. En regardant machinalement sur son pupitre, j'y vis ce même recueil du baron d'*H....k*, ouvert précisément à cette même piece qu'il m'avoit pressé de prendre, en

m'assurant qu'elle ne sortiroit jamais de ses mains. Quelque temps après je vis encore ce même recueil ouvert sur le clavecin de M. *D'.....y*, un jour qu'il avoit musique chez lui. *G....* ni personne ne m'a jamais parlé de cet air, et je n'en parle ici moi-même que parcequ'il se répandit quelque temps après un bruit que je n'étois pas l'auteur du *Devin du village.* Comme je ne fus jamais un grand croque-note, je suis persuadé que sans mon *Dictionnaire de musique* on auroit dit à la fin que je ne la savois pas. (*)

Quelque temps avant qu'on donnât le *Devin du village*, il étoit arrivé à Paris des bouffons italiens, qu'on fit jouer sur le théâtre de l'opéra, sans prévoir l'effet qu'ils y alloient faire. Quoiqu'ils fussent détestables, et que l'orchestre, alors très ignorant, estropiât à plaisir les pieces qu'ils donnerent, elles ne laisserent pas de faire à l'opéra françois un tort qu'il n'a jamais réparé. La comparaison de ces deux musiques, entendues

(*) Je ne prévoyois guere encore qu'on le diroit enfin, malgré le Dictionnaire.

le même jour sur le même théâtre déboucha les oreilles françoises : il n'y en eut point qui pût endurer la traînerie de leur musique, après l'accent vif et marqué de l'italienne ; sitôt que les bouffons avoient fini, tout s'en alloit. On fut forcé de changer l'ordre et de mettre les bouffons à la fin. On donnoit *Eglé*, *Pigmalion*, le *Sylphe*; rien ne tenoit. Le seul *Devin du village* soutint la comparaison, et plut encore après la *Serva Padrona*. Quand je composai mon intermede j'avois l'esprit rempli de ceux-là ; ce furent eux qui m'en donnerent l'idée, et j'étois bien éloigné de prévoir qu'on les passeroit en revue à côté de lui. Si j'eusse été un pillard, que de vols seroient alors devenus manifestes, et combien on eût pris soin de les faire sentir ! Mais rien : on a eu beau faire, on n'a pas trouvé dans ma musique la moindre réminiscence d'aucune autre ; et tous mes chants, comparés aux prétendus originaux, se sont trouvés aussi neufs que le caractere de musique que j'avois créé. Si l'on eût mis *Mondonville* ou *Rameau* à pareille épreuve, ils n'en seroient sortis qu'en lambeaux.

Les bouffons firent à la musique italienne des sectateurs très ardens. Tout Paris se divisa en deux partis plus échauffés que s'il se fût agi d'une affaire d'état ou de religion. L'un, plus puissant, plus nombreux, composé des grands, des riches et des femmes, soutenoit la musique françoise; l'autre, plus vif, plus fier, plus enthousiaste, étoit composé des vrais connoisseurs, des gens à talens, des hommes de génie. Son petit peloton se rassembloit à l'opéra, sous la loge de la reine. L'autre parti remplissoit tout le reste du parterre et de la salle; mais son foyer principal étoit sous la loge du roi. Voilà d'où vinrent ces noms de partis célebres dans ce temps-là, de *coin du roi* et de *coin de la reine*. La dispute, en s'animant, produisit des brochures. Le coin du roi voulut plaisanter; il fut moqué par le *Petit Prophete :* il voulut se mêler de raisonner; il fut écrasé par la *Lettre sur la musique françoise*. Ces deux petits écrits, l'un de *G....*, et l'autre de moi, sont les seuls qui survivent à cette querelle; tous les autres sont déja morts.

Mais le Petit Prophete, qu'on s'obstina

long-temps à m'attribuer malgré moi, fut pris en plaisanterie, et ne fit pas la moindre peine à son auteur; au lieu que la Lettre sur la musique fut prise au sérieux, et souleva contre moi toute la nation, qui se crut offensée dans sa musique. La description de l'incroyable effet de cette brochure seroit digne de la plume de Tacite. C'étoit le temps de la grande querelle du parlement et du clergé. Le parlement venoit d'être exilé; la fermentation étoit au comble : tout menaçoit d'un prochain soulèvement. La brochure parut; à l'instant toutes les autres querelles furent oubliées: on ne songea qu'au péril de la musique françoise, et il n'y eut plus de soulèvement que contre moi. Il fut tel que la nation n'en est jamais bien revenue. A la cour on ne balançoit qu'entre la bastille et l'exil; et la lettre-de-cachet alloit être expédiée, si M. de *Voyer* n'en eût fait sentir le ridicule. Quand on lira que cette brochure a peut-être empêché une révolution dans l'état, on croira rêver. C'est pourtant une vérité bien réelle, que tout Paris peut encore attester, puisqu'il n'y a pas aujourd'hui plus de quinze ans de cette singuliere anecdote.

Si l'on n'attenta pas à ma liberté, l'on ne m'épargna pas du moins les insultes; ma vie même fut en danger. L'orchestre de l'opéra fit l'honnête complot de m'assassiner quand j'en sortirois. On me le dit; je n'en fus que plus assidu à l'opéra, et je ne sus que long-temps après que M. *Ancelet*, officier des mousquetaires, qui avoit de l'amitié pour moi, avoit détourné l'effet du complot en me faisant escorter à mon insu à la sortie du spectacle. La ville venoit d'avoir la direction de l'opéra. Le premier exploit du prévôt des marchands fut de me faire ôter mes entrées, et cela de la façon la plus malhonnête qu'il fût possible; c'est-à-dire, en me les faisant refuser publiquement à mon passage : de sorte que je fus obligé de prendre un billet d'amphithéâtre, pour n'avoir pas l'affront de m'en retourner ce jour-là. L'injustice étoit d'autant plus criante, que le seul prix que j'avois mis à ma piece, en la leur cédant, étoit mes entrées à perpétuité; car, quoique ce fût un droit pour tous les auteurs, et que j'eusse ce droit à double titre, je ne laissai pas de le stipuler expressément en présence de M. *Duclos*. Il

est vrai qu'on m'envoya pour mes honoraires, par le caissier de l'opéra, cinquante louis que je n'avois pas demandés : mais, outre que ces cinquante louis ne faisoient pas la même somme qui me revenoit dans les regles, ce paiement n'avoit rien de commun avec le droit d'entrées, formellement stipulé, et qui en étoit entièrement indépendant. Il y avoit dans ce procédé une telle complication d'iniquité et de brutalité, que le public, alors dans sa plus grande animosité contre moi, ne laissa pas d'en être unanimement choqué; et tel qui m'avoit insulté la veille, crioit le lendemain tout haut dans la salle, qu'il étoit honteux d'ôter ainsi les entrées à un auteur qui les avoit si bien méritées, et qui pouvoit même les réclamer pour deux. Tant est juste le proverbe italien, qu'*ogn'un ama la giustizia in casa d'altrui.*

Je n'avois là-dessus qu'un parti à prendre, c'étoit de réclamer mon ouvrage, puisqu'on m'en ôtoit le prix convenu. J'écrivis pour cet effet à M. d'*A*........, qui avoit le département de l'opéra; et je joignis à ma lettre un mémoire qui étoit sans réplique, et qui demeura sans réponse et sans effet, ainsi

que ma lettre. Le silence de cet homme injuste me resta sur le cœur, et ne contribua pas à augmenter l'estime très médiocre que j'eus toujours pour son caractere et pour ses talens. C'est ainsi qu'on a gardé ma piece à l'opéra en me frustrant du prix pour lequel je l'avois cédée. Du foible au fort, ce seroit voler; du fort au foible, c'est seulement s'approprier le bien d'autrui.

Quant au produit pécuniaire de cet ouvrage, quoiqu'il ne m'ait pas rapporté le quart de ce qu'il auroit rapporté dans les mains d'un autre, il ne laissa pas d'être assez grand pour me mettre en état de subsister plusieurs années, et suppléer à la copie qui alloit toujours assez mal. J'eus cent louis du roi, cinquante de Mme de *Pompadour* pour la représentation de Belle-vue, où elle fit elle-même le rôle de *Colin*, cinquante de l'opéra, et cinq cents francs de *Pissot* pour la gravure; en sorte que cet intermede, qui ne me coûta jamais que cinq ou six semaines de travail, me rapporta presque autant d'argent, malgré mon malheur et ma balourdise, que m'en a rapporté depuis l'Émile, qui m'avoit coûté vingt ans de méditation et

trois ans de travail. Mais je payai bien l'aisance pécuniaire où me mit cette piece, par les chagrins infinis qu'elle m'attira : elle fut le germe des secretes jalousies qui n'ont éclaté que long-temps après. Depuis son succès, je ne remarquai plus ni dans *G....*, ni dans *Diderot*, ni dans presque aucun des gens de lettres de ma connoissance, cette cordialité, cette franchise, ce plaisir de me voir, que j'avois cru trouver en eux jusqu'alors. Dès que je paroissois chez le baron, la conversation cessoit d'être générale. On se rassembloit par petits pelotons, on se chuchottoit à l'oreille, et je restois seul sans savoir à qui parler. J'endurai long-temps ce choquant abandon; et voyant que Mme d'*H.....k*, qui étoit douce et aimable, me recevoit toujours bien, je supportois les grossièretés de son mari, tant qu'elles furent supportables : mais un jour il m'entreprit sans sujet, sans prétexte, et avec une telle brutalité, devant *Diderot* qui ne dit pas un mot, et devant *Margency* qui m'a dit souvent depuis lors avoir admiré la douceur et la modération de mes réponses, qu'enfin chassé de chez lui par ce traitement indigne, j'en sortis, résolu

de n'y plus rentrer. Cela ne m'empêcha pas de parler toujours honorablement de lui et de sa maison ; tandis qu'il ne s'exprimoit jamais sur mon compte qu'en termes outrageans, méprisans, sans me désigner autrement que par ce *petit cuistre*, et sans pouvoir cependant articuler aucun tort d'aucune espece que j'aie eu jamais avec lui, ni avec personne à qui il prît intérêt. Voilà comment il finit par vérifier mes prédictions et mes craintes. Pour moi, je crois que mes dits amis m'auroient pardonné de faire des livres, et d'excellens livres, parceque cette gloire ne leur étoit pas étrangere ; mais qu'ils ne purent me pardonner d'avoir fait un opéra, ni les succès brillans qu'eut cet ouvrage, parcequ'aucun d'eux n'étoit en état de courir la même carriere, ni d'aspirer aux mêmes honneurs. *Duclos* seul, au-dessus de cette jalousie, parut même augmenter d'amitié pour moi, et m'introduisit chez Mlle *Quinault*, où je trouvai autant d'attentions, d'honnêtetés, de caresses, que j'avois peu trouvé tout cela chez M. d'*H.....k*.

Tandis qu'on jouoit le Devin du village à l'opéra, il étoit aussi question de son au-

teur à la comédie françoise, mais un peu moins heureusement. N'ayant pu, dans sept ou huit ans, faire jouer mon *Narcisse* aux Italiens, je m'étois dégoûté de ce théâtre, par le mauvais jeu des acteurs dans le françois, et j'aurois bien voulu avoir fait passer ma piece aux François, plutôt que chez eux. Je parlai de ce desir au comédien *La Noue*, avec lequel j'avois fait connoissance, et qui, comme on sait, étoit homme de mérite et auteur. Narcisse lui plut, il se chargea de le faire jouer anonyme; et en attendant il me procura les entrées, qui me furent d'un grand agrément, car j'ai toujours préféré le théâtre françois aux deux autres. La piece fut reçue avec applaudissement, et représentée sans qu'on en nommât l'auteur; mais j'ai lieu de croire que les comédiens et bien d'autres ne l'ignoroient pas. Les demoiselles *Gaussin* et *Grandval* jouoient les rôles d'amoureuses; et, quoique l'intelligence du tout fût manquée, à mon avis, on ne pouvoit pas appeler cela une piece absolument mal jouée. Toutefois je fus surpris et touché de l'indulgence du public, qui eut la patience de l'entendre tranquille-

ment d'un bout à l'autre, et d'en souffrir même une seconde représentation, sans donner le moindre signe d'impatience. Pour moi, je m'ennuyai tellement à la premiere, que je ne pus tenir j'usqu'à la fin; et sortant du spectacle, j'entrai au café de Procope, où je trouvai *Boissi* et quelques autres, qui probablement s'étoient ennuyés comme moi. Là, je dis hautement mon *peccavi*, m'avouant humblement ou fièrement l'auteur de la piece, et en parlant comme tout le monde en pensoit. Cet aveu public de l'auteur d'une mauvaise piece qui tombe fut fort admiré, et me parut très peu pénible. J'y trouvai même un dédommagement d'amour-propre dans le courage avec lequel il fut fait; et je crois qu'il y eut en cette occasion plus d'orgueil à parler, qu'il n'y auroit eu de sotte honte à se taire. Cependant, comme il étoit sûr que la piece, quoique glacée à la représentation, soutenoit la lecture, je la fis imprimer; et dans la préface, qui est un de mes bons écrits, je commençai de mettre à découvert mes principes, un peu plus que je n'avois fait jusqu'alors.

J'eus bientôt occasion de les développer tout-à-fait dans un ouvrage de plus grande importance; car ce fut, je pense, en cette année 1753, que parut le programme de l'académie de Dijon sur l'Origine de l'inégalité parmi les hommes. Frappé de cette grande question, je fus surpris que cette académie eût osé la proposer; mais puisqu'elle avoit eu ce courage, je pouvois bien avoir celui de la traiter, et je l'entrepris.

Pour méditer à mon aise ce grand sujet, je fis à S.-Germain un voyage de sept ou huit jours, avec *Thérese*, notre hôtesse, qui étoit une bonne femme, et une de ses amies. Je compte cette promenade pour une des plus agréables de ma vie. Il faisoit très beau; ces bonnes femmes se chargerent des soins de la dépense; *Thérese* s'amusoit avec elles; et moi, sans souci de rien, je venois m'égayer sans gêne aux heures des repas. Tout le reste du jour, enfoncé dans la forêt, j'y cherchois, j'y trouvois l'image des premiers temps, dont je traçois fièrement l'histoire; je faisois main-basse sur les petits mensonges des hommes; j'osois dévoiler à nud leur nature, suivre le progrès du temps et des

choses qui l'ont défigurée, et comparant l'homme de l'homme avec l'homme naturel, leur montrer dans son perfectionnement prétendu la véritable source de ses miseres. Mon ame, exaltée par ces contemplations sublimes, s'élevoit auprès de la divinité; et voyant de là mes semblables suivre, dans l'aveugle route de leurs préjugés, celle de leurs erreurs, de leurs malheurs, de leurs crimes, je leur criois d'une foible voix qu'ils ne pouvoient entendre: Insensés, qui vous plaignez sans cesse de la nature, apprenez que tous vos maux vous viennent de vous!

De ces méditations résulta le discours sur l'Inégalité; ouvrage qui fut plus du goût de *Diderot* que tous mes autres écrits, et pour lequel ses conseils me furent le plus utiles (*), mais qui ne trouva dans toute l'Europe que

---

(*) Dans le temps que j'écrivois ceci, je n'avois encore aucun soupçon du grand complot de *Diderot* et de *G....*; sans quoi j'aurois aisément reconnu combien le premier abusoit de ma confiance, pour donner à mes écrits ce ton dur et cet air noir qu'ils n'eurent plus quand il cessa de me diriger. Le morceau du philosophe qui s'argumente en se

peu de lecteurs qui l'entendissent, et aucun de ceux-là qui voulût en parler. Il avoit été fait pour concourir au prix : je l'envoyai donc, mais sûr d'avance qu'il ne l'auroit pas, et sachant bien que ce n'est pas pour des pieces de cette étoffe que sont fondés les prix des académies.

Cette promenade et cette occupation firent du bien à mon humeur et à ma santé. Il y avoit déja plusieurs années que, tourmenté de ma rétention d'urine, je m'étois livré tout-à-fait aux médecins, qui, sans alléger mon mal, avoient épuisé mes forces et détruit mon tempérament. Au retour de S.-Germain, je me trouvai plus de forces, et me sentis beaucoup mieux. Je suivis cette indication, et, résolu de guérir ou mourir sans médecins

---

bouchant les oreilles pour s'endurcir aux plaintes d'un malheureux, est de sa façon ; et il m'en avoit fourni d'autres plus forts encore, que je ne pus me résoudre à employer. Mais attribuant cette humeur noire à celle que lui avoit donnée le donjon de Vincennes, et dont on retrouve dans son Clairval une assez forte dose, il ne me vint jamais à l'esprit d'y soupçonner la moindre méchanceté.

et sans remedes, je leur dis adieu pour jamais, et je me mis à vivre au jour la journée, restant coi quand je ne pouvois aller, et marchant sitôt que j'en avois la force. Le train de Paris parmi les gens à prétentions étoit si peu de mon goût; les cabales des gens de lettres, leurs honteuses querelles, leur peu de bonne foi dans leurs livres, leurs airs tranchans dans le monde, m'étoient si odieux, si antipathiques, je trouvois si peu de douceur, d'ouverture de cœur, de franchise dans le commerce même de mes amis, que, rebuté de cette vie tumultueuse, je commençois à soupirer ardemment après le séjour de la campagne; et ne voyant pas que mon métier me permît de m'y établir, j'y courois du moins passer les heures que j'avois de libres. Pendant plusieurs mois, d'abord après mon dîner, j'allois me promener seul au bois de Boulogne, méditant des sujets d'ouvrages, et je ne revenois qu'à la nuit.

G.........t, avec lequel j'étois alors extrêmement lié, se voyant obligé d'aller à Geneve pour son emploi, me proposa ce voyage: j'y consentis. Je n'étois pas assez bien pour me passer des soins de la gouverneuse: il fut

décidé qu'elle seroit du voyage, que sa mere garderoit la maison; et, tous nos arrangemens pris, nous partîmes tous trois ensemble le premier juin 1754.

Je dois noter ce voyage comme l'époque de la premiere expérience qui, jusqu'à l'âge de quarante-deux ans que j'avois alors, ait porté atteinte au naturel pleinement confiant avec lequel j'étois né, et auquel je m'étois toujours livré sans réserve et sans inconvénient. Nous avions un carrosse bourgeois, qui nous menoit avec les mêmes chevaux à très petites journées. Je descendois et marchois souvent à pied. A peine étions-nous à la motié de notre route, que *Thérese* marqua la plus grande répugnance à rester seule dans la voiture avec *G.........t*, et que quand, malgré ses prieres, je voulois descendre, elle descendoit et marchoit aussi. Je la grondai long-temps de ce caprice, et même je m'y opposai tout-à-fait, jusqu'à ce qu'elle se vit forcée enfin à m'en déclarer la cause. Je crus rêver, je tombai des nues quand j'appris que mon ami M. de *G.........t*, âgé de plus de soixante ans, podagre, impotent, usé de plaisirs et de jouissances, travailloit de-

puis notre départ à corrompre une personne qui n'étoit ni belle ni jeune, qui appartenoit à son ami ; et cela par les moyens les plus bas, les plus honteux, jusqu'à lui présenter sa bourse, jusqu'à tenter de l'émouvoir par la lecture d'un livre abominable, et par la vue des figures infâmes dont il étoit plein. *Thérese* indignée lui lança une fois son vilain livre par la portiere ; et j'appris que le premier jour, une violente migraine m'ayant fait aller coucher sans souper, il avoit employé tout le temps de ce tête-à-tête à des tentatives et des manœuvres plus dignes d'un satyre et d'un bouc, que d'un honnête homme, auquel j'avois confié ma compagne et moi-même. Quelle surprise ! quelle serrement de cœur tout nouveau pour moi ! Moi qui jusqu'alors avois cru l'amitié inséparable de tous les sentimens aimables et nobles qui font tout son charme, pour la premiere fois de ma vie je me vois forcé de l'allier au dédain, et d'ôter ma confiance et mon estime à un homme que j'aime et dont je me crois aimé ! Le malheureux me cachoit sa turpitude. Pour ne pas exposer *Thérese*, je me vis forcé de lui cacher mon mépris, et de receler

ler au fond de mon cœur des sentimens qu'il ne devoit pas connoître. Douce et sainte illusion de l'amitié! *G.........t* leva le premier ton voile à mes yeux. Que de mains cruelles l'ont empêché depuis lors de retomber!

A Lyon, je quittai *G.........t*, pour prendre ma route par la Savoie, ne pouvant me résoudre à passer derechef si près de maman sans la revoir. Je la revis.... Dans quel état, mon Dieu! Quel avilissement! Que lui restoit-il de sa vertu première? Etoit-ce la même madame de *Warens*, jadis si brillante, à qui le curé *Pontverre* m'avoit adressé? Que mon cœur fut navré! Je ne vis plus pour elle d'autre ressource que de se dépayser. Je lui réitérai vivement et vainement les instances que je lui avois faites plusieurs fois dans mes lettres, de venir vivre paisiblement avec moi, qui voulois consacrer mes jours et ceux de *Thérese* à rendre les siens heureux. Attachée à sa pension, dont cependant, quoiqu'exactement payée, elle ne tiroit plus rien depuis longtemps, elle ne m'écouta pas. Je lui fis encore quelque légere part de ma bourse, bien moins que je n'aurois dû, bien moins

que je n'aurois fait, si je n'eusse été parfaitement sûr qu'elle n'en profiteroit pas d'un sou. Durant mon séjour à Geneve elle fit un voyage en Chablais et vint me voir à Grange-canal. Elle manquoit d'argent pour achever son voyage : je n'avois pas sur moi ce qu'il falloit pour cela; je le lui envoyai une heure après par *Thérese*. Pauvre maman! Que je dise encore ce trait de son cœur. Il ne lui restoit pour dernier bijou qu'une petite bague; elle l'ôta de son doigt pour la mettre à celui de *Thérese*, qui la remit à l'instant au sien, en baisant cette noble main qu'elle arrosa de ses pleurs. Ah! c'étoit alors le moment d'acquitter ma dette. Il falloit tout quitter pour la suivre, m'attacher à elle jusqu'à sa derniere heure, et partager son sort, quel qu'il fût. Je n'en fis rien. Distrait par un autre attachement, je sentis relâcher le mien pour elle, faute d'espoir de pouvoir le lui rendre utile. Je gémis sur elle, et ne la suivis pas. De tous les remords que j'ai sentis en ma vie, voilà le plus vif et le plus permanent. Je méritai par-là les châtimens terribles qui depuis lors n'ont cessé de m'accabler : puissent-ils avoir ex-

pié mon ingratitude! Elle fut dans ma conduite; mais elle a trop déchiré mon cœur pour que jamais ce cœur ait été celui d'un ingrat.

Avant mon départ de Paris, j'avois esquissé la dédicace de mon discours sur l'Inégalité. Je l'achevai à Chambéri, et la datai du même lieu, jugeant qu'il étoit mieux, pour éviter toute chicane, de ne la dater ni de France ni de Geneve. Arrivé dans cette ville, je me livrai à l'enthousiasme républicain qui m'y avoit amené. Cet enthousiasme augmenta par l'accueil que j'y reçus. Fêté, caressé dans tous les états, je me livrai tout entier au zele patriotique, et, honteux d'être exclus de mes droits de citoyen par la profession d'un autre culte que celui de mes peres, je résolus de reprendre ouvertement ce dernier. Je pensois que l'évangile étant le même pour tous les chrétiens, et le fond du dogme n'étant différent qu'en ce qu'on se mêloit d'expliquer ce qu'on ne pouvoit entendre, il appartenoit en chaque pays au seul souverain de fixer et le culte et ce dogme inintelligible, et qu'il

étoit par conséquent du devoir du citoyen d'admettre le dogme et de suivre le culte prescrits par la loi. La fréquentation des encyclopédistes, loin d'ébranler ma foi, l'avoit affermie par mon aversion naturelle pour la dispute et pour les partis. L'étude de l'homme et de l'univers m'avoit montré par-tout les causes finales et l'intelligence qui les dirigeoit. La lecture de la Bible, et sur-tout de l'évangile, à laquelle je m'appliquois depuis quelques années, m'avoit fait mépriser les basses et sottes interprétations que donnoient à Jésus-Christ les gens les moins dignes de l'entendre. En un mot, la philosophie, en m'attachant à l'essentiel de la religion, m'avoit détaché de ce fatras de petites formules dont les hommes l'ont offusquée. Jugeant qu'il n'y avoit pas pour un homme raisonnable deux manieres d'être chrétien, je jugeois aussi que tout ce qui est forme et discipline étoit, dans chaque pays, du ressort des lois. De ce principe si sensé, si social, si pacifique, et qui m'a attiré de si cruelles persécutions, il s'ensuivoit que, voulant être citoyen, je devois être pro-

testant, et rentrer dans le culte établi dans mon pays. Je m'y déterminai; je me soumis même aux instructions du pasteur de la paroisse où je logeois, laquelle étoit hors de la ville. Je desirai seulement de n'être pas obligé de paroître en consistoire. L'édit ecclésiastique cependant y étoit formel: on voulut bien y déroger en ma faveur, et l'on nomma une commission de cinq ou six membres pour recevoir en particulier ma profession de foi. Malheureusement le ministre *Perdriau*, homme aimable et doux, avec qui j'étois lié, s'avisa de me dire qu'on se réjouissoit de m'entendre parler dans cette petite assemblée. Cette attente m'effraya si fort, qu'ayant étudié jour et nuit, pendant trois semaines, un petit discours que j'avois préparé, je me troublai lorsqu'il fallut le réciter, au point de n'en pouvoir pas dire un seul mot; et je fis dans cette conférence le rôle du plus sot écolier. Les commissaires parloient pour moi; je répondois bêtement *oui* et *non* : ensuite je fus admis à la communion, et réintégré dans mes droits de citoyen: je fus inscrit comme tel

dans le rôle des gardes que paient les seuls citoyens et bourgeois, et j'assistai à un conseil-général *extraordinaire*, pour recevoir le serment du syndic *Mussard*. Je fus si touché des bontés que me témoignerent en cette occasion le conseil, le consistoire, et des procédés obligeans et honnêtes de tous les magistrats, ministres et citoyens, que, pressé par le bon-homme *Deluc*, qui m'obsédoit sans cesse, et encore plus par mon propre penchant, je ne songeai à retourner à Paris que pour dissoudre mon ménage, mettre en regle mes petites affaires, placer madame *le Vasseur* et son mari, ou pourvoir à leur subsistance, et revenir avec *Thérese* m'établir à Geneve pour le reste de mes jours.

Cette résolution prise, je fis treve aux affaires sérieuses pour m'amuser avec mes amis jusqu'au temps de mon départ. De tous ces amusemens, celui qui me plut davantage fut une promenade autour du lac, que je fis en bateau avec *Deluc* pere, sa bru, ses deux fils et ma *Thérese*. Nous mîmes sept jours à cette tournée, par le plus beau temps du monde. J'en gardai

le vif souvenir des sites qui m'avoient frappé à l'autre extrémité du lac, et dont je fis la description quelques années après dans la *Nouvelle Héloïse.*

Les principales liaisons que je fis à Geneve, outre les *Deluc*, dont j'ai parlé, furent le jeune ministre *V....*, que j'avois déja connu à Paris, et dont j'augurois mieux qu'il n'a valu dans la suite; M. *Perdriau*, alors pasteur de campagne, aujourd'hui professeur en belles-lettres, dont la société, pleine de douceur et d'aménité, me sera toujours regrettable, quoiqu'il ait cru du bel air de se détacher de moi; M. *Jalabert*, alors professeur de physique, depuis conseiller et syndic, auquel je lus mon discours sur l'Inégalité, mais non pas la dédicace, et qui en parut transporté; le professeur *Lullin*, avec lequel, jusqu'à sa mort, je suis resté en correspondance, et qui m'avoit même chargé d'emplettes de livres pour la bibliotheque; le professeur *V....t*, qui me tourna le dos, comme tout le monde, après que je lui eus donné des preuves d'attachement et de confiance, qui l'auroient dû toucher, si un théolo-

gien pouvoit être touché de quelque chose; *C*......, commis et successeur de *Gauffecourt*, qu'il voulut supplanter, et qui bientôt fut supplanté lui-même; *M*..... de *M*......., ancien ami de mon pere, et qui s'étoit montré le mien, mais qui, après avoir jadis bien mérité de la patrie, s'étant fait auteur dramatique et prétendant au Deux-Cent, changea de maximes et devint ridiculé avant sa mort. Mais celui de tous dont j'attendis davantage fut *M*...... , jeune homme de la plus grande espérance par ses talens, par son esprit plein de feu, que j'ai toujours aimé, quoique sa conduite à mon égard ait été souvent équivoque, et qu'il ait des liaisons avec mes plus cruels ennemis, mais qu'avec tout cela je ne puis m'empêcher de regarder encore comme appelé à être un jour le défenseur de ma mémoire, et le vengeur de son ami.

Au milieu de ces dissipations, je ne perdis ni le goût ni l'habitude de mes promenades solitaires, et j'en faisois souvent d'assez grandes sur les bords du lac, durant lesquelles ma tête, accoutumée au tra-

vail, ne demeuroit pas oisive. Je digérois le plan déja formé de mes Institutions politiques, dont j'aurai bientôt à parler; je méditois une Histoire du Valais, un plan de tragédie en prose, dont le sujet, qui n'étoit pas moins que Lucrece, ne m'ôtoit pas l'espoir d'atterrer les rieurs, quoique j'osasse laisser paroître encore cette infortunée, quand elle ne le peut plus sur aucun théâtre françois. Je m'essayois en même temps sur Tacite, et je traduisis le premier livre de son histoire, qu'on trouvera parmi mes papiers.

Après quatre mois de séjour à Geneve, je retournai au mois d'octobre à Paris, et j'évitai de passer par Lyon pour ne pas me retrouver en route avec *G.........t*. Comme il entroit dans mes arrangemens de ne revenir à Geneve que le printemps prochain, je repris pendant l'hiver mes habitudes et mes occupations, dont la principale fut de voir les épreuves de mon discours sur l'Inégalité que je faisois imprimer en Hollande par le libraire *Rey*, dont je venois de faire la connoissance à Geneve. Comme cet ouvrage étoit

dédié à la république, et que cette dédicace pouvoit ne pas plaire au conseil, je voulois attendre l'effet qu'elle feroit à Geneve, avant que d'y retourner. Cet effet ne me fut pas favorable; et cette dédicace, que le plus pur patriotisme m'avoit dictée, ne fit que m'attirer des ennemis dans le conseil, et des jaloux dans la bourgeoisie. M. *Chouet*, alors premier syndic, m'écrivit une lettre honnête, mais froide, qu'on trouvera dans mes recueils, liasse A, n°. 3. Je reçus des particuliers, entre autres de *Deluc* et de *Jalabert*, quelques complimens; et ce fut là tout : je ne vis point qu'aucun Genevois me sût un vrai gré du zele de cœur qu'on sentoit dans cet ouvrage. Cette indifférence scandalisa tous ceux qui la remarquerent. Je me souviens que, dînant un jour à Clichy, chez madame *D . . . n*, avec *C.........n*, résident de la république, et avec M. de *Mairan*, celui-ci dit en pleine table, que le conseil me devoit un présent et des honneurs publics pour cet ouvrage, et qu'il se déshonoroit, s'il y manquoit. *C.........n*, qui étoit un petit homme noir et bassement méchant, n'osa rien répon-

dre en ma présence, mais il fit une grimace effroyable qui fit sourire madame *D...n.* Le seul avantage que me procura cet ouvrage, outre celui d'avoir satisfait mon cœur, fut le titre de citoyen, qui me fut donné par mes amis, puis par le public à leur exemple, et que j'ai perdu dans la suite, pour l'avoir trop bien mérité.

Ce mauvais succès ne m'auroit pas détourné d'exécuter ma retraite à Geneve, si des motifs plus puissans sur mon cœur n'y avoient concouru. M. *D'.....y*, voulant ajouter une aile qui manquoit au château de la *C.......e*, faisoit une dépense immense pour l'achever. Etant allé voir un jour, avec madame *D'.....y*, ces ouvrages, nous poussâmes notre promenade un quart de lieue plus loin, jusqu'au réservoir des eaux du parc, qui touchoit la forêt de Montmorency, et où étoit un joli potager, avec une petite loge fort délabrée, qu'on appeloit l'Hermitage. Ce lieu solitaire et très agréable m'avoit frappé, quand je le vis pour la premiere fois, avant mon voyage à Geneve. Il m'étoit échappé de dire dans mon transport : Ah ! madame, quelle habi-

tation délicieuse! Voilà un asyle tout fait pour moi. Madame *D'.....y* ne releva pas beaucoup mon discours; mais à ce second voyage, je fus tout surpris de trouver, au lieu de la vieille masure, une petite maison presque entièrement neuve, fort bien distribuée, et très logeable pour un petit ménage de trois personnes. Madame *D'.....y* avoit fait faire cet ouvrage en silence et à très peu de frais, en détachant quelques matériaux et quelques ouvriers de ceux du château. Au second voyage, elle me dit, en voyant ma surprise : Mon ours, voilà votre asyle ; c'est vous qui l'avez choisi, c'est l'amitié qui vous l'offre ; j'espere qu'elle vous ôtera la cruelle idée de vous éloigner de moi. Je ne crois pas avoir été de mes jours plus vivement, plus délicieusement ému : je mouillai de pleurs la main bienfaisante de mon amie; et si je ne fus pas vaincu dès cet instant même, je fus extrêmement ébranlé. Madame *D'.....y*, qui ne vouloit pas en avoir le démenti, devint si pressante, employa tant de moyens, tant de gens pour me circonvenir, jusqu'à gagner pour cela

madame *le Vasseur* et sa fille, qu'enfin elle triompha de mes résolutions. Renonçant au séjour de ma patrie, je résolus, je promis d'habiter l'Hermitage; et, en attendant que le bâtiment fût sec, elle prit le soin d'en préparer les meubles, en sorte que tout fut prêt pour y entrer le printemps suivant.

Une chose qui aida beaucoup à me déterminer fut l'établissement de *Voltaire* auprès de Geneve. Je compris que cet homme y feroit révolution; que j'irois retrouver dans ma patrie le ton, les airs, les mœurs qui me chassoient de Paris; qu'il me faudroit batailler sans cesse, et que je n'aurois d'autre choix dans ma conduite que celui d'être un pédant insupportable ou un lâche et mauvais citoyen. La lettre que *Voltaire* m'écrivit sur mon dernier ouvrage me donna lieu d'insinuer mes craintes dans ma réponse; l'effet qu'elle produisit les confirma. Dès lors je tins Geneve perdue, et je ne me trompai pas. J'aurois dû peut-être aller faire tête à l'orage, si je m'en étois senti le talent. Mais qu'eussé-je fait seul, timide et parlant très mal, contre un homme arrogant, opulent, étayé du

crédit des grands, d'une brillante faconde (*), et déja l'idole des femmes et des jeunes gens? Je craignis d'exposer inutilement au péril mon courage; je n'écoutai que mon naturel paisible, que mon amour du repos, qui, s'il me trompa, me trompe encore aujourd'hui sur le même article. En me retirant à Geneve, j'aurois pu m'épargner de grands malheurs à moi-même; mais je doute qu'avec tout mon zele ardent et patriotique, j'eusse fait rien de grand et d'utile pour mon pays.

T......., qui, dans le même temps à-peu-près, fut s'établir à Geneve, vint quelque temps après à Paris faire le saltimbanque, et en emporta des trésors. A son arrivée, il me vint voir avec le chevalier de *Jaucourt*. Madame *D'.....y* souhaitoit fort de le consulter en particulier, mais la presse n'étoit pas facile à percer. Elle eut recours à moi. J'engageai *T.......* à l'aller voir. Ils commencerent ainsi, sous mes auspices,

(*) Vieux mot qui signifie éloquence. *Note de l'éditeur de Geneve.*

des liaisons qu'ils resserrerent ensuite à mes dépens. Telle a toujours été ma destinée; sitôt que j'ai rapproché l'un de l'autre deux amis que j'avois séparément, ils n'ont jamais manqué de s'unir contre moi. Quoique dans le complot que formoient dès lors les *T.......s* d'asservir leur patrie, ils dussent tous me haïr mortellement, le docteur pourtant continua long-temps à me témoigner de la bienveillance. Il m'écrivit même après son retour à Geneve, pour m'y proposer la place de bibliothécaire honoraire. Mais mon parti étoit pris, et cette offre ne m'ébranla pas.

Je retournois dans ce temps-là chez M. d'*H.....k*. L'occasion en avoit été la mort de sa femme, arrivée, ainsi que celle de madame *F.......l*, durant mon séjour à Geneve. *Diderot,* en me la marquant, me parla de la profonde affliction du mari. Sa douleur émut mon cœur. Je regrettois vivement moi-même cette aimable femme. J'écrivis sur ce sujet à M. d'*H.....k*. Ce triste évènement me fit oublier tous ses torts; et lorsque je fus de retour de Geneve, et qu'il fut de retour lui-même d'un

tour de France, qu'il avoit fait pour se distraire, avec *G....* et d'autres amis, j'allai le voir, et je continuai jusqu'à mon départ pour l'Hermitage. Quand on sut dans sa coterie que madame *D'.....y*, qu'il ne voyoit point encore, m'y préparoit un logement, les sarcasmes tomberent sur moi comme la grêle, fondés sur ce qu'ayant besoin de l'encens et des amusemens de la ville, je ne soutiendrois pas la solitude seulement quinze jours. Sentant en moi ce qu'il en étoit, je laissai dire, et j'allai mon train. M. d'*H.....k* ne laissa pas de m'être utile (*) pour placer le vieux bon-homme *le Vasseur*, qui avoit plus de quatre-vingts ans, et dont sa femme, qui s'en sentoit surchargée, ne cessoit de me prier

(*) Voici un exemple des tours que me joue ma mémoire. Long-temps après avoir écrit ceci, je viens d'apprendre, en causant avec ma femme de son vieux bon-homme de pere, que ce ne fut point M. d'*H.....k*, mais M. de *Chenonceaux*, alors un des administrateurs de l'Hôtel-Dieu, qui le fit placer. J'en avois totalement perdu l'idée, et j'avois celle de M. d'*H.....k* si présente, que j'aurois juré pour ce dernier.

de

de la débarrasser. Il fut mis dans une maison de charité, où l'âge et le regret de se voir loin de sa famille le mirent au tombeau presque en arrivant. Sa femme et ses autres enfans le regretterent peu: mais *Thérese*, qui l'aimoit tendrement, n'a jamais pu se consoler de sa perte, et d'avoir souffert que, si près de son terme, il allât loin d'elle achever ses jours.

J'eus à-peu-près dans le même temps une visite à laquelle je ne m'attendois guère, quoique ce fût une bien ancienne connoissance. Je parle de mon ami *Venture*, qui vint me surprendre un beau matin, lorsque je ne pensois à rien moins. Un autre homme étoit avec lui. Qu'il me parut changé! Au lieu de ses anciennes graces, je ne lui trouvai plus qu'un air crapuleux, qui m'empêcha de m'épanouir avec lui. Ou mes yeux n'étoient plus les mêmes, ou la débauche avoit abruti son esprit, ou tout son premier éclat tenoit à celui de la jeunesse, qu'il n'avoit plus. Je le vis presque avec indifférence, et nous nous séparâmes assez froidement. Mais, quand il fut parti, le souvenir de nos an-

ciennes liaisons me rappela si vivement celui de mes jeunes ans, si doucement, si sagement consacrés à cette femme angélique qui maintenant n'étoit guere moins changée que lui, les petites anecdotes de cet heureux temps, la romanesque journée de *Toune*, passée avec tant d'innocence et de jouissance entre ces deux charmantes filles dont une main baisée avoit été l'unique faveur, et qui, malgré cela, m'avoit laissé des regrets si vifs, si touchans, si durables; tous ces ravissans délires d'un jeune cœur, que j'avois sentis alors dans toute leur force, et dont je croyois le temps passé pour jamais; toutes ces tendres réminiscences me firent verser des larmes sur ma jeunesse écoulée, et sur ses transports désormais perdus pour moi. Ah! combien j'en aurois versé sur leur retour tardif et funeste, si j'avois prévu les maux qu'il m'alloit coûter!

Avant de quitter Paris, j'eus, durant l'hiver qui précéda ma retraite, un plaisir bien selon mon cœur, et que je goûtai dans toute sa pureté. *Palissot*, académicien de Nancy, connu par quelques drames,

venoit d'en donner un à Lunéville, devant le roi de Pologne. Il crut apparemment faire sa cour en jouant, dans ce drame, un homme qui avoit osé se mesurer avec le roi la plume à la main. *Stanislas*, qui étoit généreux et qui n'aimoit pas la satyre, fut indigné qu'on osât ainsi personnaliser en sa présence. M. le comte de *Tressan* écrivit, par l'ordre de ce prince, à d'*Alembert* et à moi, pour m'informer que l'intention de sa majesté étoit que le sieur *Palissot* fût chassé de son académie. Ma réponse fut une vive priere à M. de *Tressan* d'intercéder auprès du roi de Pologne pour obtenir la grace du sieur *Palissot*. La grace fut accordée; et M. de *Tressan*, en me le marquant au nom du roi, ajouta que ce fait seroit inscrit sur les registres de l'académie. Je répliquai que c'étoit moins accorder une grace que perpétuer un châtiment. Enfin j'obtins, à force d'instances, qu'il ne seroit fait mention de rien dans les registres, et qu'il ne resteroit aucune trace publique de cette affaire. Tout cela fut accompagné, tant de la part du roi que de celle de

M. de *Tressan*, de témoignages d'estime et de considération, dont je fus extrêmement flatté; et je sentis en cette occasion que l'estime des hommes qui en sont si dignes eux-mêmes produit dans l'ame un sentiment bien plus doux et plus noble que celui de la vanité. J'ai transcrit dans mon recueil les lettres de M. de *Tressan* avec mes réponses, et l'on en trouvera les originaux dans la liasse A, n°. 9, 10 et 11.

Je sens bien que, si jamais ces mémoires parviennent à voir le jour, je perpétue ici moi-même le souvenir d'un fait dont je voulois effacer la trace; mais j'en transmets bien d'autres malgré moi. Le grand objet de mon entreprise, toujours présent à mes yeux, l'indispensable devoir de la remplir dans toute son étendue, ne m'en laisseront point détourner par de plus foibles considérations, qui m'écarteroient de mon but. Dans l'étrange, dans l'unique situation où je me trouve, je me dois trop à la vérité pour devoir rien de plus à autrui. Pour me bien connoître, il faut me connoître dans tous mes rapports, bons

et mauvais. Mes confessions sont nécessairement liées avec celles de beaucoup de gens : je fais les unes et les autres avec la même franchise, en tout ce qui se rapporte à moi, ne croyant devoir à qui que ce soit plus de ménagemens que je n'en ai pour moi-même, et voulant toutefois en avoir beaucoup plus. Je veux être toujours juste et vrai, dire d'autrui le bien tant qu'il me sera possible, ne dire jamais que le mal qui me regarde, et qu'autant que j'y suis forcé. Qui est-ce qui, dans l'état où l'on m'a mis, a droit d'exiger de moi davantage? Mes confessions ne sont point faites pour paroître de mon vivant ni de celui des personnes intéressées. Si j'étois le maître de ma destinée et de celle de cet écrit, il ne verroit le jour que longtemps après ma mort et la leur. Mais les efforts que la terreur de la vérité fait faire à mes puissans oppresseurs pour en effacer les traces me forcent à faire, pour les conserver, tout ce que me permettent le droit le plus exact et la plus sévere justice. Si ma mémoire devoit s'éteindre avec moi, plutôt que de compromettre personne, je

souffrirois un opprobre injuste et passager sans murmure; mais puisqu'enfin mon nom doit vivre, je dois tâcher de transmettre avec lui le souvenir de l'homme infortuné qui le porta, tel qu'il fut réellement, et non tel que d'injustes ennemis travaillent sans relâche à le peindre.

Fin du livre huitieme.

AVIS IMPORTANT.

PAR une méprise inconcevable on a omis d'insérer dans ce volume les noms propres des personnes dont il est parlé dans les livres VII et VIII des *Confessions.* On prie le lecteur d'y suppléer par la table suivante, disposée en forme d'*errata.*

PAGES

126, M. de *Bosc*, lisez M. de *Bose.*

127, 128, } M. et Mme de *B****, lisez M. et Mme de *Bose.*

159, } Mme de *B......l*, lisez de *Bezenval.*
160, } Mme de *B.....e*, lisez de *Broglie.*
161, } Mme *D...n*, lisez *Dupin.*

161, M. le président de *L.......n*, lisez de *Lamoignon.*

162, 163, 164, 165, 166, } les mêmes noms.

167, M. de *F.......l*, lisez de *Francueil.*

168, 169, } *idem.*

173, le chevalier de *M.......*, lisez de *Montaigu.*

174, M. de *B...s*, lisez de *Binis.*

178, M. de *F.....y*, lisez de *Froulay.*

179 et suivantes, de *M......*, lisez de *Montaigu.*

182, le marquis de *M..i*, lisez de *Mavi.*

194, *Z.....o N..i*, lisez *Zanetto Nani.*

228, Mme de *L.....e*, lisez *Larnage.*

240, Mme de *B......l*, lisez *Bezenval.*

241, M. *D...*, lisez *Dupin.*

274 et suiv., *D...n*, lisez *Dupin; F.......l*, lisez *Francueil.*

PAGES

283, } Mme d'*E......y*, lisez d'*Epinay.*
M. et Mme de *L..e* de *B........*, lisez de *la Live de Blainville.*

284, Mlle d'*E..e*, lisez d'*Ette.*

286, } M. de *B........e*, lisez de *Blainville.*
Mlle de *B........e*, comtesse de *H......t*; lis. de *Blainville*, comtesse de *Houdetot.*

294 et suiv., M. *G....*, lisez *Grimm.*

301, le comte de *F....*, lisez *Formey.*

312, Mme de *L........g*, lisez de *Luxembourg.*

314, Mme de *C..........x*, lis. de *Chenonceaux.*

316, la vicomtesse de *R..........t*, lisez de *Rochechouart.*

338, } le baron d'*H....k*, lisez d'*Holbak.*
le comte de *S.......g*, lis. de *Schomberg.*

339, *C.....c*, lisez *Cahusac.*

343, la *C.......e*, lisez *Chevrette.*

344, M. de *M......u*, lisez *Montaigu.*

345, *G...y*, corrigez et lisez *Grimm.*

349, Mlle *D...s*, niece de *V......e*, lisez *Denis*, niece de *Voltaire.*

353, Mlle *Fel.*

373, M. d'*A......n*, lisez d'*Argenson.*

382, *G.........t*, lisez *Gauffecourt.*

391, le ministre *V....s*, lisez *Vernes.*

392, *M.....u*, lisez *Moultou.*

394, *C.......n*, lisez *Crommelin.*

